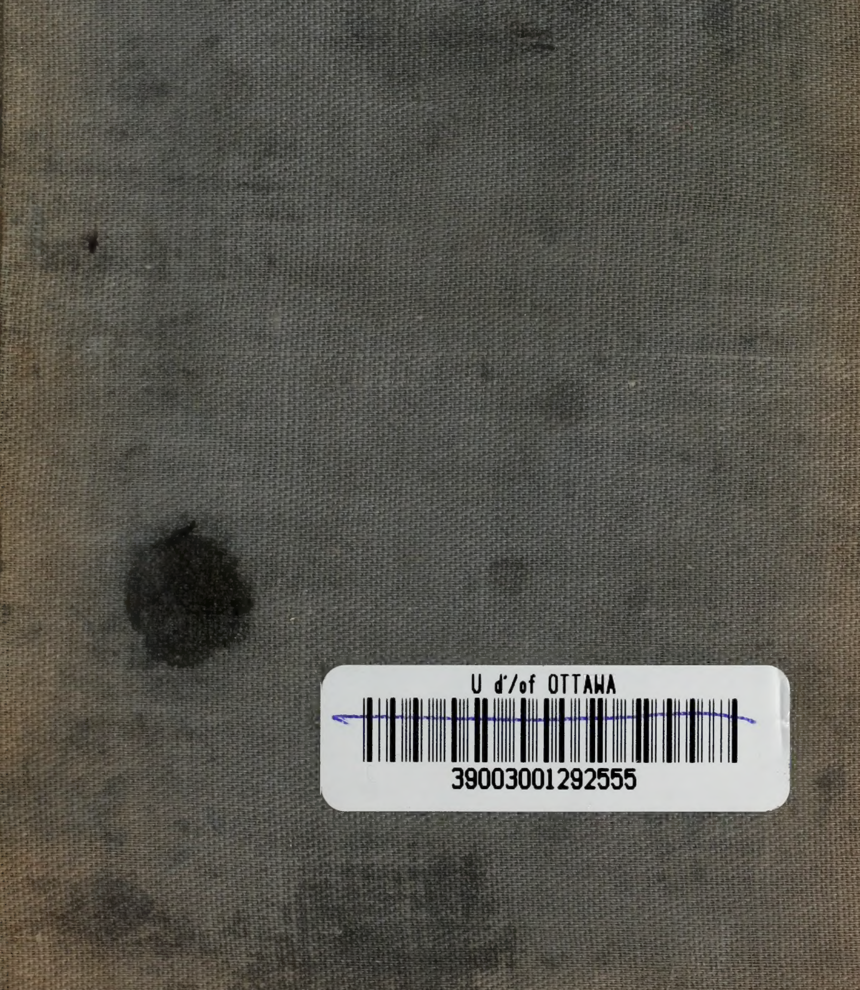
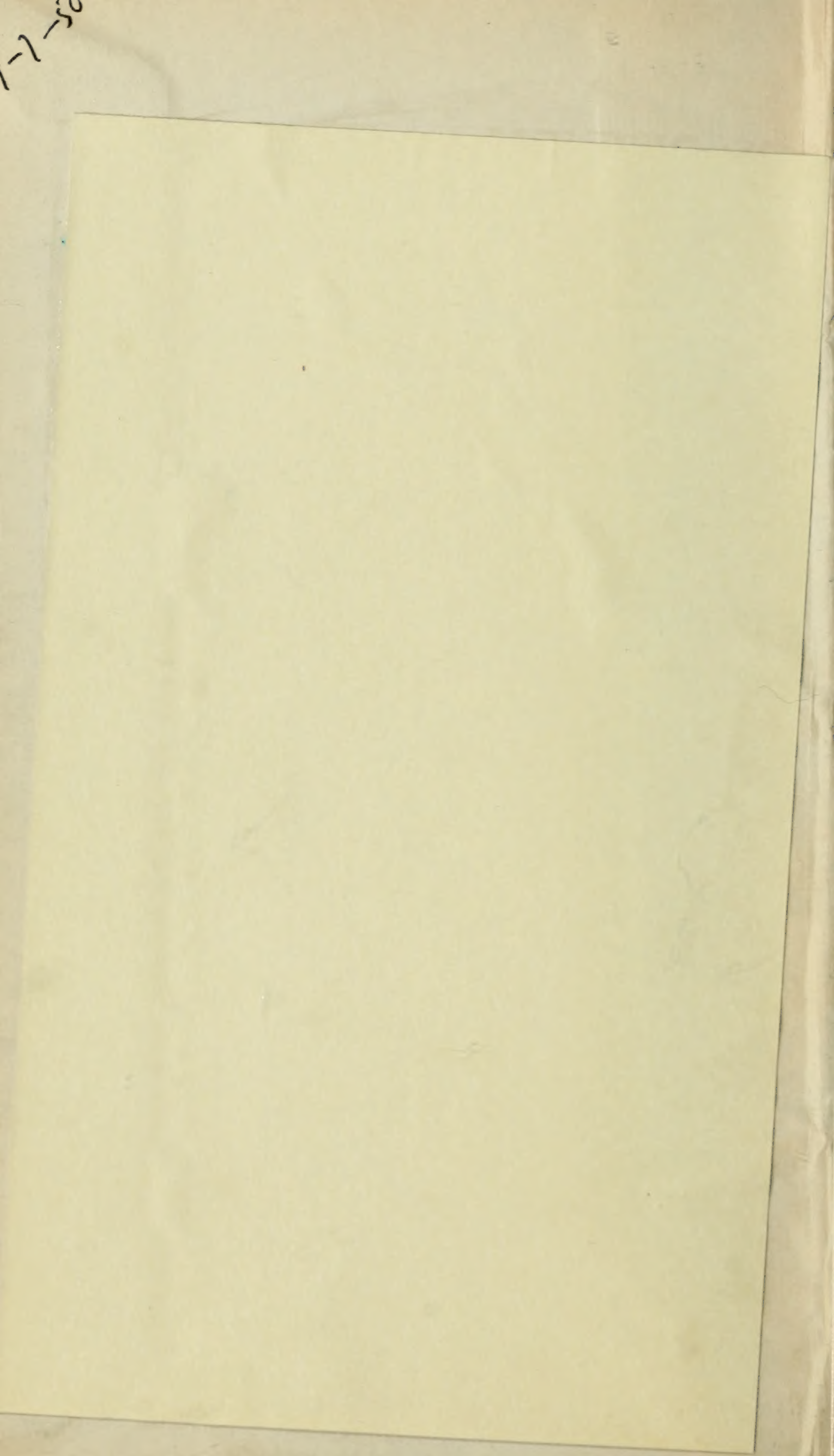
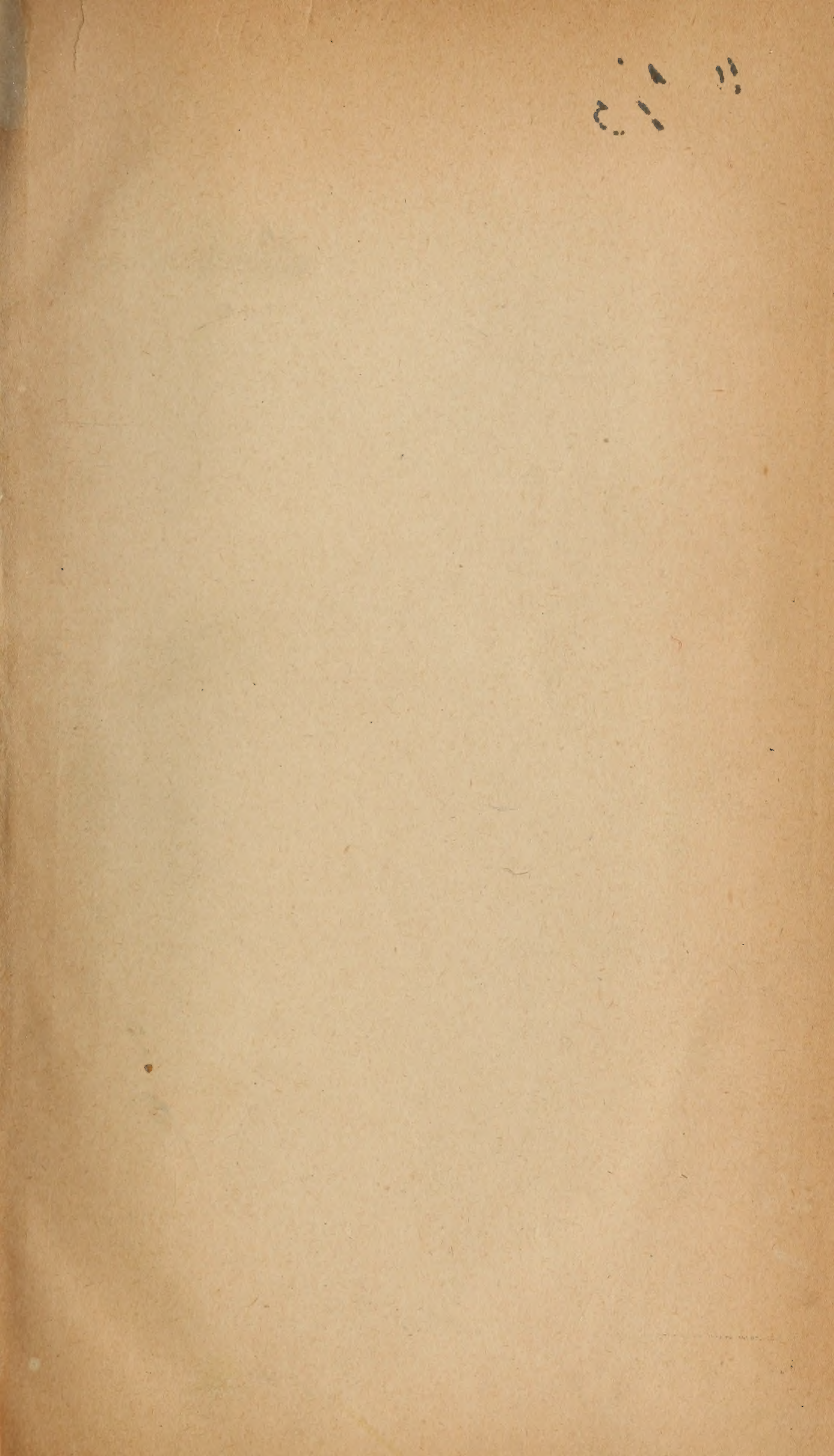






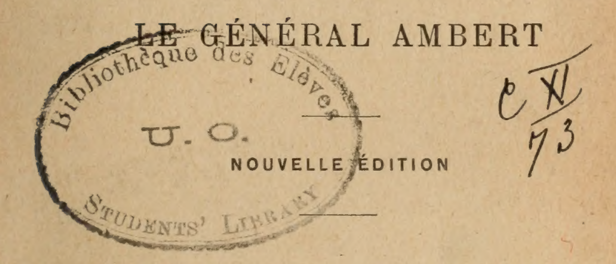


LE SOLDAT FRANÇAIS

LES SOLDATS FRANÇAIS

PAR

LE GÉNÉRAL AMBERT



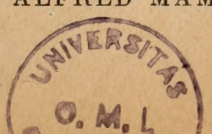
NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRATION PAR C. GOSSELIN, H. MEYER ET SEMECHINI



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS





C'est l'heure de la veillée. (P. 8.)

ÉTAT MILITAIRE

Dans les salons les plus aristocratiques d'une capitale, interrogez ces hommes brillants, ces femmes spirituelles entourées d'un luxe éblouissant; approchez-vous des vieillards vénérables pour les questionner à leur tour, et demandez à tous vers quelle carrière le cœur les entraînerait.

Chacun vous répondra: « Vers la carrière des armes. »

Bravez les fatigues, élevez-vous jusqu'au sommet

de ces monts où de pauvres paysans ont construit le village qui se perd dans les nues; pénétrez sous ce chaume, les laboureurs y sont réunis, car c'est l'heure de la veillée. Le silence règne, et le fuseau tourne rapide aux mains de la fileuse. Un homme seul parle, et tous l'écoutent avec émotion. Il raconte le terrible passage de la Bérésina, d'où lui, sapeur du génie, est revenu par la grâce de Dieu, après avoir fait un vœu à Notre-Dame de Fourvières.

De ce hameau situé dans les Pyrénées descendez aux plaines de la Champagne; entrez dans cette grange, écoutez le vieux bûcheron qui parle : « Oui, mes enfants, les ennemis envahissaient nos plaines; il en arrivait de partout. Le canon grondait nuit et jour par-dessus ces collines. La bataille commença; tous les arbres furent fauchés comme des épis; tous nos ruisseaux roulèrent du sang; toutes nos fermes furent dévastées; nous nous battions un contre vingt. »

Traversez l'Océan, égarez-vous aux forêts du nouveau monde; voici, sur la lisière de ces steppes, une tribu qui vient de camper. Si vous demandez au chef combien sa tribu compte d'hommes et de femmes, il vous dira : « J'ai cent guerriers. »

Quittez l'Amérique pour l'Afrique. Allez dans ces plaines où l'Arabe pose sa tente, et sachez du

chef si elle est riche, il vous dira : « J'ai cent coursiers pour le combat. »

Sur les places publiques du monde entier, considérez ces enfants qui jouent : ils simulent des combats. Deux partis vont en venir aux mains : voici les généraux et voilà les soldats. Pénétrez dans ces silencieuses bibliothèques où depuis des siècles la pensée humaine s'amoncelle sous le nom de livres. Prenez au hasard un de ces volumes : c'est l'*Iliade*. Le vieil Homère y redit les combats héroïques. A côté de l'*Iliade*, voyez Eschyle, Xénophon, Thucydide, Hérodote... : tous parlent de la guerre.

Allons aux modernes : c'est de l'histoire. — Ouvrez. — A chaque page vous trouverez la guerre.

Laissez là les livres ; errez dans ces vastes galeries où l'art de la peinture a rassemblé ses trésors. Admirez Alexandre et Darius au plus fort de la bataille ; à côté, voyez Annibal qui franchit les Alpes. Plus loin, c'est le roi saint Louis aux croisades, ou Gaston de Foix à Ravenne. Nous arrivons à Louis XI, puis à Napoléon, allant de guerre en guerre, de bataille en bataille, de triomphe en triomphe ; c'est la légende française. Chaque peuple a la sienne.

Quittons ces galeries, et cherchons la pensée publique, l'idée universelle, dans la ville popu-

leuse, la ville des arts, des sciences, de la littérature.

Traversons Paris.

Admirez le pont d'Iéna et le pont d'Austerlitz. Ici près, c'est la place des Victoires; là-bas, l'arc de triomphe de la grande armée. Sur cette colonne, forgée du bronze des canons, Napoléon regarde à ses pieds passer le siècle.

Allons dans les provinces. Arrêtons-nous dans cette cité peu guerrière. Sur la place une statue s'élève : je reconnais Marceau, enfant du peuple, général à vingt-cinq ans. Nous sommes à Chartres. Tout à l'heure à Versailles nous avons salué le général Hoche.

Les ponts portent des noms de victoires; les places publiques se parent de statues guerrières. La pensée militaire sort partout : elle déborde.

Pourquoi cet hommage universel? Pourquoi cet hymne qui s'élève des entrailles de la terre en l'honneur du guerrier?

Un homme nous l'a dit, plus grand de mille coudées que les poètes contemporains, plus vaste génie que les hommes d'État produits par la tribune : Michel-Ange.

Il voulut un jour personnifier *la pensée* dans une œuvre empreinte de la maturité de son génie. Il sculpta une figure connue du monde sous le nom d'*il Pensiero,* la Pensée.

Il n'existe pas dans les arts d'autre personnification de la méditation. Cette figure est le seul type du recueillement et de la pensée profonde. Michel-Ange ne l'a pas habillée en philosophe, ni en religieux, ni en poète, ni en artiste, ni en théologien, ni en docteur, ni même en pape. Et cependant ces types divers de penseurs ne manquaient pas, dans le passé ni dans le présent, au siècle et au pays de Michel-Ange et de Raphaël, du Corrège et de Léonard de Vinci, de Dante et de Savonarole, de Marco Polo et de Christophe Colomb, de Machiavel et de Galilée, de saint François d'Assise et de saint Thomas d'Aquin, de Jules II, de Léon X et de Clément VII.

Or savez-vous comment Michel-Ange a habillé *la pensée?* — Il l'a habillée en *soldat.*

Le marbre le plus pur créé par Michel-Ange
Est un jeune guerrier triste, et beau comme un ange.
L'artiste l'a sculpté, languissamment assis,
A l'angle du tombeau de l'un des Médicis.

Ce type de la pensée, Michel-Ange ne l'a pas tiré du marbre ni affublé de la robe du rhéteur, ni drapé dans la chlamyde du tribun; il l'a sculpté dans la cuirasse de l'homme de guerre, il a mis sur son front qui médite le casque de fer du soldat. Pourquoi?

Parce que le génie de Michel-Ange avait deviné

la mystérieuse cause qui fait que chez tous les peuples, dans toutes les classes, à toutes les époques, le guerrier est en honneur.

L'instinct dit aux peuples, et le génie l'a dit à Michel-Ange, que parmi tant de glorieux exemples, parmi tant d'immortelles victimes, tant d'illustres martyrs ou serviteurs de la pensée qui se dévouent à son culte, illustrant un siècle ou un pays, seul entre tous, le soldat de tous les siècles et de tous pays en est la victime toujours prête, le défenseur toujours armé, le serviteur, l'apôtre et le martyr éternel.

C'est la traduction chrétienne de l'antique allégorie qui faisait sortir Minerve du cerveau de Jupiter; Minerve, la sagesse *armée,* le casque en tête, le fer à la main.

Il est dans le cœur de l'homme de sentir que la pensée a besoin de l'appui de la force. Il rend hommage à la force dès le berceau. Cette idée le suit pendant toute sa vie. C'est une révélation providentielle.

Les ordres religieux, inspirés par la charité chrétienne, se transformèrent peu à peu en ordres militaires. Le religieux qui soignait les pèlerins fut un jour obligé de les défendre, et il s'arma de l'épée. De là au marbre de Michel-Ange il n'y a pas loin.

Les législateurs, les sages et les hommes voués au culte de Dieu eurent besoin de protéger l'œuvre

de leur pensée, de la défendre; ils armèrent ceux qui étaient dignes et forts. De là au marbre de Michel-Ange il n'y a pas loin non plus.

Le respect légitime accordé au guerrier est donc une magnifique tradition de l'antiquité, rajeunie, purifiée par le christianisme, et qui se retrouve en tous temps et en tous lieux sous une figure analogue.

Habitué à ne jamais pénétrer au delà de la surface des choses, le vulgaire ne voit qu'un préjugé dans le grand fait historique, le grand fait moral que nous constatons en cherchant à l'expliquer. Ce fait prend des teintes diverses, suivant le milieu dans lequel il se produit.

Aux peuples civilisés, l'homme de l'armée apparaît surtout avec cette noble auréole de pauvreté, d'abnégation, d'obéissance passive, de courage, qui tranchent sur ce fond terne produit par les masses avides d'or et d'indépendance, et toutes vouées au culte de l'intérêt personnel et de la peur.

Ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus digne d'admiration dans nos sociétés modernes, c'est certainement le paysan transformé par la loi en soldat. Pauvre, il protège la richesse; ignorant, il protège la science. Au moindre signe, il traverse les mers et va mourir, silencieux et résigné, sans connaître même les causes de la guerre.

A l'ombre de sa baïonnette *inintelligente,* — et c'est là sa gloire, — les uns s'enrichissent, les autres élèvent les monuments de la pensée; le siècle grandit, l'humanité marche.

Ce soldat est l'expression la plus complète, la plus noble, la plus pure, de la civilisation créée par le christianisme; car il met en pratique la pensée chrétienne : *le sacrifice.*

Pour son *prochain,* il abandonne la famille, la maison, le champ, la tombe de ses pères.

Il laisse souvent sa vieille mère dans la misère pour aller monter la garde aux portes du trésor public.

Il était timide, et la loi le fait hardi.

Il aimait le silence, et la loi le jette dans le tumulte.

Il avait une fiancée, et la loi les sépare.

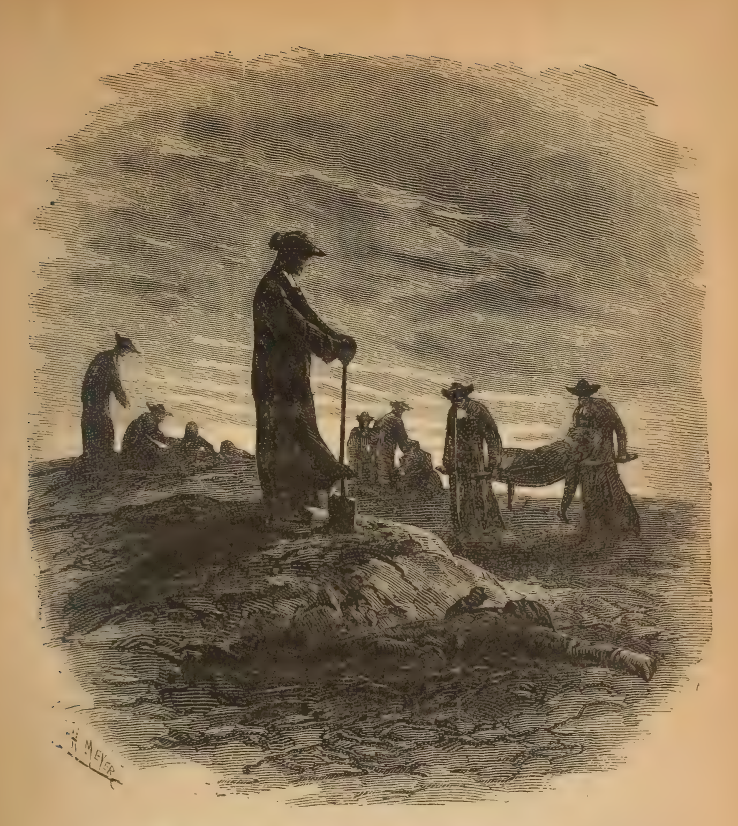
Ses jours et ses nuits, son passé et son présent, son corps et ses facultés, ses biens, sa liberté, sa vie, il les donne à la société, qui dort en paix parce que cet homme veille; à la société, qui s'enrichit parce que cet homme renonce à la richesse; à la société, qui vit parce que cet homme meurt.

Mais n'est-ce donc pas là ce que notre sublime religion ordonne sous le nom de *sacrifice?*

Je vous le répète :

Le devoir militaire est toujours entouré de grandeur, parce qu'il est sanctifié par le sacrifice.

Ne demandez donc pas pourquoi la carrière des armes est en honneur. Aveugles sont ceux qui ne le comprennent pas ! Insensés et méchants seraient ceux qui voudraient l'empêcher !



Les prêtres accoururent de toutes parts pour secourir les blessés ; les frères des Écoles chrétiennes furent à l'avant-garde. (P. 31.)

DES FAITS ET NON DES PAROLES

I

Nous lisons chaque jour dans les journaux que les jeunes gens appelés sous l'étendard rejoignent l'armée avec le plus grand enthousiasme. Les vétérans de la diplomatie et les vieux capitaines

de l'armée savent ce que vaut l'enthousiasme, ce qu'il dure de temps.

Une froide nuit de bivouac après une rude journée de marche, une halte sur la paille de l'ambulance, le manque de vivres et mille autres petits événements de guerre, affaibliraient l'enthousiasme le plus exalté; car l'enthousiasme intellectuel ou moral ne résiste guère aux affections physiques. Aussi croyons-nous qu'à part quelques circonstances qui sont les fêtes du soldat, telles qu'attaques de redoutes, assauts de remparts, charges de cavalerie, enlèvements de retranchements à la baïonnette, l'enthousiasme est un luxe à peu près inutile à l'armée.

Mieux valent les vertus qu'apportent au régiment les jeunes conscrits qui nous arrivent en foule de toutes les provinces.

Ces vertus sont l'amour intelligent et sincère du pays, le désir d'illustrer la France, d'honorer le régiment, dont l'esprit les saisit subitement. Ils acceptent sans bruit et sans vaines paroles toutes les conséquences de leur position nouvelle. Ils n'ont qu'un désir, c'est d'arriver promptement au terme de leur instruction militaire pour être prêts à marcher. Ils ne sont effrayés que de la pensée de rester en garnison, au lieu de faire campagne.

Pour marcher et combattre, ils se multiplient, travaillent et font, par devoir et confiance, bien

mieux qu'ils n'eussent fait par entraînement et enthousiasme.

Pour ce qu'ils font chaque jour l'enthousiasme serait insuffisant. Calmes, obéissants, silencieux, souriants, ils travaillent avec un dévouement cordial qui est bien supérieur à l'enthousiasme. Ces conscrits qui nous arrivent apportent sous le drapeau le patriotisme; aussi sommes-nous convaincus que la chaîne militaire va se renouer glorieuse, comme si l'armée rajeunissait.

La sève apparaîtra vigoureuse et saine, tandis que le bois vermoulu jonchera la terre.

Nous avons connu des hommes assez insensés pour dire que la France est née en 1792; d'autres, non moins insensés, comptent pour rien ce qui a précédé 1814 ou 1830. Notre France militaire est plus vieille. Nous sommes fiers de toutes les époques antérieures, et saluons avec le même respect Charlemagne et Napoléon, Bayard et Drouot, Hoche et Turenne. Pour nous, Fontenoy, Austerlitz, Arques, Isly, Marengo, n'ont pas de dates; ce sont les perles du diadème de la patrie.

Ce qui a été fait aux différentes époques de notre histoire se peint en trois mots :

Res nec verba.

II

Res nec verba est peut-être votre devise, ami lecteur ; elle est gravée en invisibles traits sur le fer de votre charrue, sur le marteau de votre forge, sur l'instrument qui donne du pain à vos enfants et des trésors à la patrie.

Je crois, ami lecteur, que c'est là votre devise ; car elle nous est apportée par vos fils, les conscrits qui nous arrivent.

Il est en France des familles inconnues, sans armoiries, et qui pourraient inscrire sur la porte de leur modeste logis :

Res nec verba.

Des antiquaires parcourent nos provinces, fouillent le sol, interrogent les ruines pour y découvrir des monuments historiques et prouver combien jadis la France fut glorieuse. Il n'est pas de cité qui ne soit jalouse de montrer à l'antiquaire soit le fronton noirci d'une mairie, soit le hardi clocher de l'église.

Mais regardez donc autour de vous, ami lecteur, dans votre propre maison, dans la chaumière de

votre voisin, et vous y trouverez des monuments historiques qui vous prouveront que la grandeur est en vous bien plus que dans les musées. Soyez fier de vous-même autant que de vos monuments; car, autant que ces monuments, vous avez dans le vieux temps fait la France glorieuse.

Des Montmorency, des Rohan, des Richelieu, des fils de croisés, nous en avons découvert dans toutes nos garnisons. Il n'est pas, en notre beau pays, de ville ou de hameau qui n'ait son héros connu ou inconnu, fils de ce siècle ou des siècles passés, prince ou soldat, laboureur ou artisan, héros d'une heure ou héros de toute sa vie. Les antiquaires passent sans les voir, parce que les antiquaires, gens doctes d'ordinaire, ne s'arrêtent qu'aux bas-reliefs de marbre ou aux colonnes renversées. Le peuple, de son côté, distrait par le travail, oublie qu'il descend en droite ligne des Gaulois de Brennus, des Francs de Clovis, des compagnons de Jeanne d'Arc, des cavaliers d'Henri IV et des hommes de pied de Louis XIV.

Ces pensées nous sont inspirées par la venue de nos conscrits. Il y a là des Fabert et des Chevert, des Duroc et des Lannes; mais il y a aussi des héros inconnus comme nous les aimons tant. Héros d'une heure, illustres le matin, oubliés le soir, et que longtemps après le passant découvre par hasard.

Daignez me permettre, ami lecteur, de vous présenter aujourd'hui quelques-uns de ces héros inconnus, qui ont pour devise : *Res nec verba.*

Dans le département du Tarn, ancien pays d'Albigeois, il est une petite ville nommée Lavaur; je ne sais si les antiquaires ont découvert à Lavaur quelque monument romain ou quelque trace artistique du moyen âge, mais nous y avons trouvé une famille connue sous le nom de *Grenadier*.

A la journée de Raucoux, le maréchal de Saxe, voyant un grenadier grièvement blessé sur le champ de bataille, dit à ses officiers :

« Qu'on sauve ce brave homme.

— Monsieur le maréchal, songez à gagner la bataille et ne vous occupez pas de moi, s'écria le soldat.

— Quel est ton nom? demanda le maréchal.

— Ici je me nomme *Grenadier,* répondit le blessé.

— Ton régiment?

— Le régiment de Cambis. »

Ce soldat, qui n'avait même pas voulu dire son nom, survécut à ses blessures. Rentré dans ses foyers, il conserva le nom de *Grenadier,* qu'une honnête famille a dignement porté depuis.

A la bataille d'Austerlitz, le sergent-major

Bailly, du 55e de ligne, vit une file de son peloton enlevée par un boulet : « Sentez les coudes à droite, » dit-il tranquillement. Une minute après, la nouvelle file est encore enlevée : « Sentez les coudes à droite, » dit Bailly. Deux soldats seulement appuient au deuxième et au troisième rang; celui du premier rang regarde les six corps de ses camarades, et paraît hésiter. Le sergent-major Bailly va, sans dire un mot, se placer au premier rang de cette file. Un troisième boulet arrive qui emporte la jambe de Bailly et tue les deux hommes dont il était le chef de file. Étendu sur les huit corps, le sergent-major refuse de se laisser emporter; il se redresse péniblement en disant avec fermeté :

« C'est ici ma place, j'y resterai jusqu'à la fin; passez-moi un mouchoir, afin que j'arrête le sang. »

En effet, il enveloppe lui-même sa cuisse et meurt.

Au siège de Valenciennes, sous le règne de Louis XIV, il y avait dans un régiment un tout jeune homme, timide et pieux, qui venait, en qualité de cadet, apprendre la guerre. Il se nommait de Brienne. On ne savait rien de lui avant le trait que je rapporte; on n'a plus parlé de lui depuis. Au moment où ce jeune homme saisissait une palissade de la main gauche, un soldat

des gardes anglaises lui fracassa le poignet d'un coup de sabre. De Brienne saisit la palissade de la main droite, on lui coupe cette main. Il saisit alors la palissade avec ses dents, on lui frappe la tête à coups de sabre; il serre plus fort encore, cherchant à l'enlever. L'ennemi lui fait sauter la tête d'un coup de pistolet.

En février 1793, le général qui commandait les Français jugea que la défense de Waldegesheim, village du Palatinat, importait au salut de l'armée. Il fallait arrêter l'ennemi en se faisant tuer.

Un jeune caporal du 1er bataillon de la Corrèze se présente avec cinquante-trois hommes de bonne volonté. Ce caporal, né en janvier 1774, se nommait Delmas de la Coste. Il part, combat, arrête l'ennemi; mais lorsqu'on vient relever ces braves volontaires, quarante-neuf sur cinquante-trois avaient été tués. Le caporal rentra au camp avec les quatre survivants. Le bataillon de la Corrèze présenta les armes à ces cinq camarades, et le général écrivit sur un carré de papier :

« Le caporal de la Coste a bien fait son devoir. »

Antoine de Lapeyrouse, capitaine au régiment de Bourgogne, se trouvait à l'avant-garde au combat de Mouzon, sous Louis XIV. Il y eut dans la troupe quelque hésitation, et le capitaine vit

que le moment était décisif. Ce sont des moments suprêmes où le héros sent qu'il faut donner sa



« Quel est ton nom ? demanda le maréchal. — Ici je me nomme *Grenadier*. répondit le blessé. (P. 22.)

vie. C'est ce moment qui précéda la mort de d'Assas. Le capitaine de Lapeyrouse se précipite vers l'ennemi, et crie à sa compagnie :

« Bourgogne, en avant, et que notre mort assure la victoire ! »

Ce furent les dernières paroles de Lapeyrouse; il tomba percé de mille coups.

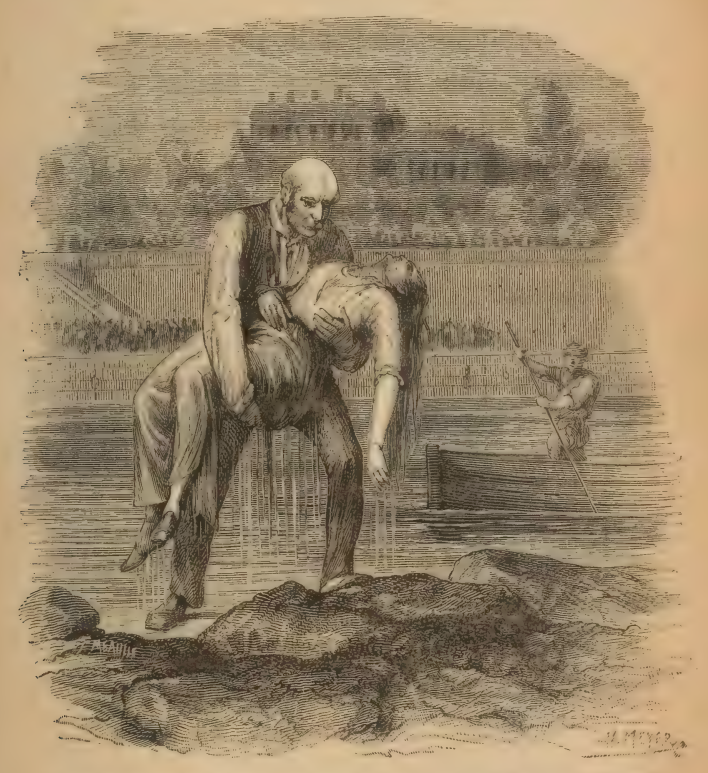
Pour le venger, Bourgogne fit des prodiges, et l'ennemi fut vaincu.

Après l'action, le régiment recueillit les restes mortels du capitaine et les fit enterrer avec grande pompe dans l'église Saint-Nicolas, à Huningue.

Jacques Guillermain, né à Lyon en 1760, servit comme simple soldat dans le régiment d'Aquitaine, depuis 1779 jusqu'en 1787. Après avoir assisté aux sièges de Pondichéry et de Madras, il prit son congé. En 1792, Guillermain partit de nouveau, comme volontaire, et fut nommé lieutenant au 1er bataillon de Saône-et-Loire. Envoyé à l'armée de Custine, Guillermain fut blessé devant Mayence. En Vendée, il reçut deux autres blessures. Après avoir combattu avec une bravoure extraordinaire à l'armée d'Italie, il passa en Orient, et le général Bonaparte le cita pour son courage à Saint-Jean-d'Acre.

Après la prise du fort d'El-Arich, le général en chef, afin de prouver son estime particulière au brave Guillermain, l'admit à sa table, où il occupait toujours la place d'honneur. A la bataille d'Héliopolis, toute l'armée remarqua le capitaine

Guillermain. Peu de temps après une balle lui enleva l'œil droit. Le capitaine revint en France, prit sa retraite, et les médecins lui recomman-



Le vieux soldat se précipite dans le fleuve et sauve la femme. (P. 27.)

dèrent la plus grande prudence s'il voulait conserver la vue. En 1816, le capitaine Guillermain, âgé de cinquante-six ans, aperçut un attroupement sur les bords du Rhône. Une femme était entraînée par les flots rapides, mais nul n'osait aller à son secours. Le vieux soldat se précipite

dans le fleuve et sauve la femme; le soir il était aveugle.

Longtemps encore on vit un vieillard, conduit par un enfant, chercher un rayon de soleil sur les places publiques de l'opulente cité. Pauvre et modestement vêtu, il n'attirait jamais le regard du passant. Autour de lui, les riches équipages se croisaient, et lui, vieux soldat, qui avait tout donné à la France et à ses concitoyens, attendait d'un front calme et serein la mort qu'il avait tant de fois bravée.

Il n'est plus cet honnête homme, et nul ici-bas ne sait même qu'il est passé sur la terre.

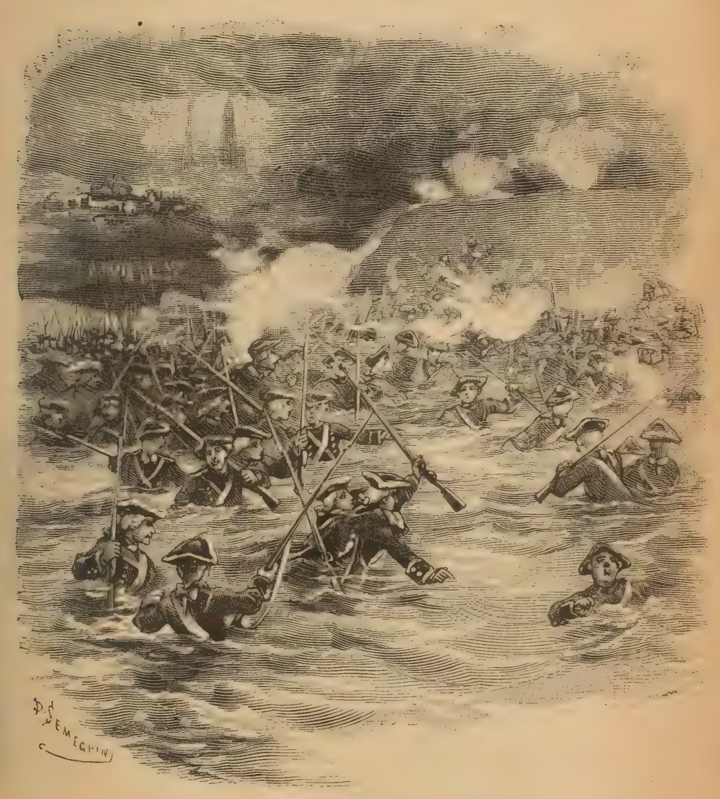
Res nec verba.

En 1734, au siège de Philippsbourg, un jeune sous-lieutenant, à peine âgé de quinze ans, avait été recommandé par son père à un vieux soldat nommé Tallac, né à Cahors. Le sous-lieutenant, à l'attaque d'un fossé, ne put, à cause de sa petite taille, marcher dans l'eau comme sa compagnie. Les grenadiers le portèrent joyeusement de main en main. Le feu devenant terrible, le vieux soldat protecteur de l'enfant dit à un de ses camarades :

« Mets-le sur mon dos; il va y avoir des coups de fusil à recevoir, c'est à moi à les lui épargner. »

En effet, il eut deux balles dans la poitrine et une dans l'épaule.

Après la bataille de la Marsaille, que Catinat



Les grenadiers le portèrent joyeusement de main en main. (P. 28.)

avait gagnée sur le duc de Savoie, un vieux sergent vient se jeter à ses genoux :

« Pardon, général, pardon pour le plus brave des soldats, qui a enlevé un drapeau, fait plusieurs prisonniers, et qu'on veut arrêter comme déserteur !

— Qu'il vienne, et compte sur ma justice, » répondit Catinat. Rassuré par ces paroles, le soldat que l'on poursuivait se présenta et dit :

« Fils d'un officier tué à la bataille de Lenz, je me suis engagé pour faire subsister ma mère. On m'a écrit qu'elle allait mourir; j'ai vainement demandé un congé. L'amour filial l'a emporté sur l'obéissance militaire : je suis allé embrasser et secourir ma mère. Dès qu'elle a été hors de danger, je suis revenu pour effacer ma faute par quelque belle action, et j'ai enlevé un drapeau à l'ennemi. Je ne demande pas grâce pour moi, mais des secours du roi pour ma pauvre mère.

— Jeune homme, dit Catinat, vous êtes un brave soldat, et vos sentiments sont ceux d'un officier, vous le serez. Le roi accordera une pension à votre mère, et je recompenserai le sergent qui m'a fait savoir la vérité. »

Tout espoir de défense était perdu, le fort d'El-Arich allait être enlevé; l'ennemi pénétrait déjà par les brèches. Un sergent d'artillerie, nommé Triaire, natif du Vigan, département du Gard, saisit une mèche, criant aux Français de se retirer, courut aux poudres; et lorsqu'il se vit seul avec l'ennemi, Triaire mit le feu et s'ensevelit sous les ruines, entraînant les vainqueurs.

L'histoire intime de la dernière guerre n'a pas

été écrite. Chacun connaît une page de cette histoire, et, si ces pages se réunissaient, nous posséderions un grand poème.

Lorsque l'armée régulière eut disparu, les gardes mobiles vinrent en foule, non pour vaincre, mais pour mourir. Les prêtres accoururent de toutes parts pour secourir les blessés; les frères des Écoles chrétiennes furent à l'avant-garde.

Tant de dévouements seront sans doute ensevelis dans l'oubli. Nos malheurs ont été grands, et chacun de nous a tellement souffert, que les cœurs se sont isolés. Nous n'avons pas eu la force d'admirer.

Cependant ce n'est pas sans de vifs regrets que nous passons sous silence des traits d'héroïsme accomplis en 1870. Il nous sera permis un jour d'être moins réservé.

III

Pourquoi multiplierions-nous ces traits? Il n'est pas en France un homme qui ne puisse ajouter un récit à nos récits. C'est la légende de nos familles. Ce sera l'histoire de nos fils, et peut-être aussi la nôtre; Dieu le veuille!

Ces conscrits qui nous arrivent des villes et des champs rapportent des vertus bien autrement précieuses que l'enthousiasme ; ils nous apprennent à connaître la France mieux que



ne la connaissent les plus habiles docteurs en science politique.

Une pittoresque expression d'un grand général les peint à merveille :

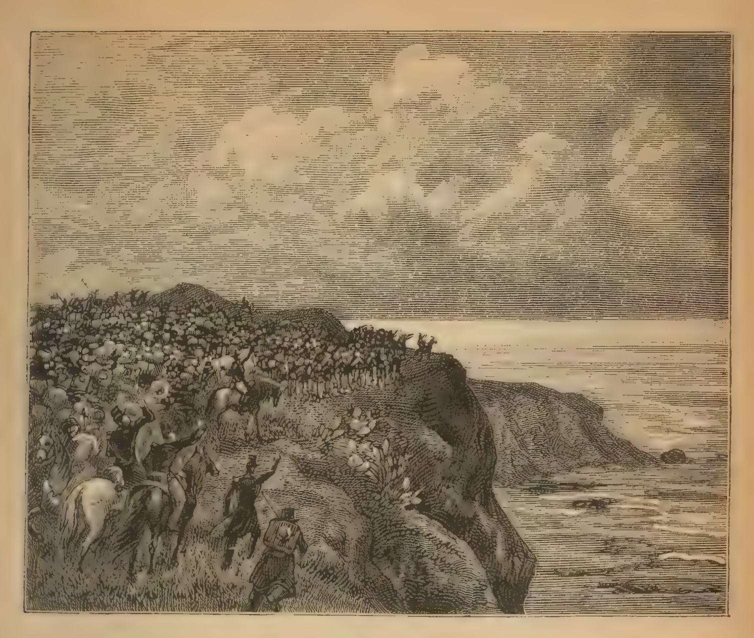
« Grains de sable qui, réunis, formeraient un roc inébranlable, et qui, dispersés, ne seraient que poussière. »

La France pourra s'appuyer sur ce roc inébranlable, tant que les grains de sable seront réunis.

En s'enveloppant dans ses souvenirs, la France

se drape dans un drapeau, et non dans un linceul; sur le visage hâlé de nos soldats, dans leurs mains calleuses et sur leur large poitrine, lisez ces mots :

Res nec verba.



L'armée aperçut enfin les rivages de la Méditerranée. (P. 50.)

LETTRE D'UN SOUS-OFFICIER

DU 2e RÉGIMENT DE DRAGONS

A SA MÈRE

« Voici venir, chère mère, l'anniversaire de mon départ pour l'armée. Il y a déjà quatre ans que, réunis en famille, après l'Angélus, dans la grande salle de notre manoir, vous m'avez, les yeux en larmes, donné votre bénédiction. Le curé était là, bon vieillard dont je reçus le baptême, et qui plus tard conduisit mon père à sa dernière

demeure. Mon frère était là aussi, jeune pasteur consacré à Dieu, et débutant alors comme vicaire d'une modeste église.

« Ma sœur Louise, votre compagne fidèle, pleurait, tandis que dans le cercle de la famille la place de Marie restait vide. Marie n'avait pu quitter l'hospice où, sœur de Charité, elle soigne les malades. En ce jour la servante des pauvres était au poste du devoir ; son absence même devenait une leçon donnée à son frère, futur soldat, qui devait y voir la puissance du *sacrifice* et l'accomplissement du *devoir*. C'était la bénédiction de sœur Louise. Je ne le compris pas en ce temps ; je l'ai compris depuis, à l'ombre du drapeau.

« Après m'avoir donné les conseils d'une tendre mère, vous vous êtes levée de votre siège, et, m'entraînant au pied du crucifix d'ébène où petits enfants vous nous enseigniez la prière, vous vous êtes écriée : *Mon fils, n'oubliez jamais le bon Dieu!* Puis vous êtes tombée à genoux, la tête dans vos mains.

« Je crois vous voir encore, ma mère, priant pour votre fils le soldat.

« Le silence régnait autour de nous ; dans l'obscurité de la grande salle toute la famille s'était prosternée, même les serviteurs, même les étrangers.

« Se levant le premier, le curé se dirigea len-

tement vers la chambre où mourut mon père. Il revint tenant en ses mains le sabre et la croix d'honneur de l'ancien sergent de la vieille garde impériale.

« — Enfant, me dit-il, servez Dieu et servez « la France ; songez toujours à votre sainte mère, « à votre brave père, et vous serez heureux. »

« Oui, ma mère, quatre années se sont écoulées depuis ce départ, et jamais la nuit n'est venue sans réveiller ce souvenir dans mon cœur. Vous redoutiez pour votre fils cette rude carrière des armes, que vous considériez comme un sentier de perdition.

« On nous disait au village d'étranges choses sur les mœurs militaires. J'arrivai donc au régiment un peu troublé de ce que j'allais voir et entendre.

« Mon brigadier n'était certes pas un saint homme. Souvent il maugréait comme un païen, et jamais ne s'enquérait des quatre-temps ou de vigile. Trois jours après mon arrivée, me croyant seul dans la chambrée, je m'agenouillai au pied d'un lit pour prier Dieu. Mon brigadier entra sans bruit ; je ne le vis pas d'abord. Dominé, en l'apercevant, par une fausse honte, je me redressai précipitamment ; le brigadier s'écria : « Ne vous « dérangez pas, jeune homme ; ce n'est pas « défendu, et si quelqu'un le trouve mauvais, « proposez-lui la botte, et je suis votre second. »

« Quelques jours après, nous étions en corvée; je portais sur mes épaules un sac rempli de légumes. Le brigadier marchait devant moi, fredonnant une vieille chanson militaire que chantaient les soldats de Fontenoy :

Celui qui la chanson a faite
Ne vous veut pas dire son nom,
Combien qu'il vous était en tête
Avant qu'on tirât le canon ;
Il ne souhaite que d'avoir
Moyen de faire son devoir.

« Et, passant brusquement à une autre idée, le brigadier reprit sur un air plus moderne :

L'amour ou les armes me feront mourir.

« Le son argentin d'une cloche se fit entendre, et le prêtre, qui allait donner l'extrême-onction, précédé de la croix, vint à passer.

« — A genoux, cria le brigadier, voilà le bon Dieu ! » Et, s'agenouillant, il courba le front, pendant que le prêtre nous bénissait. En levant les yeux, je vis les soldats en armes qui escortaient le saint Sacrement; ils étaient recueillis.

« Le brigadier, s'essuyant le genou droit de la manche de sa veste, dit d'un air pensif : « Cette « petite cloche, c'est le garde à vous ! Il faut tou- « jours avoir la conscience nette, comme un « fourniment pour la parade. »

« Ce brigadier croyait parler en philosophe ; il parlait en chrétien, n'est-ce pas, ma mère ?

« Nous nous remettions en marche, lorsque le brigadier reprit en souriant : « La mort, c'est « comme le brigadier de pose qui vient relever « le factionnaire ; un bon soldat doit rester à son « poste, qu'il pleuve, qu'il tonne ou qu'il vente. « Si le temps est mauvais, il s'abrite dans la « guérite, et veille encore. Si le temps est beau, « il veille sous les rayons du soleil. — Vous « pensez, brigadier, ajoutai-je timidement, que « la mort doit nous arracher au travail ? — Oui, « répondit le brigadier ; le travail est l'ami de « l'homme, son meilleur compagnon... Mais sou-« tenez donc votre sac, les haricots s'échappent...»

« Tous les jours à cinq heures, quand l'escadron avait dîné, je voyais un vieux dragon réunir ce qui restait de notre repas, en faire de nouvelles portions qu'il préparait avec un soin tout maternel. Je m'enhardis jusqu'à demander à ce dragon le but de ce travail long et minutieux. « C'est « pour les pauvres, me dit-il brusquement. Ne « voyez-vous pas à la porte du quartier, près du « corps de garde, ces femmes infirmes, ces petits « enfants qui ne savent pas encore marcher, ces « vieillards qui ne peuvent plus travailler ? Ils « n'ont pas, comme vous, du pain sur la planche. « C'est à nous, leurs frères, à leur en donner... « Qui sait, mon garçon, si un jour vous et moi

« n'aurons pas besoin que Dieu nous le rende? » Et puis, riant d'un gros rire, le dragon ajouta : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. « — Ils ont dit cela le matin, et le bon Dieu le « leur donne. »

« Ce brave homme ne se doutait pas qu'il pratiquait la charité chrétienne. Cela vaut bien une prière, n'est-ce pas, ma mère?

« On nous disait au village que lorsqu'un soldat mourait, des hommes de peine emportaient furtivement son corps, la nuit, et qu'il n'allait pas même reposer en terre sainte. J'avoue que cette idée de mort me donnait le frisson. Vous m'aviez élevé dans la pensée et dans l'espoir que des prières et des larmes accompagneraient mon cercueil, si je n'étais assez heureux pour mourir sur un champ de bataille. Mon père disait que tomber d'une balle au cœur, un jour de victoire, était le sort le plus digne d'envie. Il disait vrai!

« Une fois, au moment du pansage, le maréchal des logis chef fit former le cercle à l'escadron. Le fourrier, se plaçant au centre, dit d'une voix ferme: *Ordre du colonel.*

« Tous les cavaliers se découvrirent respectueusement; car chez nous, l'*autorité,* même absente, est respectée, saluée, obéie. On dit qu'il n'en est pas tout à fait ainsi dans nos villes. Le fourrier se mit donc à lire l'ordre :

« Le régiment doit être pour le soldat une nou-

velle famille. Le soldat doit trouver sous l'étendard tout ce qu'il a laissé au foyer domestique : en santé, les travaux utiles ; en maladie, des soins paternels ; si la mort arrive, des amis, des compagnons, des chefs à son convoi, une sépulture chrétienne, un monument modeste et les prières de l'Église, la présence du prêtre, comme s'il était au pays, entouré de ses frères.

« Les règlements militaires n'ont pu tout prévoir, et les corps ne possèdent pas de fonds dont la destination ne soit ordonnée.

« Le colonel désirerait que la famille régimentaire s'unît pour remplacer le père et les parents du soldat mort dans les rangs du régiment.

« Quarante francs sont suffisants pour rendre les derniers devoirs à un militaire ; cette somme est trop forte pour chaque soldat, et le temps manque pour écrire à la famille, qui s'imposerait des privations à cette heure suprême.

« Nous contribuerons donc en commun à rendre les derniers devoirs à l'homme, le dernier hommage au soldat.

« A chaque perte éprouvée par notre régiment, sous-officiers, brigadiers et dragons donneront chacun 5 centimes; les officiers, 25 centimes; les officiers supérieurs, 50 centimes; le colonel, 3 francs ou plus, s'il le faut.

» Il n'y aura pas de distinction d'escadron ou

de peloton, le régiment ne formant qu'une seule famille unie.

« Sur la tombe du soldat s'élèvera une croix de bois noir avec son nom, le nom du pays de l'ancien camarade et une grenade au numéro du régiment.

« Nous devons resserrer de plus en plus les liens qui unissent les soldats les uns aux autres. Nous devons cimenter fortement l'esprit de corps; nous devons faire que le régiment soit une bonne famille pour le soldat qui a l'honneur d'y servir; nous devons faire que l'homme qui succombe sous le drapeau de la France soit honoré, comme s'il terminait ses jours sous le clocher du village. En tout et pour tout, le régiment donnera de bons et de nobles exemples. »

« Nous avons été heureux d'accueillir les vœux du colonel. Jamais un camarade ne meurt au régiment sans que son père soit représenté par un officier, sa famille par des sous-officiers, des brigadiers et des soldats. L'un de nous porte cette croix ornée d'une grenade, à côté du prêtre qui prie. Si dans le trajet de l'église au champ du repos quelque étranger mal avisé, philosophe incrédule, ne salue pas le cercueil du soldat, justice est bientôt faite.

« Il y a peu de jours, un de nos sous-officiers était mort à l'hôpital. Tous les officiers suivaient son convoi. Deux prêtres marchaient en avant, et

plus de deux cents dragons recueillis accompagnaient volontairement celui qui mourait loin du foyer domestique. Sur le cercueil, un casque, un sabre, un uniforme, formaient ce trophée militaire qui emprunte à la mort un grand et sérieux caractère.

« Un officier prononça sur la tombe de notre camarade quelques paroles d'adieu, terminées par ces mots : « La vue de la tombe éveille tou-
« jours chez l'homme un sentiment de tristesse
« et de regret. Notre âme se replie sur elle-même,
« et nos pensées s'assombrissent. Défendons-nous
« de ce sentiment qui amollirait nos cœurs. Pour
« des soldats, et je puis dire aussi pour des chré-
« tiens, la mort n'est pas redoutable. Le chrétien
« voit dans la mort le terme d'une épreuve, et le
« soldat le dernier acte de sa vie d'abnégation.
« Considérons donc la mort de sang-froid ; ne
« détournons point la tête, car nous ne la crai-
« gnons pas : nous la bravons souvent, et jamais
« elle ne nous fera reculer.

« Notre mort de soldat est si différente de celle
« de l'homme de la cité, que même ici, dans le
« champ du repos, même au sortir de la maison
« où pleure la famille, la détonation des armes
« se fait entendre, et la poudre répand son eni-
« vrant parfum. La loi, en nous accordant cet
« honneur, à nous, gens de guerre, a voulu rap-
« peler que l'âme d'un soldat monte au ciel dans

« un nuage de salpêtre, et que son dernier adieu « se mêle au bruit harmonieux des combats. »

« C'était presque une prière, n'est-ce pas, ma mère ?

« Il y avait à B... un prêtre, l'abbé X..., qui aimait fort les soldats. Sa maison était la nôtre, mais aussi la caserne était sa maison. Il venait nous voir dans nos chambrées, nous donnait des conseils paternels, nous prêtait de bons livres, et le dimanche disait une messe pour les militaires. L'église était toujours pleine. Des chœurs de grenadiers et de cuirassiers entonnaient d'une voix mâle des hymnes à Dieu. Un hussard touchait de l'orgue. La musique des dragons faisait entendre ses accents ; un voltigeur servait la messe. Ce prêtre nous parlait de nos devoirs et de nos familles. Combien de fois ne m'a-t-il pas, en pensée, rappelé près de vous, ma mère !

« Quand nous étions au bivouac, pendant les rudes nuits de décembre, ce prêtre ne nous quittait pas. Son sermon était l'exemple. Nous allumions de grands feux pour qu'il ne sentît pas le froid, et lui, pour nous épargner les privations, allait quêter de la paille et du pain pour les militaires aux riches hôtels où dormait l'opulence, pendant les veilles du prêtre et du soldat.

« Lorsque le régiment quitta la garnison, le bon pasteur nous accompagna au loin dans la campagne, comme un frère accompagne son frère

à l'heure du voyage. Au moment de la séparation, l'abbé X... prononça ces paroles, des larmes dans la voix :

« Dragons, les habitants vous disent adieu, « par ce prêtre, votre ami, l'ami de tous les « soldats de la France. Si vos cœurs sont tristes, « le mien est fier de sa mission, et veut noble- « ment la remplir comme citoyen et comme « prêtre.

« Bourgeois, nous vous léguons des regrets, « parce que vous nous laissez des exemples de « courage, de fermeté, de patience, de discipline. « Vous avez été de dignes soldats ; la ville n'ou- « bliera jamais ses dangers récents ; elle n'ou- « bliera pas l'énergie de votre régiment.

« Prêtre, j'avoue que vous avez fait du bien « par votre charité modeste. On ne sait pas tous « vos actes généreux ; j'ai vécu parmi vous, je les « sais et les dirai pour nous consoler et réchauf- « fer nos cœurs en parlant de votre régiment. « Vous avez fait du bien par votre foi religieuse, « votre zèle à seconder dignement ce culte sacré « dans la pompe de ses fêtes; vous étiez édifiants, « vous étiez éloquents ; vos mères l'ont su, elles « ont pleuré de joie.

« Adieu donc, mes amis, à Dieu, qui éprouve « en séparant, mais réunit et récompense. L'adieu « d'un mot est banal, sans portée, sans valeur; « son vrai sens en fait deux, qui consolent et

« veulent dire : Au revoir! Là-haut est le rendez-
« vous des grands cœurs. »

« C'était une prière, ma mère, une prière sur le grand chemin, au milieu des armes et des chevaux, à l'ombre de l'étendard. Nous étions émus. Le prêtre fit un signe de la main, et nos fronts s'inclinèrent sous le casque, comme s'il nous eût bénis.

« Ne craignez donc plus, ma mère, la vie militaire pour le salut de votre fils.

« Il y a du cœur sous l'uniforme.

« J'ai besoin de vous citer quelques traits encore pour vous convaincre, si vous ne l'êtes déjà.

« Une pieuse et touchante cérémonie a eu lieu à l'église Notre-Dame. Les soldats de la garnison de Paris qui sont originaires de la Bretagne ont accompli, à la cathédrale, un pèlerinage en l'honneur de sainte Anne, patronne des Bretons. Quatre cents militaires environ, appartenant aux divers régiments de l'armée de Paris, tous Bretons, étaient réunis autour de la chapelle consacrée à sainte Anne. Le directeur de l'École normale militaire, établie aux Missions, a fait une instruction appropriée à la circonstance, et les prières de ces enfants de du Guesclin se sont majestueusement élevées vers le ciel.

« Un mois avant cette époque, un fait plus significatif se passait en Afrique. Deux déser-

teurs français travaillaient depuis quelque temps comme maréchaux-ferrants au quartier de la cavalerie des troupes turques à Tripoli de Barbarie. L'officier supérieur qui commande cette cavalerie, voulant les lier d'une manière indissoluble au service ottoman, les engagea plusieurs fois, mais sans succès, à embrasser l'islamisme. Ses obsessions devinrent plus vives à l'époque du ramadan, qui est en quelque sorte le carême des musulmans. Ces soldats déserteurs ne voulurent jamais abandonner la religion chrétienne. Pour rester fidèles à leur foi, ils firent leur soumission au consulat général de France, aimant mieux subir dans leur pays toutes les conséquences de leur crime, le déshonneur, la mort peut-être, que de renier Jésus-Christ.

« Un seul put exécuter ce dessein et se placer à l'abri du drapeau national, qui dans ce pays est la croix du chrétien. Il fit donc sa soumission. L'autre déserteur français, arrêté par les Turcs avant d'avoir pu atteindre l'asile consulaire, fut horriblement frappé, puis jeté en prison. M. Pélissier, consul général de France à Tripoli, ancien officier de l'armée, réclama en vain le déserteur; les Turcs se refusèrent à le rendre; mais, dans sa prison, en présence du supplice, ce chrétien s'agenouillait et priait.

« Son compagnon, ayant eu l'imprudence de s'éloigner du consulat, fut atteint par une cin-

quantaine de Turcs, qui, se jetant sur lui, l'entraînèrent avec rapidité, en l'accablant de tant de coups, que les chrétiens du pays le crurent mort. Ces deux hommes, qui avaient méconnu toutes les lois humaines, qui avaient renoncé à la patrie, à la famille, furent frappés par la grandeur de la loi divine.

« La religion sembla les illuminer, et ils devinrent presque martyrs.

« La fermeté de notre gouvernement fit justice de la barbarie.

« Dans la dernière visite faite par Monseigneur de Limoges à Aubusson, au moment où le cortège, sortant de l'école des Frères, où avait eu lieu la distribution des prix, traversait les rues de la ville, M. le curé, désignant à Mgr Buissas un octogénaire décoré de la Légion d'honneur, qui attendait le défilé, lui dit : « Je présente « à Sa Grandeur un vieux soldat de l'armée « d'Égypte. » Monseigneur de Limoges s'approche alors de celui qui servit comme sergent sous les généraux Bonaparte, Kléber et Menou, et lui adresse ces mots : « Je vous salue, mon bon « vieillard ; c'est de grand cœur que je vous « donne ma bénédiction. Puissiez-vous encore « jouir d'une longue vie ! » Après ce souhait, Mgr Buissas avance la main, bénit le vieillard, et lui donne sa bague à baiser. Le vieux soldat s'incline en disant : « Vénérable évêque et vieux

« grognard, ça se comprend toujours. » Ce vétéran d'Égypte se nomme Charpillon. Le fourrier de l'escadron, qui est bachelier ès lettres, m'a assuré que dans tous les temps les armées ont été religieuses.

« — Quand la flotte athénienne sortait du Pyrée, nous disait-il ce matin, les prêtres entonnaient des cantiques, dont les matelots répétaient les dernières strophes à la cime des vergues. Qui ne sait la piété profonde et séculaire des Romains, qui a mérité que Rome devînt la ville sainte du christianisme lui-même? Tous les grands capitaines de l'antiquité furent des hommes remplis de piété. Agésilas, Xénophon, Alexandre, Sylla, César, étaient profondément religieux. Je ne parlerai pas de notre peuple, si fier de saint Louis, de Turenne, de Drouot, ces grandes figures chrétiennes de nos armées. »

« Mais dites-moi, avec quoi les peuplades arabes ont-elles, depuis 1830, héroïquement lutté contre la France?

« Avec la religion, avec la foi. Quels ont été leurs plus braves et leurs plus redoutables chefs? Des pèlerins de la Mecque et des prophètes.

« La nation française a toujours été essentiellement une nation militaire et une nation religieuse.

« Dans nos casernes, nous nous entretenons plus souvent que vous ne sauriez le croire des choses de la religion.

« Des soldats et des officiers portent sur eux des médailles qui, dit-on, possèdent de grandes vertus ; j'ai vu moi-même l'une de ces saintes images à l'un de nos maréchaux de France, à celui qui était notre ami, qui avait été le maître des maîtres, — au maréchal Bugeaud.

« Ce sont presque toujours de pieux souvenirs de famille, le tendre adieu d'une mère, la suprême prière d'une épouse ou d'une sœur ; cela console, cela soutient, car c'est la voix de l'âme. C'est plus qu'un souvenir, ma mère, c'est l'espérance.

« Un sous-officier, mon collègue, ancien chasseur d'Afrique, nous racontait, il y a peu de jours, que ce qui l'avait le plus ému dans ses campagnes était la prise de possession d'un point du littoral, Stora, je crois, par la colonne expéditionnaire de Constantine. Mon infidèle mémoire n'a retenu ni le nom de cet événement ni le nom du général qui commandait : je n'ai été frappé que de la pensée chrétienne qui dominait le récit de mon ami.

« Après des luttes de tous les jours, après des fatigues inouïes, l'armée aperçut enfin les rivages de la Méditerranée.

« Formé en masse sur le plateau d'une haute montagne, le corps expéditionnaire fit entendre un de ces cris immenses qui ne s'élèvent que du sein des troupes. On saluait la mer, la mer qui

avait baisé les côtes de France, la mer, seule route de la patrie lointaine.

« Au coucher du soleil, l'horizon prit les riches teintes de pourpre et d'or si communes au climat d'Orient. Bientôt le soleil disparut des cieux; mais, quelques instants encore, les torrents de ses rayons illuminèrent les nuages, qui dessinaient en se jouant des cratères, des océans, des palais féeriques; la nuit vint. Aux rapides éclairs succédait l'obscurité profonde, et les roulements lointains du tonnerre se faisaient entendre au delà des montagnes; écorchée par les vents, la terre exhalait un air tiède que les chevaux inquiets pouvaient à peine respirer. Haletants, ils se redressaient, secouaient leurs longues crinières, et de leurs naseaux dilatés cherchaient vainement, en levant la tête, cette brise qui fait vivre.

« Cependant l'armée avait pris ses bivouacs. Bruyants d'abord, les soldats gardaient un morne silence. Les feux s'éteignaient successivement, et quelques ombres errantes glissaient lentement, puis disparaissaient sous les petites tentes.

« Vers minuit, la fraîcheur commençait à se faire sentir, les palmiers nains redressaient leurs tiges, et de grands oiseaux de proie décrivaient dans leur vol des cercles autour des précipices. Au loin les Kabyles allumaient des feux, et les coups de fusil des vedettes disaient ces veilles terribles du soldat africain.

« Bientôt le majestueux silence de la nuit ne fut interrompu que par quelques détonations, les cris aigus des bêtes féroces qui parcouraient la plaine, et le magnifique appel : *Sentinelles, prenez garde à vous!* répété dans l'obscurité.

« A ce spectacle, le sous-officier se sentit profondément ému, et cependant combien de fois n'avait-il pas vu le bivouac! Combien de fois n'avait-il pas dormi sur l'herbe desséchée du désert! Mais, cette nuit-là, son âme sembla s'éveiller d'une longue léthargie. Après être resté longtemps fixé sur la terre, son regard s'éleva vers le ciel; assis aux pieds de son cheval sur le bord de sa tente, il sentit tout son être tressaillir d'une vie nouvelle. Sa poitrine semblait trop étroite pour le cœur, qui battait à frapper les oreilles. Son œil, éclairé d'une flamme intérieure, perçait l'obscurité; il entendait des bruits étranges, des chants célestes, des voix lointaines, fugitives, qui semblaient le convier à quelque fête. Peu à peu il ne sentit plus son corps peser sur son âme, et cette âme s'élança vers Dieu. Ses souvenirs d'enfance lui revinrent en foule; il vit l'église de son hameau, les paysans en habits de fête réunis autour du pasteur; il crut entendre le son de la cloche qui avait annoncé sa venue au monde. Il revit la chapelle où le prêtre l'avait convié à la table sainte. Le jour de sa première communion se retraça si fidèlement à sa mémoire,

qu'il resta une partie de la nuit du bivouac à considérer l'image qui, dans son village, surmonte l'autel des communiants. C'était, dit-il, une madone tenant dans ses bras l'enfant Jésus; l'auréole d'or entourait le front de Marie, ses cheveux tombaient sur ses épaules, et une tunique bleue à longues manches laissait voir dans l'attitude une grâce naïve et le tendre maintien d'une jeune mère. Cette simple peinture, comme on en voit partout, dénuée de tout artifice de composition, frappa cependant l'esprit du sous-officier par cela seul qu'elle parlait de Dieu. Lui-même n'a pu nous dire combien de temps dura l'extase divine que lui envoyait en Afrique le souvenir de l'enfance chrétienne. Lorsque la diane se fit entendre, le sous-officier s'élançait sur son cheval, l'âme rafraîchie par cette rosée céleste. Les chasseurs se battirent tout le jour sous les ordres du brave général Bouscarin, et notre ami ne pensa même pas aux balles qui déchiraient tout autour de lui.

« Il a cru depuis que la madone du hameau l'avait protégé, car il avait invoqué la nuit le petit enfant qu'elle tenait dans ses bras. Il montra tant de courage à cette affaire, qu'il gagna la croix d'honneur.

« Le jour même, l'armée atteignit le rivage. Les troupes formèrent un carré, dont un vaste autel occupait le centre. Cet autel, construit de

tambours superposés, dominait tout le pays. Un prêtre, qui accompagnait l'expédition, y célébra le saint sacrifice de la messe, et bénit, au nom du Dieu des armées, la mer, les monts, les plaines, les rochers, les forêts d'alentour. La musique militaire faisait vibrer l'air; la voix du canon s'élevait de seconde en seconde, sonore et stridente; les vagues mugissaient, et, dans le lointain, c'était un navire qui se balançait du côté de l'Italie, ou bien, à l'horizon d'Afrique, le Kabyle qui couronnait l'arête des précipices. L'encens des parfums tourbillonnait et se mêlait à la fumée de la poudre. Au moment de l'élévation, l'armée entière s'agenouilla. Le sous-officier vit alors au-dessus de l'autel, sur le fond bleu du ciel, la madone du village tenant dans ses bras l'enfant Jésus qui lui souriait, à lui pauvre soldat.

« Voilà, ma mère, le récit de mon camarade Robert, maréchal des logis à l'escadron. Le fourrier n'a pas souri en l'écoutant; il a même ajouté : « Les souvenirs d'enfance ne s'effacent « jamais. Moi-même qui vous parle, je n'ai pas « oublié les joyeux mystères de la nuit de Noël, « et les pompes de Pâques, et la Fête-Dieu avec « ses reposoirs et ses fleurs, et la Toussaint avec « ses prières lugubres et ses cloches qui se « lamentent au milieu de la nuit de novembre. »

« Le capitaine, ancien compagnon d'armes de

mon père, me disait un jour : « Depuis la con-
« scription, l'armée est la représentation la plus
« vraie, la plus noble de la nation française, car
« l'élite du peuple passe successivement dans
« les rangs. Les enfants des campagnes arrivent
« au régiment avant même d'être entrés dans
« la vie active. Ils viennent donc avec toutes
« les croyances du foyer maternel, avec tous les
« respects puisés à l'église du village.

« S'il y a loin, quant aux pratiques extérieures,
« entre un monastère et une caserne, il y a au
« fond des cœurs autant de principes religieux
« ici que là. Vous entendez parfois, dans les car-
« refours, des quolibets s'attaquer aux symboles
« de la religion ; souvent aussi, les sociétés dites
« lettrées se font un jeu de nos croyances. De
« telles choses ne seraient pas supportées dans
« les troupes. Les troupes ont trop de bon sens
« pour ne pas respecter non seulement les reli-
« gions, mais les traditions, les coutumes, les
« règles d'un peuple. Les troupes respectent les
« lois, lois humaines comme lois divines. Les
« troupes ont le cœur honnête. »

« Le capitaine me disait ces choses peu de
temps après mon arrivée, et il ajoutait : « Si le
« paganisme de l'antiquité produisit les sociétés
« grecque et romaine, si l'islamisme lança sur
« le monde ses conquérants, le christianisme à
« son tour devait produire le soldat moderne.

« Le paganisme était la jouissance matérielle; « l'islamisme, le triomphe des sens; le christia- « nisme, *la discipline.* »

« L'*Imitation de Jésus-Christ* aurait pu être écrite dans un camp aussi bien que dans un cloître; ce livre sublime, lorsqu'il parut au milieu du XVe siècle, dut produire dans l'âme des gens de guerre une véritable révolution. Pour la première fois on lut, dans les châteaux forts, ces pensées souvent répétées depuis sous d'autres formes par les règlements militaires : « C'est « quelque chose de bien grand que de vivre sous « un supérieur dans l'obéissance et de ne pas « dépendre de soi-même. Il est beaucoup plus « sûr d'obéir que de commander. » (*Imitation de Jésus-Christ.*)

« Si, tels que des soldats généreux, les chré- « tiens demeuraient fermes dans le combat, ils « verraient certainement le secours descendre « sur eux du ciel.

« Si vous ne savez pas vous vaincre en des « choses légères, comment remporterez-vous des « victoires plus difficiles? » (*Imit. de Jésus-Christ.*)

« Quel beau chapitre militaire que ce chapitre de l'*Imitation :* De l'avantage *de l'adversité!* Fussiez-vous maréchal de France, général, capitaine ou sergent, vous aurez vos adversités, soldat! N'oubliez jamais que chacune d'elles a son avantage pour l'homme fort.

« L'adversité est comme l'orage, qui mûrit les bons fruits et jette à terre les mauvais. Voici les titres des divers chapitres de l'*Imitation,* lisez, et dites-moi si ce n'est pas là un livre à l'usage du régiment : de la résistance aux tentations ; du soin d'éviter les jugements téméraires ; de la manière de supporter les défauts d'autrui ; de considérer la misère humaine ; d'apprendre à bien mourir ; de travailler avec ferveur ; de s'exercer à la patience ; de se souvenir des bienfaits ; de souffrir avec constance toutes les misères ; de ne point se laisser abattre par l'adversité ; de l'abnégation.

« Voilà notre sagesse militaire puisée dans l'ouvrage d'un religieux. Depuis Napoléon mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, jusqu'à la sentinelle veillant aux remparts de Constantine, il n'est pas un de nous, soldat des temps modernes, qui n'ait un conseil à demander à ce livre, qui répond toujours par une consolation.

« Vous voyez donc, ma mère, que pour le salut des âmes le camp vaut mieux que la ville. Ici j'entends la parole des bons et des simples ; je ne sais rien, et en écoutant j'apprends. Si je regarde autour de moi, je vois partout l'ordre, le travail, la règle. Aussi ai-je du bonheur à vous répéter ce que j'ai vu et entendu dans les rangs de l'armée, toutes choses qui ne se voient ni ne s'entendent aux villes, où la civilisation scienti-

fique, orgueilleuse et vaine, ne respire que le doute. C'est à l'armée seulement que j'ai compris ces mots de Bossuet : « Dieu dit que la lumière « soit, et la lumière fut. » L'armée française à Rome a prouvé au monde entier combien est vive la foi dans les rangs de nos soldats. Ces hommes simples se sont approchés du saint-père.

« Ils ont apporté dans nos champs et dans nos villes des souvenirs éternels, de pieux récits, comme en apportaient de la Terre-Sainte les chevaliers revenant des croisades.

« Peu de temps avant mon départ de Lyon, un chasseur à pied qui avait été en Italie me racontait ce qu'il avait vu au Vatican ; modeste comme un enfant, il n'oubliait de son pèlerinage à Rome que l'assaut des remparts, où, brave entre les braves, il avait gagné une décoration donnée par le saint-père.

« Trois malandrins vinrent à passer. C'était déjà le temps où, sous prétexte de politique, on professait toutes les théories de l'incrédulité, du vice et du crime. Nous étions seuls, le chasseur et moi, dans un lieu retiré sur les bords du Rhône, vers le grand camp.

« Les trois hommes nous toisèrent insolemment, et l'un d'eux, remarquant la croix du chasseur, lui dit : « Le pape, en te donnant cela, « t'a-t-il donné le droit de dire la messe?

« — Sa... bl..., dit le chasseur, il m'a même « donné le droit de confirmation. » Et, ce disant, il appliqua sur la face ravagée du socialiste un de ces soufflets herculéens, comme une main développée à la charrue peut seule en donner. Le chasseur les nomme *soufflets carabinés.*

« Ce chasseur a versé son sang pour la religion et pour la patrie; il respecte et fait respecter la croix et l'uniforme. Ce brave homme est notre personnification.

« J'allais, chère mère, vous citer deux autres traits de mon chasseur à pied, qui est d'un caractère jovial; mais mon lieutenant m'ordonne de l'accompagner à l'hôpital militaire, où nous allons visiter et consoler nos malades. Je vous quitte pour remplir un devoir, — pour travailler, pour servir.

« Bien servir, c'est prier. Adieu. »





Une noce villageoise passait, dansant et chantant. (P. 65.)

IMPRODUCTIF

LETTRE A M. BONARDIN

A PARIS

I

Vous connaissez les agréments de Paris, mais vous ignorez les avantages de la petite ville de province, modeste et silencieuse. A Paris, où

vous vivez, tout est agitation; les plaisirs comme les affaires prennent un caractère ardent, qui cependant n'exclut pas le calcul. Les orateurs de salons, les écrivains, les financiers, les hommes spirituels, les auteurs d'opuscules, les chanteurs de romances composent un monde à part, qui longtemps a fait l'opinion. Là on juge, on condamne, on absout, on adopte, on rejette avec une promptitude qui est un témoignage éclatant quelquefois de l'intelligence, surtout de la légèreté. Le temps manque pour la réflexion; chacun alors accepte sans contrôle l'arrêt prononcé par la coterie à laquelle, sans le savoir, sans le vouloir, tout Parisien mondain est affilié.

Athéniens toujours aimables, toujours avides de plaisirs, toujours charmants, toujours frondeurs, les gens de Paris passent successivement du journal à la comédie, de la Bourse aux antichambres et aux fêtes, jetant aux vents leurs croyances natives, et parfois leur bonheur.

Cette vie est pleine de délices et d'illusions. Le matin, on échange deux mots en courant avec le journaliste redouté; plus tard, on étudie au portique de la Bourse les grandes questions d'Orient et d'Occident, de paix et de guerre, de flotte et d'armée.

Le soir, on traverse rapidement quelques concerts, avant d'aller commencer sa nuit aux théâtres et aux cercles. On passe le même jour

des mains de Figaro aux mains du comte Almaviva; on sert de jouet au page et de dupe à Basile.

Et nous, infortunés provinciaux, ombres errantes dans la solitude, qui n'avons ni journalistes pour nous dicter une opinion, ni salons pour aiguillonner notre esprit, ni théâtres pour pleurer et pour rire, ni bibliothèque pour y chercher la science, ni jeux de bourse pour nous avertir quand les flots du Bosphore ou du Rubicon sont agités, nous sommes fatalement condamnés à réfléchir, à penser, à juger.

Alors nous allons errer aux grands bois par un beau soleil de mai; tantôt à pied, tantôt à cheval, suivis d'un chien fidèle, accompagnés d'un camarade, savourant la brise, devisant au hasard, ne demandant pas une idée à la gazette locale, qui n'en a guère, mais cherchant en nous, en notre faible esprit, en notre bon sens, la réponse à toute question. Et quand vient l'objection, nous n'allons pas quêter la réponse auprès des habiles; mais nous interrogeons la conscience, et cette honnête compagne de la vie répond toujours.

Qui arrive à la vérité? Vous, dans le tumulte, ou nous, dans la solitude? Vous, entourés d'orateurs et de commentateurs, ou bien nous, isolés au milieu des forêts, et n'entendant que le cheval qui hennit, le chien qui aboie, l'oiseau qui chante,

le vent qui mugit, et puis la voix intérieure qui murmure en notre âme : « Ceci est vrai, cela est faux ? »

Ces réflexions, mon cher Monsieur, me sont inspirées par votre dernière lettre. Vous m'adressez un numéro de votre journal, dont, sans cette attention, j'aurais ignoré l'existence.

Ce journal fait feu de bâbord et de tribord sur notre pauvre armée.

Jadis, au beau temps de la féodalité de la presse, cet article eût fait trembler dans leurs guérites tous les factionnaires de France. Il n'en est pas tout à fait ainsi de nos jours, et je vois une sentinelle se promener nonchalamment, suivant du regard le vol des hirondelles ; quelques fantassins passent en sifflant et riant ; ils vont à l'étang du Vieux-Moulin pêcher de bonnes carpes. Décidément l'apparition de cet article de journal n'a pas produit sur l'armée la profonde sensation que vous disiez.

Cependant, vous homme d'esprit et de sens, vous avez cru devoir m'adresser ce journal. Combien vous êtes Parisien, cher Monsieur ! Vous avez cru de bonne foi que cet article allait me foudroyer ; mais, je le confesse, j'ai été saisi d'un rire homérique en lisant cette première phrase de votre épître : « Cet article aura du retentissement dans le pays, qui sera agité ; dans l'armée, dont on comprendra l'abus... »

J'allais précisément parcourir le pays, lorsque votre lettre m'arriva. Je ne changeai pas de dessein, et gagnai les collines à travers la prairie. Les paysans labouraient la terre, les ménagères étendaient le linge sur la haie verdoyante, les enfants allaient lentement à l'école, les troupeaux broutaient l'herbe naissante; près du berger, le chien dormait.

Une noce villageoise passait, dansant et chantant; plus loin encore, dans le fourré d'une garenne, M. le maire était à l'affût d'un lapin, pendant la noce du garde champêtre.

« Morbleu ! m'écriai-je, mon ami le Parisien me disait cependant que je verrais du retentissement dans le pays, et qu'il serait agité.

« Je n'y découvre nulle agitation. Ce bon vigneron qui me salue est parfaitement calme; ce voiturier qui passe est calme aussi. C'est là le *pays*, c'est là le *peuple*, si je ne me trompe. »

Et, tout en marchant, je me disais :

« Mon ami le Parisien prend un carré des Champs-Élysées pour le pays; il donne le nom de peuple à trois ou quatre joueurs de billard réunis dans un estaminet de la rue Jean-Jacques-Rousseau. Ce qu'il nomme l'opinion publique est un carré de papier que le public lit quelquefois, mais que le public n'a jamais écrit. »

Dans ma course à travers le pays, j'oublie,

cher Monsieur, que je dois, pour répondre à votre lettre, examiner l'article.

Citons d'abord quelques passages :

« Les gouvernements eux-mêmes commencent à comprendre que les sacrifices qu'ils font pour entretenir leurs armées et leurs flottes, sacrifices qui pèsent si lourdement sur leurs peuples, ont un caractère impie.

« A qui persuaderait-on, en effet, qu'il est normal, au temps où nous vivons, de dépenser tant de millions pour l'entretien d'une armée qui détourne chaque année des travaux productifs l'élite de la jeunesse du pays, tandis que nous dépensons à peine pour nos travaux publics la moitié de cet argent? Et ce ne sont pas seulement les millions qu'il faut regretter; c'est la puissance intellectuelle, c'est la force organisatrice qui préside à leur emploi et à leur distribution. Tout ce que la France compte de jeunes gens instruits, d'esprits vigoureux, aspire à l'École militaire, et chaque année cette école verse dans les services militaires, dans les corps spéciaux, la fine fleur des jeunes générations.

« L'administration centrale du ministère de la guerre coûte à elle seule près de deux millions et demi de francs. Que d'usines seraient mises en mouvement, que de terres défrichées, que de ponts jetés sur nos cours d'eau, que de dunes pourraient être boisées avec cette seule somme,

qui est pourtant insignifiante à côté de celles qui figurent dans ce budget! Les états-majors absorbent à eux seuls plus de dix-huit millions de francs. Nous ne parlons pas de trente millions environ destinés à la gendarmerie, puisque ce corps n'est pas, à proprement parler, un corps guerrier, mais un agent de sécurité intérieure et de police gouvernementale.

« En résumé, les *dépenses improductives* de la guerre absorbent une somme immense. Elles occupent sans profit réel des milliers d'intelligences; elles tiennent dans l'oisiveté des garnisons les jeunes gens les plus robustes, qui perdent quelquefois dans cette oisiveté les saines habitudes du travail, les douces traditions de la famille. »

En tout ceci une expression me frappe : *dépenses improductives.*

La digue en pierre, qui s'oppose aux débordements et sauve de l'inondation les terres cultivées, est improductive, car elle ne produit ni avoine ni betteraves.

L'article du journal est un coup de pioche donné à la digue. Or tout ce que vous ôtez à la digue, vous le donnez au torrent; tout ce que vous ôtez à la pompe, vous le donnez à l'incendie.

Les pompes aussi coûtent fort cher et sont improductives : elles servent rarement; quelques-

unes n'ont jamais servi qu'aux exercices du dimanche. La moindre borne-fontaine donne plus d'eau, en moins d'une heure, que toutes les pompes de la France qui sont au repos, et ne désaltèrent pas les passants.

Mais le jour de l'incendie, cette machine improductive sauve la Banque de France et toutes ses richesses !

Le fusil d'un soldat d'infanterie ne vaut pas, à coup sûr, le moindre fusil de chasse. Il n'y a pas dans toute l'armée un fusil qui ait tué un perdreau, c'est-à-dire produit un rôti ou un salmis. Il en coûte fort cher pour tenir au râtelier ce fusil de munition; mais, à un moment donné, cette machine improductive sauvera plus que la Banque de France, elle sauvera les arts, les musées, les églises, la vie des hommes, l'honneur des femmes.

Le fer, qui est un ciseau entre les mains du tailleur, produit un habit; donc il est productif. Le fer du paratonnerre, qui protège les monuments, est improductif.

La toile coupée en serviettes est productive : elle sert au ménage; mais la toile sur laquelle Raphaël et Murillo ont placé l'image de la sainte Vierge est une toile improductive.

Le bronze des canons, le bronze des statues, le bronze des cloches est improductif; mais le bronze de la pelle ou des pincettes est productif.

II

Il y a deux mondes : le monde moral et le monde physique, le monde des intelligences et le monde des sens, l'âme et la matière.

Le bronze de la statue produit plus que vous ne pensez : il produit les grandes actions, les dévouements sublimes ; il exalte le sacrifice.

Le fer du paratonnerre, la clef du coffre-fort, produisent plus que vous ne pensez : ils produisent *la sécurité*.

Or que produit l'armée ? Vous le comprenez sans que je vous le dise, si vous habitez le monde moral, le monde de l'âme ; vous ne le comprendrez jamais si vous habitez le monde physique, le monde des sens, si vous remplacez l'âme par la matière.

L'administration centrale du ministère de la guerre produit plus que toutes les usines de France : elle produit l'ARMÉE.

L'armée produit plus que toutes les machines de l'univers : elle produit *la sécurité publique et l'honneur national.*

Vous entasseriez millions sur millions, vous grouperiez les intelligences de la jeunesse des écoles et les forces de la jeunesse des champs,

vous n'auriez pas mal employé vos trésors si vous obteniez la sécurité publique et l'honneur de la France.

III

Savez-vous ce que produit encore l'armée? Les usines, les travaux publics, les ponts, les défrichements, le commerce, l'industrie, le travail, le bien-être. Le soldat inspire la sécurité, et la sécurité donne naissance au travail; le travail donne tout ce que je viens de dire : usines et ponts, défrichements et commerce.

Par une belle journée, alors que les travaux ont le plus d'activité, alors que les riches magasins regorgent d'acheteurs, alors que les équipages brûlent le pavé de Paris, alors que les capitaux se centuplent par la circulation, faites rentrer le soldat à la caserne, consignez-le, et à l'instant même, comme par enchantement, les capitaux seront consignés dans les coffres, les magasins se fermeront; les rues deviendront désertes, les étrangers prendront leurs passeports, et la misère apparaîtra.

Le maréchal Lefebvre disait au fier descendant d'un chevalier des croisades : « Vous vous vantez

d'avoir des ancêtres; eh bien, moi je suis un ancêtre! »

A mon tour je vous dirai, mon cher Monsieur : « Vous vous vantez d'avoir un gros capital; eh bien, moi je suis un gros capital! »

Le dernier soldat d'infanterie est un énorme capital, qui produit la confiance, et partant la richesse. Il n'a qu'un sou dans sa poche, il met des millions dans la vôtre.

Quelquefois le soldat est sorti de Paris; il sortait par une porte, la misère et la honte entraient par l'autre.

Avez-vous oublié le 21 janvier 1793? Avez-vous oublié les ateliers nationaux de 1848? Avez-vous oublié la Commune?

Si ces dates sinistres devaient attrister votre cœur, je les effacerais pour en rappeler une autre.

C'était en mars 1871 : deux faillites et la suspension totale des travaux nous conduisaient à une ruine prochaine.

La terreur était dans votre maison; on cachait argenterie et bijoux; on se couvrait de vêtements usés, pour simuler la pauvreté; votre âme était gonflée de malédictions contre la populace, qui vous avilissait jusque dans votre foyer domestique.

Combien de fois alors, les mains jointes sur votre poitrine, cher ami, le regard incliné vers

la terre, le dos courbé, ne m'avez-vous pas dit bien bas, bien bas, pour n'être entendu que de moi : *Quand donc les soldats reviendront-ils?*

IV

Mon cher monsieur Bonardin, je vous aime, parce que vous êtes un honnête homme, payant régulièrement vos impositions, vénérant le commissaire de police, honorant madame votre épouse, adorant vos enfants; mais dites-moi comment et pourquoi vous avez déjà donné lieu à tant de révolutions.

Si j'entendais un seul mot à la politique, je vous gronderais; mais vous me répondrez, comme toujours, par des noms propres : le marquis de la Fayette, Vergniaud, les Girondins, Mme de Staël, le comte de Mirabeau, Benjamin Constant...

A propos du marquis de la Fayette et du comte de Mirabeau, vous ne leur pardonniez guère leurs titres de noblesse jusqu'au 6 mai 1848. Ce jour-là, nous nous promenions assez tristement aux abords de la plaine Monceau. Le long du mur d'enceinte, un homme d'une quarantaine d'années, le visage pâle, l'œil hagard, la main amai-

grie, semblait affaissé par la douleur et la maladie.

Bon comme toujours, vous vous approchiez de lui pour l'interroger et le secourir, lorsqu'il s'éloigna.

Cet honnête ouvrier ne voulait pas mendier le pain de sa femme et de ses enfants, et ils mouraient de faim!

Il était peintre en armoiries, et on avait supprimé les armoiries avec les titres.

Les armoiries sont improductives, disiez-vous la veille encore. Non, cher ami; car elles *produisent* du pain pour ces malheureux, qui seraient tous morts de faim, sans votre âme charitable. Pour les sauver, vous avez, en cachette, fait peindre les armoiries de vos ancêtres, les de Bonardin, qui étaient de robe, dites-vous, et se signalèrent pendant la Ligue et pendant la Fronde, jusqu'au jour où ils tremblèrent sous le regard du cardinal de Richelieu, ou devant la majesté naissante du grand roi.

V

L'armée est improductive, répétez-vous sans cesse, après la lecture de votre journal.

Interrogez les habitants de la garnison, ils vous répondront ce qu'elle produit, en loyers, en octrois, en ventes de denrées, en solides et en liquides; plus d'une cité en France ne vit que de sa garnison.

Le maire d'une ville importante me priait d'envoyer la musique d'un régiment jouer sur la place publique, parce que chaque concert en plein vent faisait vendre pour cent écus aux marchands de l'endroit. Les villes de province veulent toutes leur garnison, sans doute parce qu'elles ne sont pas *improductives*.

Le soldat n'est donc pas improductif, même au point de vue matériel. Quant au gendarme, il rapporte plus qu'il ne coûte à l'État. En effet, une brigade de gendarmerie sur la frontière, avec ses procès-verbaux de contraventions, ses arrestations de contrebandiers, a produit, par les amendes soldées au Trésor, une somme supérieure à son traitement.

L'armée coûte cher, dites-vous ; mais la révolution et l'invasion coûtent plus cher encore. A vos millions j'opposerais des milliards, si je ne craignais d'attrister vos souvenirs.

Non, l'armée n'est pas improductive.

Elle produit la sécurité pour le commerce,

La gloire pour la famille,

L'honneur pour la nation.

VI

Je vous dirai un jour ce qu'est le paysan quand il arrive sous les drapeaux, ce qu'est le soldat quand il quitte le régiment. Vous verrez comment nous allumons, par la discipline, une flamme céleste au cœur le plus froid, comment nous assouplissons les corps, comment nous éclairons les fronts, comment nous infiltrons dans les intelligences les plus rebelles les nobles pensées chevaleresques, comment nous grandissons l'homme.

Alors vous comprendrez peut-être que l'armée n'est pas *improductive,* car elle produit pour le hameau la main qui sait tenir une arme.

Les peuples énervés de l'Indoustan produisent pour la vieille Europe les tissus de cachemire et les bracelets de corail ; mais la baïonnette du soldat européen fait trembler tous les producteurs de Madras et de Bombay.

VII

Aujourd'hui vous nous dites que le soldat est improductif, et qu'il faut l'éloigner. Hélas! des manifestes venus de l'étranger, mais malheureusement écrits par des mains françaises, promettent aux vengeances d'immoler le soldat et le prêtre.

Ne comprenez-vous pas que vous ne devez jamais vouloir ce que veulent les ennemis de la France?

VIII

L'heure est-elle bien choisie pour calculer ce que coûte à la France sa vieille et glorieuse lame d'épée?

Manque-t-il des bras pour les travaux publics? Manque-t-il des capitaux pour les industries qui couvrent le sol?

L'Europe a-t-elle désarmé? Toutes les questions diplomatiques sont-elles résolues? Avons-nous déjà oublié les sanglantes saturnales de

notre dernière révolution et les promesses plus sanglantes, les menaces plus atroces encore du parti qui se meut au grand jour ?

IX

En vérité, je vous le dis, mon ami Bonardin, je crains fort que vous ne soyez incorrigible dans votre monomanie de désarmement, dans votre antipathie pour le soldat; je crains que la leçon des dernières années n'ait pas été assez complète; déjà vous oubliez vos terreurs passées, et les larmes amères que vos yeux ont versées.

Vous ne vous souvenez plus, ami Bonardin, que le peintre en armoiries dessina votre blason, antique blason de race parlementaire, qui devrait vous rappeler que les de Bonardin ont peu gagné à la Ligue, à la Fronde, à la Gironde, à la Charte et aux banquets démagogiques.

Sur ce, mon cher de Bonardin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde ; car vous auriez grandement besoin de la garde de Dieu, si l'éloquence de votre journal obtenait la suppression du budget de la guerre.



« Un pas de plus, et tu es mort. » (P. 88.)

LES DEVOIRS DU SOLDAT

COURAGE

On dit : Cet homme a du courage, et non : Cet homme a le courage.

C'est que la civilisation moderne a fractionné le courage, l'a nuancé, divisé, subdivisé à l'infini.

Il n'y a cependant qu'un courage. Il est ou il n'est pas dans l'homme.

Semblable à la serre chaude qui produit des fruits factices, la civilisation crée des vertus factices aussi. Comme ces fruits, ces vertus n'ont ni parfum ni saveur.

Dans nos villes populeuses et industrielles, aux habitudes doctes et disertes, le même personnage a ses courages qui se modifient suivant l'intérêt, les circonstances, les temps, les lieux, le théâtre et les spectateurs.

Il est vrai que l'âge et la santé exercent sur le courage une influence véritable.

La jeunesse a son courage actif, enfanté par la richesse du sang, entretenu par une chaleur intérieure, surexcité par une rapide circulation. — L'âge mûr a son courage, fils de la force, de la raison et du devoir. — La vieillesse a le sien, froid, calme, passif, éclairé par l'expérience.

Il y a aussi le courage du jour et le courage de la nuit ; le courage solitaire et le courage public; le courage individuel et le courage collectif ; le courage conventionnel, qu'on pourrait nommer courage professionnel. Il y a enfin le courage des nations, des races, si l'on veut. Le courage d'un Arabe n'est pas celui d'un Français ; celui d'un Romain n'était pas le même que le courage d'un chevalier du moyen âge. Toutes ces qualités, apprises par la tradition, enseignées

par l'éducation ou adoptées par le préjugé, ne sont pas le courage véritable.

Le vrai courage vient de Dieu; son siège est dans la conscience. Dieu en a doué la créature pour que la lutte fût possible ici-bas.

Au soldat, Dieu a donné le courage pour l'exécution de ses arrêts; au magistrat, pour le triomphe de la justice; au prince, pour le salut des peuples; au prêtre, pour le salut du monde. Le dernier mot du courage est le martyre.

Dieu a même donné le courage à la plus faible, à la plus timide des créatures, à la mère, pour le salut de l'enfant, qui est le salut de sa race; loin de l'enfant, cette mère redevient timide et craintive.

Qu'est-ce donc que le courage?

La faculté par laquelle s'accomplit le devoir.

Nous avons vainement cherché dans les œuvres philosophiques ou historiques la définition du courage. Nous hasardons celle-ci, que nous inspire surtout la vue des armées permanentes en temps de paix, la vue des pouvoirs politiques en temps de crise, la vue des sociétés civilisées aux heures fatales où l'intérêt et la peur sont en présence.

Hors du devoir le courage ne saurait donc exister.

Un criminel sur l'échafaud peut mourir avec courage, car il accomplit un devoir envers la

société. Ce courage vient d'en haut; le prêtre a fait entrevoir à l'homme qui va mourir l'infinie miséricorde de Dieu. Dans le suicide, il y a désespoir, fuite à la vue d'un danger, d'une souffrance, d'un sentiment cruel, évanouissement des forces, aberration, faiblesse produite par un trouble général, désertion au moment de la lutte, obscurcissement de l'intelligence, doute de l'âme, honte pusillanime, forfanterie, orgueil, maladie; mais il n'y a pas courage, parce qu'il n'y a pas accomplissement d'un devoir.

En présence des divers courages convenus se trouvent des vices divers, variés aussi, et qui prennent, pour mieux tromper, mille formes et mille noms.

Les mots peur, lâcheté, crainte, timidité, expriment certainement des sensations différentes, mais prenant toutes leur source dans la faiblesse, comme le courage prend sa source dans la force, toutes étant le manque au devoir, comme le courage est l'accomplissement du devoir.

Les philosophes diront que l'homme craint par aversion pour le mal qui peut arriver, qu'il a peur par l'*idée* du danger, ou qu'il *redoute* un adversaire. Ils diront encore que le courage est dans tous les événements : la bravoure à la guerre seulement, et la valeur partout où il y a danger à affronter. Les moralistes diront que la bravoure est dans le sang et le courage dans l'âme.

L'expérience de la vie, de ses luttes, de ses dangers, prouve combien sont peu fondées les habiles dissertations des savants sur le courage humain.

Le courage militaire n'est pas rare.

L'exaltation, phénomène physique produit par la foule, le tumulte, le mouvement, réagit fortement sur le moral. Le regard, le contact des corps, les voix humaines, exercent une sorte de fascination. Le bruit des armes, la vue du sang, le parfum du carnage, la lutte enfin, amènent dans tout l'être un tel ébranlement, une telle surexcitation, que beaucoup vont comme la vague soulevée par les roulements d'une autre vague.

La perspective des récompenses et des peines est pour quelque chose dans le courage militaire; mais le sentiment de l'honneur est plus puissant encore. A ces sentiments se joignent d'autres mobiles. Chez quelques-uns, les instincts les plus opposés se réveillent tout à coup et produisent de singuliers effets, dont la partie visible prend le nom de valeur, d'audace, d'intrépidité; chez quelques autres, l'habitude des combats a fait naître une philosophique indifférence.

Ce qu'on nomme le courage des armées tient beaucoup au commandement, à la combinaison personnelle et matérielle, nommée organisation.

Si, au moment de la bataille, tous les régiments étaient confondus, la bataille serait perdue.

Le commandement du chef, la connaissance des compagnons, la confiance réciproque, la vue des armes diverses qui se prêtent un mutuel appui, sont pour beaucoup dans le courage de position. Cela est si vrai, que les mêmes troupes, commandées alternativement par deux généraux, toutes choses égales d'ailleurs, se battront avec plus ou moins de courage.

La confiance, sentiment indéfinissable, enfante alors le courage.

Le général Foy, qui avait tant vu, tant pratiqué la guerre, dit que le courage est chose plus rare qu'on ne le croit. Le général a raison, car il considère le courage individuel; mais le courage collectif n'est pas rare, il se communique même avec une admirable rapidité.

Ces phénomènes seraient à étudier. Les uns pâlissent, les autres sont muets, tandis qu'à côté d'eux il en est qui ont une grande volubilité.

On pourrait presque dire que le courage public s'apprend; les vieilles troupes le possèdent; les jeunes soldats le posséderont si, pour leur enseigner cet art, on profite des premières années de service.

Cela forme l'une des nuances du moral des armées.

Les variétés de ce genre de courage sont infinies. Il est plus difficile dans l'état d'immobilité qu'en mouvement; ce qui a fait dire que le moral

de l'infanterie devait être supérieur au moral de la cavalerie.

Les pensées de Pascal, qui, au point de vue religieux, embrassent tout ce qui vient de l'âme, ne s'arrêtent même pas sur le mot courage. Montaigne, qui pénètre aussi, mais au point de vue philosophique, dans les replis les plus cachés du cœur humain, ne dit rien du courage. Le mot *brave* est si nouveau dans son acception actuelle, que Pascal l'employait pour signifier l'homme *bien mis,* lorsqu'il dit : « Être brave n'est pas trop vain. »

Cependant le courage n'est pas une vertu nouvelle.

Pourquoi donc en parlait-on si peu jadis, et en parle-t-on sans cesse de nos jours ?

Pourquoi avons-nous imaginé ces vaines distinctions de courage civil et de courage militaire?

Pourquoi exaltons-nous par un enthousiasme factice et comme dévouement sublime l'accomplissement des simples devoirs, s'il n'y a pas à les remplir profit énorme et immédiat ?

Hélas ! il en a été des réputations comme des fortunes : l'homme a voulu les acquérir en un jour, pour en jouir plus longtemps. Les petites choses ont reçu de grands noms, et pour la moindre vertu il a fallu un piédestal. Ceux qui pâlissaient devant une lame d'épée ont imaginé le courage civil, tandis que ces caractères empe-

sés, qui s'affaissaient aux moindres tentatives hostiles, ont affirmé que le courage militaire est bien supérieur au courage civil, et que celui-ci est inutile sous l'uniforme. Mensonge que tout cela !

Il n'y a qu'un courage, dont les racines sont au plus profond du cœur; mais ce courage est rare. L'intelligence l'accompagne toujours, aussi bien que l'honnêteté, aussi bien que la bonté.

Un méchant pourra être cruel, mais non courageux. Un malhonnête homme pourra être audacieux, mais non courageux ; un sot pourra oser beaucoup, mais n'aura pas le courage.

Le courage est aussi rare que le génie; si le génie est une étincelle tombée sur l'homme des mains de la Divinité, le courage est un rayon d'or que Dieu met au front de ceux qu'il place au-dessus des foules.

Lisez l'histoire, et dites combien d'hommes ont été toujours courageux à l'heure suprême! Les écrivains parlent à tout propos de l'inconstance de la fortune, et cherchent à expliquer ainsi ces chutes terribles, ces évanouissements de pouvoirs, qui, du jour au lendemain, font disparaître les trônes et les dominations.

C'est le courage qui a manqué. Nous en trouverions au besoin la preuve dans les circonstances qui précèdent ces chutes et ces évanouissements. Ces circonstances sont simples, faciles à prévoir,

plus faciles encore à dominer; mais il n'y a même pas la lutte. On s'abandonne soi-même, sous prétexte qu'on est abandonné par la fortune.

Le courage est plus qu'une qualité, plus qu'une vertu, il est un don céleste.

Dans le monde, dans l'administration, dans l'armée, il se trouve grand nombre de personnages qui s'accordent réciproquement le titre d'hommes courageux.

Les uns ont la fermeté, les autres la bravoure des armes; il en est qui se sont habitués aux tumultes politiques ou au fracas du champ de bataille; mais, après dix ans d'épreuves, une triste journée vient où ces hommes faiblissent, lorsque les événements les entraînent sur le terrain qui n'a pas été celui de leur exercice habituel.

Est-ce à dire que le courage ne sert que dans de rares et suprêmes circonstances? Loin de nous cette pensée. Le courage, au contraire, est de tous les jours et de toutes les heures; mais, en temps ordinaire, des vertus analogues le remplacent aux yeux du vulgaire.

Tel homme s'est montré ferme, on l'a cru courageux. Tel autre a été téméraire, et sa témérité a passé pour du courage.

Le véritable courage, celui de toute la vie, est l'application constante de cette antique devise :

Fais ce que dois, advienne que pourra. Ce courage est donc d'un usage journalier; par lui, l'homme accomplit son devoir. Ce courage tient à la religion de l'âme plus qu'à la philosophie de l'intelligence. En effet, les martyrs ont eu plus de courage que les stoïciens : ceux-ci méprisaient la vie; ceux-là songeaient au ciel; les premiers mouraient pour le devoir, les autres pour être admirés, car ceux qui affectaient le dédain pour les hommes demandaient aux hommes des applaudissements, même après leur mort.

Le plus modeste des citoyens, celui qui exerce obscurément sa fonction publique, peut à son heure avoir besoin de courage.

Il est un trait que je placerais volontiers à côté de celui d'Assas. — Un maire de village, simple cultivateur, est appelé pour procéder à l'arrestation d'un assassin. Une foule nombreuse entoure la maison où le meurtre a été commis. Au moment où le maire arrive, l'assassin, toujours armé, couvert de sang, s'échappe, et sa seule vue répand une terreur si grande, que la multitude lui livre passage, en fuyant de tous côtés. Le maire poursuit l'assassin. Bientôt ils sont loin du village, dans un lieu solitaire. Le brigand se retourne, et voyant le maire seul, il le couche en joue, en criant : « Un pas de plus, et tu es mort! » Le maire s'arrête, prend froidement dans sa poche l'écharpe de magistrat, entoure son corps de

cette écharpe, puis répond à l'assassin : « Au nom de la loi, je vous arrête. » Et il l'arrête.

Est-ce là le courage civil ou le courage militaire ?

C'est le courage, car il n'y en a qu'un : c'est celui de d'Assas, celui de Boissy-d'Anglas, celui d'Achille de Harlay.

Les hommes vraiment courageux sont rares ; ils ont toujours un noble caractère, et toujours ils en appellent à leur conscience, au lieu d'en appeler à leur intérêt.

Il n'est pas de carrière où le genre de courage que le vulgaire a nommé courage civil soit plus nécessaire que dans la carrière militaire. L'exercice du commandement est une application presque constante du courage. En effet, le commandement est souvent une résistance aux injustes volontés humaines, aux usurpations qu'il faut vaincre. Dans cette lutte, on plie comme le roseau, ou l'on résiste comme le chêne.

Mais, s'il n'est doué du courage que vous nommez civil, un commandant militaire est perdu. Fût-il mille fois brave sur le champ de bataille, eût-il la plus vaste intelligence, il arrivera dans sa vie telle circonstance qui donnera la mesure réelle de sa mince valeur.

Un magistrat a autant besoin de courage militaire que l'homme de guerre de courage civil. Le magistrat n'est pas toujours sur son siège,

protégé par la force. Il peut un jour descendre de ce siège pour l'exécution de la loi, marcher au-devant de la populace armée, sanguinaire, et, s'il est doué de courage, sa tête se redressera au lieu de se courber.

Qu'est-ce donc que le courage ?

Nous le répétons, c'est l'accomplissement du devoir, du devoir des jours ordinaires, comme du devoir des journées historiques.

Le courage n'appartient pas plus à l'épée qu'à la soutane du prêtre ou à la robe du magistrat.

Ses accessoires sont la bravoure, l'élan, l'intrépidité, la fermeté, l'audace : vertus secondaires, enfantées par les civilisations, développées par l'éducation, exaltées par la mode, respectées par la peur.

Le courage est une vertu sans laquelle l'homme ne sera jamais digne du commandement militaire.

COMMANDEMENT, OBÉISSANCE

Non loin de Chartres, dans ce vieux pays de Beauce où l'œil peut à peine saisir l'horizon des vastes plaines, se trouve une étroite vallée, fraîche et riante. En se penchant par-dessus la ravine, les chasseurs découvrent dans la feuillée le modeste village d'Oisême.

Une route tortueuse, négligée, suit les contours de la vallée, en traversant le hameau. Des chaumières s'ouvrent sur cette route, et le soir les villageois se reposent au seuil de l'unique porte, qui laisse entrevoir à l'intérieur la ménagère et les petits enfants.

Toutes ces maisons sont uniformément con-

struites en terre et en chaume; là, rien ne réjouit l'œil comme aux gais villages de la Lorraine et de la Normandie. Cependant les maisons des maîtres respirent cette bonhomie champêtre, un des caractères distinctifs de la Beauce.

Plus élevée que les chaumières du village d'Oisême, une maison de bonne apparence se voyait, ou plutôt se laissait deviner, dans les touffes épaisses de grands arbres séculaires qui eussent fait honneur au parc d'un royal ermitage.

Cependant ce n'était qu'une habitation belle et commode, quoique la courtoisie des villageois eût dès longtemps désigné ce lieu sous le nom de château.

Je ne vous ferai pas la description de cette maison, qui n'avait rien de remarquable. L'unique rue du village, ou plutôt la route communale, séparait le manoir de son jardin. C'était là le luxe de l'habitation. Des plantes rares, de riches collections d'arbustes, des fleurs presque inconnues étaient tout à la fois le témoignage du goût artistique du propriétaire et de la science du jardinier, vénérable et docte maître s'il en fût.

Les vieux soldats aiment les fleurs et les enfants; ils aiment la nature, le silence, la solitude, les jardins et les bois; ils cherchent le grand air, l'espace, les horizons lointains. Ils tiennent moins au logis qu'aux campagnes voisines.

Aussi le logis où nous nous arrêtons un instant

ressemble-t-il à une tente dans un camp. Le camp était le jardin sur la gauche, et sur la droite le parc aux allées tortueuses. Je ne dirai rien de la maison, si ce n'est que la porte, toujours ouverte, semblait convier les voyageurs et les pauvres. Il n'y avait pas même de chien de garde, car le maître avait coutume de dire que la plus grande précaution était la confiance. Cette pensée semblait de dangereuse application au notaire du bourg voisin.

Malgré mon sincère désir de ne point vous parler de la maison dans laquelle nous allons entrer, je dois dire qu'au vaste salon du rez-de-chaussée, des portraits en uniforme indiquaient sous ce toit la présence d'une pensée militaire.

Un jeune mousquetaire, chevalier de Saint-Louis, tué à Fontenoy, souriait agréablement à un vieux sous-lieutenant de la garde consulaire, son petit-fils, qui lui-même ne voyait pas d'un très mauvais œil son fils, chef de bataillon au 1er de zouaves.

Pendant une sombre journée de novembre, trois hommes étaient réunis dans la principale chambre de ce manoir. Le feu pétillait dans l'âtre, tandis qu'au dehors les branches d'un arbre, courbées par le vent, battaient les fenêtres, en y déposant des larmes de pluie qui glissaient lentement le long des vitres.

Des trois personnages assis auprès du feu, l'un,

plongé dans un vaste fauteuil, le visage amaigri, la figure sévère, mais douce et calme, paraissait plus que septuagénaire.

C'était un homme de guerre, tout l'indiquait. L'autre, vêtu d'une soutane usée, avait débuté dans l'église lorsque le soldat débutait aux armées. Cependant le front du prêtre n'était pas sillonné de rides aussi profondes que le front du soldat. Tous deux, pendant une longue vie, avaient porté deux poids bien inégaux.

Le prêtre avait obéi, l'officier avait commandé; celui-ci connaissait donc mieux la souffrance et les douleurs. Vous eussiez cependant observé que la tête du soldat était droite, ferme, sa voix brève, sonore, tandis que le prêtre, légèrement incliné, avait aux lèvres de douces paroles, et dans le regard cette limpidité du ciel, cette sainte résignation du sacrifice éternel.

Les deux vieillards personnifiaient le commandement et l'obéissance, arrivés au terme.

Le troisième personnage atteignait à peine sa trentième année. La force et l'intelligence rayonnaient autour de lui. Tout jeune qu'il fût, son front se dégarnissait déjà, et sous sa moustache épaisse un mouvement presque imperceptible des lèvres laissait deviner que le doute était passé par là. Cet officier se nommait le capitaine Delord; il arrivait d'Afrique, d'où son père le mandait pour l'embrasser et le bénir avant de rendre

son âme à Dieu. Entré dans l'armée comme simple soldat, après de solides études, le vieux colonel Delord avait pris part aux batailles de l'empire. Chef de corps sous la monarchie, il savait la paix et la guerre, chose rare en tout temps.

Son vieil ami, le curé d'Oisême, venait chaque jour, non le consoler, non le soutenir, non le préparer à la mort, mais l'accompagner aux portes de la vie, où tous deux marchaient du même pas.

« Attendez un peu, colonel, nous partirons ensemble, » disait le prêtre en souriant.

Sur un guéridon placé près du vétéran un livre était ouvert, livre ancien, car le colonel n'estimait guère la littérature moderne, qui peint les vices en exaltant la révolte. Le livre que lisait le colonel avait été écrit par un soldat romain, au sein des places de guerre, sur les rives du Rhin ou du Danube. Ce soldat consacrait les intervalles des combats à tracer des pages d'une philosophie si pure, si élevée, qu'elles semblent pénétrées de l'esprit du christianisme. L'auteur, ou plutôt l'officier romain, avait nom Marc-Aurèle, et appartenait, si nous avons bonne mémoire, à la race brave et savante des Antonins. La page ouverte devant le colonel renfermait ces lignes :

« Essaye de voir comment tu t'en trouveras de

vivre en homme de bien qui se résigne à ce que lui envoie l'ordre général des événements, et qui fait consister le bonheur dans la pratique de la justice et dans l'humanité de ses pensées.

« Recevoir sans fierté, quitter sans regrets.

« Souvent on commet l'injustice sans rien faire; ce n'est pas l'action seule qui est injuste.

« Il faut être bien neuf et bien ridicule pour s'étonner de ce qui arrive dans la vie. »

Cette philosophie du soldat romain allait à l'âme du soldat français, et le colonel lisait souvent son Marc-Aurèle.

Mais à l'heure où nous pénétrons dans cet intérieur de famille, le colonel Delord avait posé son livre profane, l'œuvre du soldat païen, pour laisser au prêtre le bonheur de l'édifier par la pieuse lecture du livre chrétien d'un frère prêcheur. Il se fit répéter ce passage :

« ... A dater du christianisme, le pouvoir a perdu le caractère de domination pour s'élever à l'état de *service public*, et le dépositaire de la plus haute royauté qui soit dans le monde, la royauté spirituelle, s'est appelé volontairement *le serviteur des serviteurs de Dieu.* » (Conférence du P. Lacordaire.)

Ce vétéran dit alors à son fils : « Ce que les ignorants nomment la domination du chef n'est autre chose que *le service public.* Le colonel est le premier serviteur du régiment, c'est-à-dire le

serviteur qui travaille le plus; de lui on doit dire qu'il est le premier serviteur du pays, car il se doit à lui, et se donne à lui corps et âme. »

Après quelques instants de silence, le vieillard reprit :

« Autrefois on sacrait les empereurs et les rois, afin que le sceptre ne parût pas trop pesant à leurs mains.

« Le sceptre militaire est l'épée du commandement. Elle est lourde, bien lourde quelquefois pour la main du chef, cette épée dont les esprits futiles ne connaissent pas le poids. »

Le vétéran se tut en inclinant le front, comme si des pensées austères se fussent réveillées dans son cœur. Un sourire triste effleura bientôt son visage, et, sans lever la tête, il ajouta : « Combien de fois n'ai-je pas lu l'instruction du maréchal de Belle-Isle à son fils, le comte de Gisors, nommé colonel du régiment de Champagne!... J'ai lu aussi bon nombre d'ouvrages sur le commandement en guerre. « C'est là le bon temps, et « le jeu en est agréable, » comme disait M. de Belle-Isle. Mais le commandement de nos jours de paix, après les temps pénibles traversés par l'armée, est bien autrement important, difficile et délicat, qu'il ne l'était jadis.

« Une armée est toujours plus ou moins atteinte du mal de son époque. Or le journalisme

hargneux ou de mauvaise foi, la tribune dissolvante, les calculs égoïstes, le culte des intérêts matériels, le charlatanisme philanthropique, le libéralisme, en un mot, ont fait l'Europe bien malade en détruisant les croyances, en sapant toutes les bases de l'autorité, en méconnaissant toute la grandeur du *moral*. L'armée était trop vigoureusement constituée pour ne pas résister à ces fléaux qui ont tout emporté, hormis le principe militaire. Cependant il a fallu la sainte discipline pour préserver les armées de ce cataclysme social.

« L'honneur en revient au commandement militaire, qui repose sur la sublime base de la hiérarchie et de l'avancement progressif.

« Michel Montaigne disait que pour commander, il fallait avoir du *rein*.

« Les anciens voulaient au commandement militaire de la force, de la vigueur. Ils caractérisaient cette force par les mots : *vim Cæsaris*, la force de César.

« Un religieux, le R. P. Lacordaire, emploie une expression qui me plaît, lorsqu'il s'écrie que, pour commander, il faut avoir *le fluide impératif*. En effet, l'homme qui commande doit être obéi naturellement, comme si un fluide émané de son cœur s'emparait des cœurs.

« Est-ce le caractère qui est plus ferme? l'intelligence qui est plus vaste? l'esprit qui est plus

étendu? — Non, mais celui qui sait commander a le fluide impératif. Dieu l'a créé pour l'autorité. Tout ce qui se trouve dans son courant est attiré, entraîné ou renversé.

« Henri IV, le grand Frédéric, Napoléon Ier, Condé, Turenne, étaient embrasés de ce fluide; et cependant ces génies avaient entre eux peu de ressemblance de corps, de mœurs ou de langage, ce qui prouve que le fluide impératif n'a rien de terrestre, n'a rien d'humain, et qu'il agit mystérieusement dans un monde inaccessible aux calculs.

« Lorsque Napoléon passait au galop de son cheval, les blessés et les mourants, oubliant leurs tortures, se soulevaient pour le saluer. C'était le fluide qui agissait.

« Lorsque Condé sommeillait au bivouac, l'armée entière faisait silence, et tous les soldats se découvraient pieusement quand Turenne priait Dieu. Frédéric ordonnait la mort d'un officier qui, malgré la défense du roi, avait, la nuit qui précédait la bataille, allumé une lampe pour écrire à sa jeune épouse. L'officier, avant de quitter la vie qu'il aimait, baisait la main de son roi. C'était encore le fluide.

« Je pourrais multiplier les exemples et rappeler aux hommes de nos jours la verte vieillesse du maréchal Soult, dont le regard si doux d'ordinaire imprimait, quand il le voulait, le mou-



vement électrique qui fait tressaillir comme le passage d'un boulet de canon.

« De ce fluide impératif Dieu n'a pas été prodigue; mais il en a mis quelques étincelles au cœur des armées. La guerre les fait jaillir. »

II

Le vieux soldat reprit :

« Les hommes de la cité pensent que le plus joyeux rôle de ce monde est celui de colonel.

« Le colonel passe au galop sur un beau cheval, suivi de ses brillants cavaliers. L'harmonie de la musique militaire a présidé à son réveil. Devant sa porte, la garde veille comme aux barrières du Louvre. Encadrée d'épaulettes, de sabres et de croix, l'image du colonel apparaît aux jeunes ambitieux comme le prix éblouissant d'une vie de hasards et de fêtes.

« Ce n'est là que la forme extérieure du commandement. Le commandement réel est tellement grave, sérieux, austère, que nous le considérons comme une magistrature, comme un sacerdoce.

« Guidé par sa seule conscience, le colonel prononce des jugements à l'égal des tribunaux.

A sa voix, les portes de la prison s'ouvrent ou se ferment. Des intérêts divers et multiples aboutissent à lui. Le présent et l'avenir de tous, dans le régiment, tiennent par mille liens aux mains du colonel. Elles doivent donc être fortes et pures. Des pères affligés en appellent à sa sévérité; des mères éplorées, à son indulgence. Il sonde autant de plaies que le chirurgien. Il doit être juste pour tous, quand beaucoup sont injustes pour lui.

« Modérer les ardents, encourager les timides, soutenir les faibles, prévenir le mal, récompenser le bien, surveiller chacun sans offenser personne, ramener celui qui s'écarte, assouplir les forces, les unir, les coordonner, les diriger vers un même but, et parfois, comme Alexandre, trancher du fer le nœud qui ne se peut délier, tels sont les premiers devoirs du colonel.

« Eh bien, mon fils, ce ne sont là encore que quelques-uns des éléments moraux du commandement.

« Le colonel ne perd jamais de vue le commandement supérieur du ministre et des généraux. Responsable non seulement de ses actions, mais des actions de tous les hommes de son régiment, il dispose d'une portion de l'honneur du pays, d'une part de la force nationale, d'une quantité de la richesse publique.

« Pour la gloire du pays, le colonel est cons-

tamment préoccupé de la conservation de l'esprit de corps. Il entretient ces nobles sentiments militaires, feux sacrés qui illuminent le drapeau, symbole de cette part d'honneur national remise aux mains de chaque régiment.

« Dans l'intérêt de la force nationale, le colonel augmente sans cesse la puissance de son régiment par le travail, qui transforme le paysan en soldat, et prépare la victoire par l'instruction.

« Enfin, la fortune publique est aussi confiée au commandement militaire, dont l'administration est si pure, qu'elle suffirait à notre considération.

« Cet honneur du pays à conserver, cette force nationale à augmenter, cette fortune publique à employer, ces alternatives de préoccupations morales et de soins matériels, et par-dessus tout cette *charge d'âmes,* absorbent la vie entière du commandement militaire.

« Vous tous, pères, qui avez eu à guider une famille; juges qui avez absous ou condamné; médecins qui avez vu les douleurs de la mort; prêtres qui avez été dépositaires des larmes et des secrets; financiers qui avez calculé; magistrats municipaux qui avez administré; maîtres qui avez enseigné; vous tous enfin qui avez eu action sur les corps, sur les consciences et sur les intérêts, sur la liberté, l'honneur, la vie de vos

semblables, n'avez-vous pas souffert quelquefois de ne pouvoir faire le bien qu'à demi?

« Sachez donc ce que nous souffrons! »

Le vétéran, qui s'était animé peu à peu, termina par ces paroles lentement accentuées :

« Le commandement militaire est moins un droit qui s'exerce qu'un devoir qui s'accomplit. Le chef militaire passe sa vie à rendre la justice. Il est incessamment aux prises avec les deux sentiments les plus intraitables que la civilisation ait mis au cœur des hommes : l'amour-propre et l'intérêt. Tantôt par habileté, tantôt par fermeté, avec deux autres sentiments, la crainte et l'espérance, il doit dominer chez tous les passions enfantées par les amours-propres et les intérêts divers.

« Vous ne sauriez croire, monsieur l'abbé, ajouta le vieux colonel, combien un chef militaire marche sur votre terrain. Comme vous, il s'arrête souvent au chevet du lit d'un pauvre malade; comme vous, il console; comme vous, il encourage; comme vous, il a une foi à perpétuer, des croyances à conserver, une religion à suivre. Cette foi est l'honneur; cette religion, le culte du drapeau.

« Après la croix la plus grande chose est l'épée; aussi j'ai pris pour devise : *Deo dulce, ferro comite,* Dieu pour guide, mon fer pour compagnon. »

Le vieillard se tut pendant quelques instants, et, passant sur son front sa main amaigrie, il y réveilla sans doute quelque douce pensée, car un sourire mélancolique effleura ses lèvres, et il reprit d'une voix presque caressante :

« Combien de fois, pendant les commandements que j'ai exercés, de pauvres soldats ne sont-ils pas venus à moi, pour me demander un avis, un bon conseil ou une faveur! Intimidés d'abord par ce tête-à-tête avec l'autorité, ils reprenaient bientôt leur calme habituel, après quelques paroles bienveillantes franchement prononcées.

« Nous nous comprenions vite. Ils parlaient de leur village, de la situation précaire d'une vieille mère, de la récente mort d'un père, soutien de la famille. Nous avisions au plus pressé. C'étaient quelques lettres que je composais, que j'écrivais moi-même. Ils mettaient sous mes yeux les papiers timbrés du notaire, les actes compliqués d'une justice lointaine. Avec moi ils se dépouillaient de cette méfiance native du paysan, car ils savaient que j'étais un ami désintéressé. Toujours nous consolions, souvent nous rendions l'espoir, et quelquefois même le bonheur.

« Peut-être un jour, lorsque nos services seront oubliés, lorsque nos écrits, ignorés de tous, seront ensevelis dans la poussière des bibliothèques; lorsque nos amis brillants et puissants, entraînés

dans le tourbillon du monde et des affaires, ne conserveront plus la mémoire de notre nom, peut-être alors, dans quelque chaumière, loin des villes, une humble famille aura-t-elle un souvenir de nous; peut-être ces simples devoirs du cœur, accomplis chaque jour au régiment sans bruit et sans éclat, laisseront-ils une trace au foyer d'un paysan, soldat d'autrefois, qui, vieillard à son tour, enseignera à ses petits-enfants que l'autorité militaire est une bonne et sainte chose.

« Si Dieu, qui tient compte d'une obole et d'un verre d'eau donnés à la souffrance par la pauvreté, devait nous tenir compte aussi de notre dévouement aux soldats malheureux; s'il permettait qu'un nom oublié par le monde fût pieusement conservé dans le fond de quelque vallée, nous serions bien récompensés. Le chaume pour Panthéon, la prière d'un village pour oraison funèbre, c'est là, mon fils, pour un vieux capitaine tel que moi, une gloire qui en vaut bien une autre. N'est-il pas vrai, monsieur le curé?

— Colonel, dit le prêtre, vous souvenez-vous de notre enfance? Vous étiez joyeux, tandis que j'étais pensif; aujourd'hui vous êtes pensif, et je suis joyeux. Vous avez commandé, j'ai obéi; ce sont là les mystères de ces transformations. Depuis un demi-siècle, ma vie s'écoule silencieuse, comme le limpide ruisseau qui glisse

inaperçu dans la prairie, sans même courber la tige des fleurs. Vous avez été le torrent qui roule de la montagne, devient fleuve, et répand dans son cours majestueux la richesse et l'abondance.

« Le petit ruisseau, colonel, va comme le fleuve se perdre dans l'Océan; quand la goutte d'eau remonte aux cieux sur un rayon de soleil, on ne lui demande pas d'où elle vient, mais si elle est pure.

« Depuis cinquante ans, colonel, j'ai obéi; j'ai appris an par an, jour par jour, heure par heure, tout le charme de l'obéissance, toute la douceur du sacrifice. Si dans l'exercice de mon humble ministère quelques scrupules s'élevaient, si en mon âme se trouvait quelque embarras, j'allais à la ville voisine, appuyé sur mon bâton de pèlerin, et je demandais à Monseigneur de Chartres des lumières et des forces; ainsi le veut la *discipline.* »

A ces paroles, le vétéran dit au capitaine : « Mon fils, ce mot-là, ce mot discipline explique la vie entière des deux vieillards devant lesquels vous êtes.

« Pour la discipline et par la discipline j'ai commandé; pour la discipline et par la discipline ce prêtre a obéi; tous deux nous avons été des *serviteurs.*

« Votre vie est dans ces deux existences de sacrifices. N'oubliez pas que le pouvoir n'a point

le caractère de domination, mais de service public. Considérez donc votre chef comme l'interprète de la loi, le représentant de la justice. Sachez qu'il travaille et obéit comme vous travaillez et obéissez; sachez que son obéissance, de plus que la vôtre, est entourée d'un lien invisible pour vous qui est la responsabilité, sorte de cilice moral : responsabilité envers la conscience, responsabilité envers l'État, responsabilité partout et toujours, depuis le maréchal de France qui livre une grande bataille et que l'histoire jugera, jusqu'au colonel qui nomme un caporal et que l'inspecteur jugera.

« Ce vénérable prêtre a prononcé le mot *discipline,* mot religieux et militaire en même temps; il pouvait aussi vous parler du *service,* mot qui appartient autant à l'Église qu'à l'armée. »

Le curé d'Oisême releva la tête, et, le front serein, il s'écria : « De formidables paroles retentissaient, il y a trois mille ans, dans les déserts de la mer Rouge. Ces paroles, les voici : *Souviens-toi que tu as servi toi-même en Égypte!*

« Tous, dans nos aïeux, nous avons servi; tous, dans notre postérité, nous servirons. Nous sommes d'un sang que le travail a pétri, que le travail pétrira de nouveau. Regardez dans nos mains la trace de la terre; nous venons de la terre, et nous allons à la terre. Il n'y a d'exception pour personne, pas plus pour l'enfant du

palais que pour l'enfant de la cabane. Écoutez donc la parole qui vous rappelle le service d'Égypte, *et respectez le service.* »

Mais le colonel avait paru distrait pendant que le prêtre parlait; il semblait préoccupé d'une pensée douloureuse.

Alors il ajouta, comme si sa voix n'exprimait que la fin d'une idée : « Le commandement serait au-dessus des forces humaines s'il ne trouvait dans l'obéissance cette confiance, ce concours, ce zèle, ce dévouement qui enfantent des prodiges.

« Un jour, pendant les guerres de la révolution, Kléber voulut sauver son armée entourée par des forces supérieures. Il dit à un chef de bataillon qu'il aimait : « Tu vas aller au défilé « que tu vois à l'extrémité de cette plaine; tu « arrêteras l'ennemi pendant deux heures, tu te « feras tuer, et tu sauveras l'armée.

« — Oui, mon général, » dit le commandant; et il marcha vers le défilé, et il se fit tuer en sauvant l'armée.

« De Kléber ou du chef de bataillon, lequel eut le plus à souffrir à cette heure suprême?

« Ce fut Kléber, qui envoyait son ami à la mort.

« Le commandant accomplissait un devoir de tous les jours, il se bornait à obéir; la route était toute tracée. Mais Kléber avait devant les yeux des milliers d'hommes qui le regardaient; il avait dans l'esprit des milliers de pensées qui se croi-

saient. Il fallait prendre un parti décisif, prompt dans l'intérêt du plus grand nombre, en sauvant l'honneur.

« Cet exemple choisi entre cent résume le commandement et l'obéissance.

« Vous pouvez être certain, mon fils, que si Kléber eût été le chef de bataillon, il se serait fait tuer, et que si le chef de bataillon eût été Kléber, il eût envoyé un ami mourir héroïquement pour sauver l'armée. Ces deux hommes comprenaient également l'obéissance et le commandement. Ce trait d'histoire est la traduction des mots : *commandement, obéissance.* »

III

Le vétéran reprit : « Dans le commandement, n'oubliez jamais cette devise :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

« Dans le commandement comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, il y a des dégoûts, des malheurs, des douleurs, car l'ingratitude en produit; mais un grand cœur les dévore et les méprise.

« Quelques-uns parlent sans cesse d'injustice ou de défaveur. Bien à plaindre serait celui qui n'éprouverait jamais l'infortune! Un tel homme

ne se connaîtrait pas, et pourrait toujours ignorer sa valeur réelle. Les souffrances, a dit M. de Maistre, sont pour l'homme ce que les combats sont pour les militaires; elles le perfectionnent et accumulent ses mérites. Le brave s'est-il jamais plaint à l'armée d'être toujours choisi pour les expéditions les plus hasardeuses? Il les cherche, au contraire, et s'en fait gloire. Pour lui, les souffrances sont une occupation et la mort une aventure. Que le poltron s'amuse à vivre tant qu'il voudra, c'est son métier; mais qu'il ne vienne pas nous étourdir par ses impertinences sur le malheur de ceux qui ne lui ressemblent pas. Si le brave remercie le général qui l'envoie à l'assaut, pourquoi ne remercierait-il pas de même Dieu qui le fait souffrir en lui envoyant l'injustice et le malheur, qui sont pour le moral comme ces preuves physiques qui servent à éprouver la force d'une lame de sabre ou la résistance d'une pièce d'artillerie? Je ne sais comment cela se fait, mais il est certain cependant que l'homme gagne à souffrir, et que l'opinion même l'en estime davantage. Les poètes diront que l'orage mûrit le fruit. Ce n'est là qu'un trait d'esprit. Le vrai, le sérieux est que les austérités religieuses et les campagnes de guerre purifient autrement les hommes que les délices de nos villes.

« L'homme toujours heureux s'endort. Rien ne tient en éveil autant que la présence de l'ennemi,

rien ne rend fort autant que la lutte. Observez la nature de l'homme constamment heureux, et voyez comme il est affaibli. Vous ne trouverez là ni un relief ni une teinte vigoureuse. Voyez les hommes qui surgissent dans les circonstances historiques, les hommes réellement forts, les hommes réellement hommes : ils ont connu le malheur, éprouvé l'injustice; ils ont été à l'école de l'infortune, cette vieille et bonne école, qui est au moral ce que l'exercice et la gymnastique sont au physique. Le malheur trempe l'homme, le feu trempe l'acier.

« Faites une autre observation, mon fils, et voyez les hommes qui, placés haut par la faveur, l'erreur, le caprice, la fortune ou l'intrigue, s'affaissent sur eux-mêmes aux heures périlleuses et difficiles; ils ont été constamment heureux jusqu'à cette heure suprême, et le bonheur les a amoindris, comme la serre chaude amoindrit la plante. Regardez autour de vous, et dites si je me trompe. Bénissez donc un grain de malheur; croyez que le malheur est l'éperon du destin, et quand vient le bonheur, saluez-le comme un ami qui passe, et non comme un hôte éternel. Redoutez le bonheur trop constant, car il vous tend un piège. »

Le capitaine Delord frisa sa moustache et sourit du sourire voltairien de l'incrédulité. Le prêtre sembla convaincu.

Le capitaine dit d'une voix douce : « Vous êtes

philosophe, mon père. — Vous êtes chrétien, ajouta le prêtre. — Je suis un vieux soldat! » cria le colonel d'une voix énergique.

Voyant le sourire du doute aux lèvres de son fils, le vieillard se leva brusquement, et lui dit :

« Croyez-vous donc, enfant, que ce que vous nommez l'injustice et le malheur ne vienne pas atteindre la puissance, le mérite et les héros eux-mêmes? Écoutez :

« Pendant le cours de ma longue carrière, je me suis toujours souvenu des mots de deux maréchaux de France. L'un disait à Louis XIV : « Sire, « malgré toute votre puissance, vous ne sauriez « me causer un chagrin qui durât plus d'un quart « d'heure. — Pourquoi? demanda le roi. — Sire, « parce que je fais mon devoir, » répondit le guerrier.

« Le maréchal d'Estrées répétait souvent au lieutenant général comte de la Roche-Aymon : « Si je me fusse découragé pour la trentième « injustice ou le cinquantième dégoût que j'ai « éprouvé pour avoir eu trop raison, je ne serais « pas devenu maréchal de France. »

« Je vous cite ces traits, mon fils, non pour récriminer, Dieu m'en garde! mais pour vous prouver que, de tout temps et dans toutes les positions, le commandement a eu ses difficultés, ses peines, ses douleurs; mais, le lendemain, il avait ses gloires et ses grandeurs. »

Après un assez long silence, le colonel retomba dans son fauteuil. Bientôt après il reprit :

« Le commandement exige de grandes vertus, de rares qualités. Il faut de l'ardeur sans emportement; une fermeté d'âme que nul obstacle n'arrête, que nul péril n'épouvante, que nulle résistance ne lasse; une vigilance que rien ne surprenne; une prévoyance à laquelle rien n'échappe; une étendue de pénétration qui fasse rapidement envisager les choses sous tous leurs aspects; de la promptitude à prendre le meilleur parti, une activité sans égale. Du courage, du sang-froid, de la modération, de la justice, de l'inflexibilité, de la bonté, complètent le chef militaire.

« Vous ne trouverez dans les armées que deux rôles : obéir ou commander. On doit se préparer au second par le premier, et ne voir dans ces deux rôles que l'accomplissement d'un service.

« Mais ne croyez pas que l'obéissance soit un fardeau plus lourd que le commandement.

« Remarquez, mon fils, que je ne vous ai parlé que du commandement pendant la paix. Que serait-ce donc pendant la guerre, alors que vous avez entre les mains le sort de quelques milliers d'hommes, alors qu'une erreur, un oubli, une simple négligence, peuvent être l'arrêt de mort de vos soldats et le déshonneur de votre nom? Oh! la guerre, la guerre! mon fils! c'est l'œuvre

du génie! Une bataille! une bataille! c'est le plus grand effort de l'humanité! »

Le vétéran semblait rajeuni, son œil brillait d'un éclat inaccoutumé; il continua :

« Le prince de Ligne, ce grand seigneur de la cour et des camps, disait : « Fussiez-vous du sang « des héros, fussiez-vous du sang des dieux, s'il « y en avait, si la gloire ne vous délire pas conti- « nuellement, ne vous rangez pas sous les éten- « dards, ne dites point que vous avez du goût « pour notre état; embrassez-en un autre, si « cette expression froide vous suffit. Prenez-y « garde! vous faites votre service sans reproche « peut-être, vous savez même quelque chose des « principes, vous êtes des artisans, vous irez à « un certain point, mais vous n'êtes pas des « artistes. Aimez ce métier au-dessus des autres, « à la passion; oui, passion est le mot. Si vous « ne rêvez pas militaire, si vous ne dévorez pas « les livres et les plans de guerre; si vous ne « baisez pas les pas des vieux soldats, si vous « ne pleurez pas au récit de leurs combats, « si vous n'êtes pas mort presque du désir d'en « voir et de honte de n'en avoir pas vu, quoique « ce ne soit pas votre faute, quittez vite un habit « que vous déshonorez! Si l'exercice même d'un « seul bataillon ne vous transporte pas, si vous « ne sentez pas la volonté de vous trouver par- « tout, si vous y êtes distrait, si vous ne trem-

« blez pas que la pluie n'empêche votre régiment
« de manœuvrer, donnez-y votre place à un
« jeune homme tel que je le veux. C'est celui
« qui sera fou de l'art de *Maurice,* et qui sera
« persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son
« devoir, pour le faire passablement. Malheur
« aux gens tièdes! »

« Et dans un autre passage, le même prince dit :

« Un passe-droit, une injustice ou trop peu de
« justice ou de grâce, vous donne quelquefois des
« regrets d'avoir sacrifié vos jours à la patrie.
« Ah! ne vous les reprochez pas. La considéra-
« tion de l'armée venge et console de la sotte
« distribution des faveurs. Voyez l'air caressant
« et respectueux à la fois de vos soldats... Quel
« est l'état, malgré ses inconvénients ou les
« caprices de la fortune, où l'on est plus respecté?
« Un vieux sous-lieutenant l'est plus qu'un mi-
« nistre. Personne ne se dérange pour un grand
« seigneur, et le soldat qui rencontre un officier
« dans la rue le salue. Ne quittez jamais le plus
« beau des métiers... Il se présente souvent des
« occasions où la cour se rappelle d'avoir oublié,
« négligé ou mal jugé le mérite, et un bon bras
« dirigé par une bonne tête est recherché pour
« rendre encore service à son maître. »

« Rappelez-vous, mon fils, que votre carrière est un métier pour les ignorants et une science

pour les habiles gens, comme le disait un illustre capitaine. Rappelez-vous que le *cœur humain* joue le rôle principal en toutes choses militaires; rappelez-vous que le *moral* est dans les petites aussi bien que dans les grandes occasions; rappelez-vous que le colonel est le représentant du régiment. »

IV

Quelques jours après, le colonel était à son lit de mort.

Un ordre du ministère arrive qui rappelle le capitaine Delord en Afrique, pour une expédition où sa troupe marchait à l'avant-garde.

A la même heure, une jeune mère tout en larmes suppliait le prêtre d'accourir au chevet de son unique enfant, qu'une bénédiction de Dieu rappellerait, disait-elle, à la vie.

Le vieux colonel Delord fit un suprême effort pour se soulever : « Allez, dit-il, prêtre et soldat, et allez faire votre service. »

Il avait *commandé* pour la dernière fois.

L'ami et l'enfant s'éloignèrent. Une sœur de Charité le veilla quelques heures encore. Le soir, au coucher du soleil, la sœur trempa dans l'eau

sainte une branche de buis, et bénit le lit où reposait le corps inanimé et tout mutilé par la guerre du grenadier de Marengo. Quoique mort, il pressait encore sa croix d'honneur sur ses lèvres.

Le vieux curé ne resta pas longtemps seul; peut-être souffrait-il. Jamais cependant une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Résigné comme il l'avait toujours été, obéissant et discipliné, il priait aux mêmes heures; seulement la prière était plus longue. Les villageois le voyaient s'affaiblir de jour en jour. Pendant une nuit de décembre, la neige couvrait la terre, et le corps du pauvre curé tremblait convulsivement de la fièvre.

La cloche de l'église sonna l'agonie d'un villageois. Répondant à cet appel, le prêtre s'arracha de sa couche, se traîna jusqu'à la chaumière du pauvre, et on le vit s'agenouiller au chevet de la misère pour ne plus se relever. « Courage, mon frère! » furent ses dernières paroles. Quoique mort, il pressait encore le crucifix sur ses lèvres.

Son âme était remontée au ciel avec l'âme du pauvre. Il avait obéi pour la dernière fois.

V

En 1871, un officier général blessé s'arrêtait au cimetière d'Oisême devant deux tombes modestes. Le commandement et l'obéissance, le bruit et le silence, la guerre et la paix, la croix d'honneur et le crucifix, l'action et la prière, les coups de sabre et l'aumône, étaient venus aboutir là.

Revenir de la bataille des Pyramides et d'Eylau, traverser la Bérésina et Waterloo, jeter son corps dans une atmosphère d'ambitions enivrantes, son cœur dans la fournaise du commandement, pour qu'une pelletée de terre vous aligne entre un modeste vigneron et un bon curé de village qui n'ont jamais vu autre chose que Chartres, jamais lu autre chose que la prière du Missel! Telles étaient les pensées qui traversaient l'esprit du jeune général Delord.

Rentré dans la salle du manoir, il s'y promena quelques instants à grands pas; puis, prenant au hasard deux volumes dans la bibliothèque, il y jeta les yeux et lut sur l'un : *les Grands hommes de Plutarque;* sur l'autre : *Annuaire militaire.*

Le général frappa violemment les deux volumes

l'un contre l'autre, et partit d'un éclat de rire, tel qu'Homère en prête à ses héros.

Puis, avisant au mur le sabre de son père qui y était appendu, il redevint grave, et, tirant la lame du fourreau, il lut sur le fin acier : *Fors l'honneur, nul soucy.*

Un léger bruit vers la porte le tira de sa rêverie; c'était maître Trony, le jardinier, qui lui apportait un bouquet au riche parfum, aux éblouissantes couleurs.

« Merci, dit l'officier, merci, Trony; je songeais précisément à la gloire. »

OBSCURITÉ

I

Byron, le grand poète anglais, avait coutume, pour se mettre en veine, d'ouvrir un livre, le premier qui lui tombait sous la main : traité d'archéologie, roman, histoire, poésie, peu importe; il ne manquait jamais, assurait-il, d'y trouver son compte.

II

Nous allions peindre le grand Condé, « cet homme inspiré, » comme dit Bossuet. Nous allions chercher la raison de ces vives lumières qui élèvent le héros au comble de la gloire.

Parler de Condé, c'était proclamer la grandeur

du génie, de la naissance, de la fortune. Illustre par lui-même et prince du sang, placé sur le plus vaste et le plus retentissant des théâtres à une époque agitée, heureux toujours et partout, malgré ses fautes, Condé devenait, sous la plume d'un soldat, le plus magnifique sujet d'études. Rien ne manquait, pas même ce que donne le hasard. Nous venions de relire la bataille de Rocroi, ce premier éclair du règne de Louis XIV, cette héroïque fin des vieilles bandes espagnoles, invincibles depuis Charles-Quint; nous avions encore la main sur la carte de la bataille, lorsque, par un de ces caprices de la mémoire, la coutume de lord Byron nous est revenue à l'esprit. Le livre qui nous tomba sous la main ne fut ni roman, ni poésie, ni traité d'archéologie. Son titre était : *le Modèle des prêtres,* par l'abbé Caron; Paris, 1804.

Au titre seul un littérateur de profession eût pu sourire, car l'inspiration ne se devait guère rencontrer aux pages de M. l'abbé Caron. Mais un militaire y trouverait son compte, suivant l'expression de lord Byron.

Le *Modèle des prêtres* s'ouvrit, et le passage qui frappa nos yeux fut l'exorde d'un sermon de Jacques Bridaine, missionnaire du XVIII[e] siècle, à l'éloquence inculte, mais à l'esprit énergique, à l'âme élevée. Bridaine s'écrie :

« J'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des

infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux! J'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans les âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler... »

« Et que vais-je faire? m'écriai-je à mon tour. Parler de naissance illustre à d'humbles caporaux, fils de bûcherons; parler de fortune à de modestes officiers dont l'existence est tissue de privations; parler d'éclatants succès à ceux que les circonstances d'une époque ont privés des félicités de la gloire; parler de gloire à ceux qui n'ont su de la vie que l'obscur devoir: n'est-ce pas porter la douleur dans ces âmes simples et fidèles, qu'il faut plaindre et consoler? »

Alors j'effaçai de cette page le beau nom de Condé, je cachai ce nom, et j'écrivis, moins fièrement, mais avec plus d'émotion, ce simple mot: *obscurité.*

Malheur à ceux qui n'ont jamais connu l'obscurité! Malheur surtout à ceux qui, l'ayant connue, n'ont pas profité de ses bonnes et rudes leçons, amères souvent, mais bienfaisantes!

En nos temps de subites fortunes et de chutes rapides, qui donc est assuré de ne jamais s'asseoir au banc de bois des pauvres gens? Qui donc es

assuré d'avoir toujours pour réchauffer son cœur le rayon d'or de la fortune? Tous nous pouvons admirer Condé, mais comme nous admirons l'astre resplendissant qui brille sur nos têtes. A sa gloire nul ne saurait atteindre, et ce serait insensé que de rêver les soudaines illuminations du héros.

Dieu nous a faits obscurs, bénissons notre obscurité. Embellissons-la comme l'oiseau embellit son nid de mousse, de laine et de brins d'herbe.

La laine, la mousse et le brin d'herbe seront les petites vertus : le dévouement inconnu, le respect de l'autorité, la justice dans notre petit cercle, la paternelle bonté, la fermeté bienveillante, le courage quotidien. Ce sont là qualités obscures qui font service à la France, et procurent le calme de la conscience que les éclatants succès ne donnent pas toujours.

Après avoir lu le sermon de Bridaine, ce n'est pas l'exemple des grands qu'il faut chercher, mais l'exemple des petits.

Pourquoi éblouir sans cesse nos yeux des rayons de la gloire? Éclairons-nous quelquefois du timide flambeau de la vertu. Nous ne saurions tous être des héros, mais nous pouvons devenir d'honnêtes gens, d'utiles travailleurs, de bons citoyens, de braves soldats. Dans la couronne de laurier des héros, nous placerons

quelques feuilles. A la couronne qui ceignit le front du grand Condé, de simples grenadiers avaient travaillé.

III

Entre le monde physique et le monde moral, de singulières analogies se rencontrent. Ainsi l'œil de l'homme ne peut distinguer les objets dans l'obscurité qu'après un certain temps. Ce phénomène physiologique si simple se produit dans le monde moral. Les esprits habitués aux grandes clartés, c'est-à-dire éblouis par les vastes combinaisons, les immenses fortunes, les distractions vives et multipliées, ne savent plus distinguer ce qui se passe dans l'ombre. Comme aux enfants, l'obscurité leur fait peur.

L'une des maladies sérieuses de notre époque est le désir insensé de paraître. Chacun veut bâtir un château au sommet des monts, près du soleil; nul ne veut planter sa tente dans la modeste obscurité de la vallée. Ce mal a moins atteint l'armée que la société civile, et cependant, à force de lever la tête pour admirer les statues colossales des maréchaux de France, d'humbles serviteurs ont éprouvé des éblouissements.

Peut-être ne nous dit-on pas assez qu'en jetant les yeux autour de nous, souvent même en les baissant sur la terre, nous apercevrions des choses belles, pures, nobles et pleines de réelle grandeur; car le sacrifice est aussi glorieux que le succès, le devoir est aussi saint que le droit.

Le plus humble curé de village qui enseigne le catéchisme aux enfants de paysans est moins illustre, mais non moins utile que l'académicien, professeur au Collège de France, qui, devant un savant auditoire, prononce un discours sur la philosophie des Grecs ou la philosophie des Romains.

Le sous-lieutenant ou le sergent qui montent obscurément leur garde dans la dernière cité de France accomplissent un devoir immense, sans lequel tout ce qui vit de sécurité cesserait d'être à l'instant même. Cette garde montée enfante l'ordre, et l'ordre donne naissance aux bonnes lois, aux bonnes mœurs, aux œuvres intellectuelles, aux prospérités matérielles. Pourquoi d'ailleurs l'obscurité serait-elle un tourment pour celui qui n'en peut sortir? Se croit-il humilié? Mais qu'il sache donc que l'homme obscur est plus souvent homme inconnu qu'homme incapable. A l'heure où il y songera le moins, un rayon lumineux peut éclairer son obscurité.

L'histoire ancienne, aussi bien que l'histoire moderne, n'est guère autre chose que la venue

de personnages obscurs sur des théâtres où ils n'étaient pas attendus. Mais tous ceux qui ont largement accompli les grandes œuvres étaient préparés par l'obscurité au rôle que Dieu leur destinait.

L'obscurité des débuts est donc une initiation, et non pas un châtiment. Cela est si vrai, que nous avons constamment vu l'exil grandir les belles natures.

La religion elle-même sanctifie l'obscurité lorsque les princes de l'Église aussi bien que les simples prêtres se condamnent à la retraite, où l'âme se plonge dans le silence et la méditation qui purifient et fortifient.

Les hommes obscurs qui, malgré de véritables qualités, n'avancent pas, manquent souvent d'espace; il ne faut donc pas s'abandonner au découragement. Au fier coursier, pour développer toutes ses facultés, il faut de vastes plaines; l'écureuil, au contraire, tourne gracieusement dans une cage. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire dans les cercles les plus éclairés en apparence : *Les hommes manquent!*

Rien n'est cependant moins exact. Les hommes ne manquent pas et n'ont jamais manqué, il faut seulement les savoir chercher et les savoir choisir. Ce fut le talent de Louis XIV et de Napoléon Ier; ils étaient grands, et le devinrent plus encore par les choix qu'ils surent faire.

L'or n'a jamais manqué non plus. Il est dans les entrailles de la terre, les fleuves le roulent dans leurs flots, le passant le foule sous ses pieds sans le voir. Mais si le métal ne manque pas, l'or monnayé manque parfois. Entre le métal et la monnaie courante, la valeur réelle est la même, la valeur conventionnelle diffère seule. Cette valeur conventionnelle est imprimée par une forme; une effigie, un signe visible, qui donnent cours au métal, constatent ce qu'il représente pour la société à laquelle il est destiné, et déterminent le degré d'estime qui désormais lui est acquis.

Il en est ainsi de l'homme dans le monde. Pour qu'il ait cours, pour que sa valeur soit réellement acceptée, l'empreinte est indispensable; vainement s'effacerait-elle par le frottement: la foule, qui avec raison la désire parce qu'elle y trouve sécurité, recherche cette empreinte, signe visible, qui est aussi nécessaire, sinon plus, que la valeur intrinsèque. C'est une garantie dans l'intérêt de la conservation des États.

Aux époques de révolutions, les ambitieux croient pouvoir se passer de l'empreinte, et se mettent eux-mêmes en circulation, l'un disant: « Je suis ministre, » et l'autre: « Je suis préfet. » Mais le bon sens public, aidé de l'intérêt général, ne se laisse pas tromper.

Il y avait, en 1848, près de vingt ans que trois ou quatre individualités avaient seules l'empreinte de ministre ou de président d'assemblées politiques. Les joutes solennelles de la tribune avaient principalement pour but de donner cette empreinte.

Un jour vint où, l'ancienne monnaie politique n'ayant plus cours, chacun se crut perdu. L'autorité, ayant repris sa force, sa dignité et sa légitimité, alla demander de l'or nouveau à l'inépuisable mine. Grande fut la surprise lorsqu'on vit la fausseté du vieil adage : « Les hommes manquent à notre époque. » Il se trouva même que cette monnaie parlementaire, dont la perte était par quelques-uns considérée comme irréparable, contenait plus d'alliage qu'on ne l'avait soupçonné.

En 1792, la France était riche en chefs d'armée. Les Lafayette, les Rochambeau, les Luckner, les Custine, les Biron et l'école militaire américaine, seule en honneur en ce temps-là, étaient l'espoir de la patrie.

Ces capitaines avaient reçu l'empreinte, auréole guerrière qu'agrandissait la poésie des rivages lointains, à une époque où dans son intérieur la France était si peu glorieuse. Jeunes, brillants, populaires, doués de talents qui, s'ils n'étaient pas le génie, en tenaient lieu à Yorktown, ces capitaines, au moment de la guerre, devenaient,

nous le répétons, le seul espoir de la France.

Tout à coup les héros d'Amérique disparurent, pour avoir voulu (du moins quelques-uns) jouer un rôle politique. L'effroi des habiles fut à son comble; ils dirent : « L'armée n'a plus de généraux, les hommes manquent. »

De l'obscurité sortirent alors quelques grenadiers, quelques sergents, quelques capitaines fort inconnus. Les habiles demandèrent à ces soldats de l'ancienne armée royale leurs noms et qualités, et ceux-ci répondirent : Hoche, Kléber, Desaix, Marceau, Championnet.

Non, les hommes n'ont jamais manqué aux événements; Dieu y pourvoit. Ceux qui répètent sans cesse, avec une feinte inquiétude ou une secrète satisfaction, que les hommes manquent, ignorent quels trésors renferme l'obscurité. Dans le silence et dans l'ombre, la réflexion mûrit l'esprit, le travail fortifie le corps, la lutte pétrit le caractère, et l'homme se prépare pour les événements exceptionnels bien autrement qu'au banquet des heureux.

IV

L'erreur commune est de confondre l'obscurité avec l'immobilité, avec l'inutilité. On a hâte de sortir de l'obscurité; elle devient pesante, odieuse. On se croit ambitieux, on n'est qu'impatient. On fixe un regard inquiet, nous ne disons pas jaloux, sur ceux dont la marche rapide semble conduire tout d'abord au but par des routes unies. Eh bien, ces routes unies sont glissantes, et le mirage trompeur égare pour longtemps, s'il ne perd à tout jamais, ceux qui ont fui la véritable et bonne route, dont les commencements sont obscurs.

Depuis plus d'un demi-siècle l'École militaire de Saint-Cyr donne à l'armée des sous-lieutenants, qui peu à peu vieillissent en s'élevant dans l'échelle hiérarchique. Il fut un temps où le mouvement ascensionnel était d'une lenteur inaccoutumée. Chacun se croyait condamné à une éternelle obscurité. Les adroits découvrirent des routes pour en sortir. De sous-lieutenant ou capitaine on devint, avec quelque crédit parlementaire, ambassadeur, publiciste, administrateur, et surtout homme politique. On troquait

gaiement son épaulette contre un futur portefeuille.

De l'obscurité dans laquelle ils restaient plongés, les anciens compagnons d'armes des heureux suivaient du regard ces marches rapides, ces fortunes improvisées, ces révélations soudaines de capacités inconnues jusqu'alors. Emportés par le tourbillon, les heureux ne jetaient pas un regard en arrière sur cette armée qui avait été leur berceau; ils oubliaient leurs amis d'autrefois obscurs, inconnus, et qui ne possédaient que la cape et l'épée. Ceux-ci montaient lentement d'un modeste grade au grade supérieur, allant de garnison en garnison, comptés pour peu souvent, quelquefois pour rien.

Une tempête survint qui emporta les habiles, balaya les traditions politiques, semant le sol de débris. Le capitaine seul resta debout, parce qu'il est éternel.

Ceux qui naguère étaient d'obscurs capitaines sont aujourd'hui à la tête de l'armée. Par le service, ils sont sortis de l'obscurité, tandis que les voies inondées de lumière tentées par les impatients les ont conduits à la seule obscurité douloureuse, à celle qui n'est pas le commencement, mais la fin, à celle qui n'est pas l'initiation, mais le châtiment.

Ils craignaient l'obscurité lorsqu'ils étaient jeunes et forts; ils n'ont su ni mériter ni attendre.

Ainsi, même aux époques où les armes étaient le moins en honneur, l'obscurité de la garnison ou les veilles du camp ont été de bonnes choses. Des fortunes militaires se sont faites, honorables, solides, utiles, mais progressives et lentes, pendant que s'improvisaient à la ville des réputations de gens d'affaires ou d'hommes politiques. Toutes ces réputations factices ont été dispersées par le premier souffle de la moindre révolution.

Abstraction faite de ses douceurs, l'obscurité est donc la meilleure de toutes les écoles.

V

Les sociétés anciennes connaissaient à peine le mot *sacrifice.* L'idée que représente ce mot est toute chrétienne.

L'obscurité de chaque régiment cache des sacrifices, non d'une heure ou d'un jour, mais de l'existence entière : sacrifices ignorés, qui s'accomplissent par instinct de bonté.

Ainsi nous avons vu des officiers se vouer à l'instruction d'un enfant pauvre, lui enseigner autant et mieux que l'Université aurait pu le faire. Ces enfants devenaient soldats, puis officiers à leur tour.

Nous en pourrions citer qui, grâce aux veilles d'un honnête lieutenant, d'un brave capitaine, sont entrés à l'École polytechnique ou à l'École de Saint-Cyr, et brillent aujourd'hui dans les rangs de l'armée. Ces adoptions militaires sont extrêmement communes et tout à fait ignorées.

D'officiers qui, de leurs modestes appointements, soutiennent une mère indigente, le nombre est infini. Condamnés à l'existence agitée des armes, obligés à la vie commune, ils ne peuvent s'imposer que des privations intimes, secrètes, pour ainsi dire. Le luxe des vêtements, l'excellence de la table trompent tous les regards; mais, dans le mystère du logis, ils comptent, calculent, et font avec bonheur la part de la vieille mère.

Aux époques révolutionnaires, la violence cherche à dissoudre l'armée par la discussion et la corruption, pendant que les célébrités ou les originalités départementales se disputent le pas sur le terrain des élections. On vient à la porte des casernes offrir des candidatures aux obscurs sous-officiers; on ne leur demande qu'une chose, l'abjuration de tous les principes militaires. En retour on leur promet fortune, renommée, puissance et popularité. Tel sergent doit être au ministère l'héritier d'un maréchal, tel autre gouverneur général de l'Algérie; ces candidatures, ces promesses sont repoussées avec dédain.

Peu d'hommes, sur des milliers, ont la faiblesse, le malheur de succomber.

Il faut des trésors de bon sens pour que cette armée livrée aux séductions, aux promesses, enivrée de flatteries, entourée de mensonges, demeure volontairement dans son obscurité.

L'histoire dira un jour combien de talents, de dévouements, de courages, de grandeurs et de génie renferme, dans son obscurité, notre vieille armée française.



Un ennemi, m'ayant rejoint, me tira à bout portant un coup de pistolet qui m'emporta les deux yeux. (P. 141.)

RÉCIT D'UN OFFICIER

I

« La bataille de Ramillies allait être livrée.

« J'avais l'honneur de servir le roi dans la compagnie des gendarmes de sa garde. Nous

étions campés à quelques lieues de la Dyle, et nul de nous ne songeait à une action. Sur le soir de la veille de la Pentecôte, la maison du roi reçut l'ordre de tenir les chevaux au piquet; alors seulement on put prévoir que l'ennemi n'était pas éloigné. Le lendemain, comme nous étions à la messe, à la pointe du jour, nous entendîmes sonner le boute-selle. Je n'ai point oublié qu'à l'instant même où la trompette se fit entendre, le prêtre, tournant vers nous son visage pâle, éleva les mains au ciel et dit : « Le Seigneur soit avec vous! »

« Chacun courut à son cheval. Je l'avoue, les paroles du pasteur résonnèrent à mes oreilles pendant quelques instants. Les mouvements précipités que fit l'armée, les objets qui passaient et repassaient, l'approche de la bataille, le bruit de la mousqueterie, l'incertitude, un je ne sais quoi qui semble donner au jour plus de lumière et prolonger l'horizon au delà des rayons de la vue, tout me fit oublier le monde. Si l'ivresse morale existait dans toute l'acception du mot, je dirais que j'étais ivre de tête et de cœur. Ma force me semblait immense, et mon sang circulait avec une rapidité inaccoutumée. La tête haute, j'excitais mon cheval, appelant mes compagnons et leur tenant de gais propos; j'avais dix-neuf ans, et voulais gagner mes éperons : oh! que j'étais heureux!

« Enfin, je le possédais donc ce jour fortuné du combat. Je voyais la bataille naître et prendre des proportions colossales. Je l'entendais gronder au loin; elle se déployait sous mes yeux, simple et sublime. Des arbres verts, de grandes plaines avec leurs buissons, des chaumières çà et là, et puis, au milieu de l'amphithéâtre, de longues colonnes d'infanterie, des escadrons serrés, des chariots, un bruit étrange de voix humaines mariées au choc métallique des instruments de guerre. J'étais étourdi de bonheur; un instant, je me le rappelle, j'appuyai ma main sur mon front, et l'image de mon père m'apparut, il semblait me dire : *Sois homme d'honneur*. Portant les yeux sur l'épée que m'avait donnée mon père, je dis tout bas : *Toujours digne de vous.*

« Une halte que nous fîmes à Ramillies m'arracha au songe brillant que je caressais. L'armée se rangeait, et la maison du roi prenait position, lorsqu'elle fut brusquement attaquée par un gros de cavalerie ennemie. Les gendarmes de la garde soutinrent ce premier choc avec leur vigueur ordinaire. Mais force leur fut de céder au nombre. Les gardes du roi commençaient à s'ébranler, lorsqu'un escadron de ceux qui nous attaquaient, abandonnant sa ligne, s'avança vers nous à grands pas. Les nôtres prirent la charge, l'ennemi fut taillé en pièces et repoussé jusqu'à la troisième ligne. Je vis un gendarme de mes amis percer

de coups d'épée le capitaine qui conduisait les assaillants. Lorsque ce malheureux abandonna les rênes de son cheval et se laissa tomber en arrière, ses yeux se fixèrent sur moi, brillant d'un dernier éclair; sa bouche ensanglantée murmura des mots inintelligibles; et quand il tomba, le choc de son corps sur la terre me fit encore tourner les regards de son côté.

« Sa face se crispa, son bras s'étendit, et cet homme sembla nous jeter une malédiction. D'autres moribonds roulèrent bientôt sur lui, des chevaux trébuchèrent, et quand je repassai haletant, enivré par la fumée, je ne vis du capitaine ennemi que la tête et la main. Ce fut une apparition plus prompte que la pensée; mais elle est éternelle pour moi, et tant que je vivrai, dans le silence des nuits, cette tête et cette main me poursuivront et prendront place à mon chevet.

« Il y avait un affreux mélange de morts et de mourants, d'hommes et de chevaux, de vêtements déchirés, d'armes abandonnées, de sang et de terre. Ce groupe où nul ne vivait avait vie cependant; un bruit alternativement sourd ou aigu, mélange horrible de prières et de blasphèmes, s'élevait de ce monceau de cadavres. Mais, au milieu du bloc sans formes, des lignes brillantes semblaient dessiner une tête et une main; les paupières étaient entr'ouvertes, et une larme de sang avait suivi les contours du nez pour s'arrêter

aux angles de la bouche. On m'a dit qu'après une mort violente il en est souvent ainsi : les lèvres écartées laissaient voir des dents d'une éclatante blancheur. La chevelure humide était ramenée d'un seul côté du front ; sur ce front, des veines noires et gonflées faisaient saillie. La main, convulsivement fermée, pressait une lame d'épée ; l'opacité des yeux, la teinte violette des lèvres et les deux larmes de sang, je les vois encore, je les verrai toujours.

« Il faudra beaucoup plus de temps pour lire ces lignes qu'il ne m'en a fallu pour sentir cette image horrible se graver en moi en traits ineffaçables, le torrent de la bataille m'entraînait ; j'attaquais, je me défendais, je frappais, lorsque, au moment de m'éloigner pour toujours de cette tête et de cette main, un flot m'y ramena, et alors il me sembla que les yeux s'ouvraient, que la tête remuait, que la main me montrait du doigt ; enfin j'entendis ce mot : *Malédiction !* Sans doute, c'était un autre mort qui tombait sur les morts ; mais peut-être aussi était-ce le capitaine ennemi qui m'appelait.

« Au plus fort de la mêlée, les chevau-légers de la garde du roi et les mousquetaires firent des prodiges de valeur. Il s'établit une noble rivalité entre eux et les gendarmes. Nous fûmes victorieux sur ce point ; il nous en coûta le prince Maximilien, qui périt en homme de cœur. La

retraite sonnait pour notre cavalerie, lorsque nous aperçûmes celle de l'ennemi qui se ralliait sur notre droite et recevait des renforts.

« Jaloux de l'enfoncer, nous prîmes la charge au grand trot; la cavalerie vint au-devant de nous, le pistolet à la main, et nous tua beaucoup de monde. Le prince qui nous commandait fut blessé d'une balle à la cuisse; mais, quelque considérable que fût la blessure, elle ne l'empêcha pas de nous encourager par son exemple. Je reçus dans la mêlée un coup de sabre sur la tête, et, pour comble de malheur, il fallut franchir un marais presque impraticable. M. le marquis de Gouffier, pour animer les gendarmes du roi, s'y jeta des premiers et y périt. Dans ce marais, où je m'élançai, mon cheval fut presque englouti; cependant il fit de tels efforts, et je l'excitai si vigoureusement, que je parvins à gagner un terrain solide.

« Je vis au loin nos étendards, autour desquels il n'y avait qu'un petit nombre de nos camarades, la compagnie des gendarmes ayant été presque entièrement détruite. Je résolus, à quelque prix que ce fût, de me réunir à ce qui restait de notre malheureuse troupe. Il fallait passer à travers la cavalerie ennemie dispersée par pelotons. Je ne balançai point et pris ma course à toute bride, essuyant un feu bien nourri. Quelques cavaliers se détachèrent pour me poursuivre; je les avais

presque tous laissés en arrière, et déjà j'apercevais mes camarades, lorsqu'un ennemi, m'ayant joint, me tira à bout portant, sans me donner le temps de lui faire face, un coup de pistolet qui m'emporta les deux yeux.

« Je tombai ; les autres m'environnèrent aussitôt; et quelque soldat, reconnaissant mon habit, s'écria : « Il est de la maison du roi ; point de « quartier. A mort ! à mort ! » Un second coup de pistolet partit en même temps et me brisa le crâne. Tout étourdi que je fusse, je compris qu'il était à propos de ne donner aucun signe de vie. Les cavaliers m'ôtèrent mon habit, s'emparèrent de mon argent, et remontèrent à cheval. Je les entendis fuir au galop ; peu d'instants après, un feu d'infanterie me fit penser que, l'armée s'étant ralliée, le combat allait recommencer.

« Couché la face dans la poussière, en proie à d'horribles douleurs, privé de la vue, j'avais encore ce sentiment inné qui est l'instinct de la conservation. Toutes mes facultés se concentraient sur une seule pensée, c'était la vie; je voulais vivre à tout prix. Hélas ! j'étais si jeune, et le soleil de mai m'avait souri si délicieusement à mon entrée dans Ramillies ! Bientôt mes perceptions ne furent plus distinctes, un bourdonnement déchira mes oreilles, des élancements m'arrachèrent des cris, ma bouche devint sèche, je mordis la terre, je voulus me rouler; mais, au

moindre mouvement, il me sembla que ma tête se séparait de mon corps... Je m'évanouis.

« Était-ce un rêve, était-ce le délire de la fièvre que cette apparition qui venait me torturer? Oh! de toutes mes souffrances ce fut la plus poignante; la tête du capitaine ennemi se posa tout près de la mienne; je sentis son souffle brûlant glisser sur mes lèvres, ses yeux ternes et mats me glacèrent d'épouvante, et sa main froide pressa la mienne. Si je gémissais, il gémissait aussi, et quand je tentais un effort désespéré pour m'éloigner de lui, sa large main toute sanglante m'étreignait horriblement. Combien de temps fus-je dominé par cette vision? Je ne sais : une minute, une heure, un siècle peut-être. Le bruit de la mousqueterie, de grands cris, des mouvements d'escadrons me rappelèrent à l'existence. Il était impossible que je ne fusse point foulé aux pieds, écrasé par cette multitude d'hommes et de chevaux qui passaient. Je ne dis que ces mots : *O mon Dieu!*

« J'ai appris depuis que c'était le régiment des gardes de Bavière qui était venu au marais pour en écarter l'ennemi. Un combat sanglant s'engagea autour de moi, il dura longtemps. Peu à peu le bruit s'éloigna, et les coups de fusil, de plus en plus rares, s'éteignirent dans le lointain. Je n'ai point oublié la sensation douloureuse que j'éprouvais à chaque explosion. Ma tête, comme un écho,

répétait les deux coups de pistolet qui m'avaient brisé le crâne.

« Les combattants étaient à peine éloignés, que j'entendis de tous côtés des plaintes et des cris, des paroles de désespoir et de lamentables prières. Les soupirs des mourants avaient quelque chose de sinistre qui m'était inconnu. Dans les villes, on entend rarement la plainte de l'homme, et cette plainte, quand elle vient aux lèvres, est adoucie par les soins de la famille; mais sur le champ de bataille, abandonné de tous, jeté sur des cadavres, dans toute sa force, l'homme qui gémit offre un spectacle qu'on ne saurait imaginer. J'entendais les pas alourdis, la marche incertaine et les chutes de ceux qui se soulevaient: l'un d'eux tomba, se releva, retomba de nouveau à mes pieds, puis un long gémissement s'échappa de sa poitrine. J'écoutai longtemps, mais je n'entendis plus rien; le malheureux était mort.

« Après une lutte violente, j'étouffai mes douleurs et voulus fuir aussi. La force de mon tempérament et surtout ma jeunesse me vinrent en aide. Je me soulevai sur mes genoux, et, les bras étendus, j'interrogeai ce qui m'entourait. Enfin j'essayai de faire quelques pas, mais chaque mouvement fut une chute. Mes pieds heurtaient sans cesse des corps; je trébuchais et roulais dans la poussière. Quelquefois mes douleurs devenaient si vives, que je m'évanouissais; mais

à peine le sentiment de l'existence m'était-il rendu, que je tentais de nouveaux efforts pour me rattacher à la vie.

« Le coassement des grenouilles me fit craindre d'abord le voisinage du marais, où je me serais infailliblement noyé; je m'arrêtai donc, le désespoir dans l'âme. La fraîcheur que je ressentis alors m'avertit que la nuit était venue. Dans quels tourments, dans quelles inquiétudes, dans quels mouvements d'impatience et de résignation la passai-je, et que n'eus-je point à souffrir! Il vint je ne sais combien de paysans, que je reconnus pour tels à leur langage; je les appelai d'une voix lamentable, et les conjurai de me secourir. Mes prières furent longtemps inutiles. Enfin quelques-uns s'approchèrent; je leur exposai mon état, et, les mains jointes, je les suppliai de me retirer du champ de bataille. Je leur promis qu'ils auraient tout lieu de se louer de ma reconnaissance; je parlai de l'humanité, de l'or, de tout. Après m'avoir écouté assez tranquillement, ils me dépouillèrent en disant qu'ils étaient touchés de ma situation, mais que je n'en reviendrais pas. En s'éloignant, ils m'exhortèrent à avoir confiance en Dieu. Les barbares parlaient de la justice de Dieu, et m'enlevaient jusqu'à mes vêtements trempés de sang.

Ces misérables, après m'avoir ainsi dévalisé, allèrent exercer la même cruauté sur d'autres;

puis ils revinrent autour de moi pour s'assurer peut-être qu'ils ne pouvaient pas grossir leur butin. Quoiqu'ils eussent été sourds à mes prières, je leur en adressai de nouvelles. Au nom de leur mère, de leurs enfants, de tout ce qu'ils avaient de cher au monde, je les priai de ne pas m'abandonner, d'avoir pitié d'un malheureux et de me donner au moins quelque chose pour me couvrir. Je me levai même pour aller les trouver, et j'avais déjà fait quelques pas vers eux en me traînant sur les genoux et sur les mains, quand je sentis jeté sur moi un de ces sacs dont les cavaliers se servent pour porter l'avoine; ensuite les paysans s'éloignèrent. Quelques instants après ils revinrent, et me dirent que si j'étais en état de les suivre, ils me conduiraient à leur village, qui n'était qu'à une lieue de là. Cette offre ranima mon courage; je leur témoignai que je les suivrais avec joie, pourvu qu'ils parlassent de temps en temps, afin de me guider à leur suite. Animé d'une force surnaturelle, je me levai aussitôt, pris mon sac et me mis à marcher. Les villageois me semblèrent un moment presque attendris, cependant ils poursuivaient leur chemin avec indifférence et sans s'occuper de moi. J'avais une si grande crainte de les perdre, que, faisant des efforts inouïs, je marchais sur leurs talons ou au milieu d'eux. Il est vrai que, quelquefois les charges qu'ils portaient les obligeant à s'arrêter,

je profitais de ces moments de repos pour reprendre haleine. Mais à la fin ces haltes me furent funestes. Une fois, au moment où je me couchais, je perdis tout à coup l'usage de mes sens, et tombai dans un profond évanouissement. Sans doute les paysans, me croyant mort, m'abandonnèrent. Qu'on juge de mon désespoir, lorsqu'en revenant à moi je me trouvai seul. Les cris déchirants que je jetai se perdirent dans la plaine, et le silence le plus profond m'environna. En vérité ma situation fut plus affreuse encore que sur le champ de bataille; mon espérance trompée et cette morne solitude portèrent en moi une douleur si profonde, que je ne sais comment elle ne brisa pas mon existence. J'ignorais même dans quel lieu je me trouvais. Si par hasard il était écarté des habitations, mon agonie allait être longue et terrible : les oiseaux de proie, les animaux carnassiers me déchireraient, ou bien la faim se ferait sentir horrible et mortelle.

« Pour la première fois, mon cœur s'élança vers Dieu avec cette confiance infinie du chrétien. Oh! que je plains celui qui, voulant tout soumettre aux règles de la raison, condamne ces croyances qui rendent légères les peines de ce monde! A son heure suprême, s'il est seul, abandonné, la nuit, sans vêtements; si sa tête est fracassée, si ses yeux ont quitté leur orbite, si toute l'existence pour lui est dans le mouvement

de son âme, si les accidents de la nature ne peuvent même plus l'atteindre, si pour tout linceul il a les pierres du chemin..., il est bien malheureux, sans l'espérance d'une autre vie.

« Je ne fis point de prières, ma bouche ne murmura aucun son ; je ne demandai pas à mes souvenirs les mots de l'Oraison dominicale, que balbutiait mon enfance sur les genoux d'une mère. Non, je ne priai point comme prient les hommes ; mais après un rêve silencieux, où tout ce qui me restait de puissance remontait vers le ciel, je dis seulement : *Mon Dieu, que votre volonté soit faite.*

« Le vent de la nuit m'apporta des brises légères et embaumées. Les lentes pulsations de mon cœur expirant me semblèrent une céleste harmonie. Oh ! je n'appelai point les hommes alors ; car, certain de mourir, la voix humaine ne me parut pas assez pure pour invoquer le Dieu qui pardonne au repentir et au malheur.

II

« La nuit fut longue; une pluie fine, abondante et froide, tomba vers le matin. Dans les différentes chutes que j'avais faites, je n'avais heureusement pas abandonné mon sac. Je m'en servis pour m'en garantir. Il est vrai qu'en me soulageant d'un côté, il laissait l'autre livré à la souffrance; lorsque je voulais en user comme d'une chemise, il m'ôtait la respiration, et si je me repliais sur moi-même, j'éprouvais des élancements qui me faisaient jeter les hauts cris. Je pris enfin le parti de mettre ce sac tantôt sur une partie de mon corps, tantôt sur l'autre. Ainsi je passai la nuit. Mes mains touchaient une herbe assez épaisse et mouillée, ce qui me fit supposer que j'étais dans une prairie.

« Le chant des oiseaux m'annonça le jour. Bientôt après j'entendis les cloches qui sonnaient le pardon; des voix confuses parvinrent jusqu'à moi. Après mille efforts qui réveillèrent mes douleurs, je me levai. Debout, quoique chancelant, mon sac à la main, je faisais des signaux, et ma voix, déjà affaiblie, appelait au secours. Des villageois s'approchèrent; mais, saisis de frayeur à mon aspect, ils restèrent muets, puis ils s'éloignèrent.

L'un d'eux dit en marchant : « Qu'il recommande « son âme à Dieu, il n'a pas longtemps à vivre. »

« Mes gémissements les poursuivirent. Je leur criai que j'avais encore force et courage, que mes blessures n'étaient pas mortelles, que je ne demandais que la charité d'être conduit aux premières maisons... Et, quand je voulus écouter leur réponse, un silence glacial m'apprit qu'ils étaient partis.

« Je tombai d'épuisement, et jamais souffrances n'égalèrent les miennes. La veille, à pareille heure, j'étais si heureux ! je courais à la bataille, ivre de joie, exalté par la gloire ; l'ardeur de mon cheval égalait la mienne, et mon épée brillait des feux du soleil.

« Entouré de joyeux et bons compagnons, riche d'avenir comme un enfant de dix-neuf ans, je croyais que la vie ne devait point finir. Et maintenant qu'était la vie pour moi ? Où était mon beau cheval, qui hennissait à mon approche ? Et mon épée, présent de mon père, où était-elle ?... Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureux ! m'écriai-je, et je tombai la face contre terre.

« Nu, presque mort, abandonné des hommes, je ne sais comment je songeai aux biens de ce monde, à ces biens que je perdais et que j'avais à peine goûtés.

« Je perdais tout, la gloire, la fortune, l'avenir ; dites-moi donc pourquoi je voulais vivre !

« Je passai de l'espérance au désespoir; malgré tout, je voulais vivre. Les paysans venaient et s'enfuyaient, sourds à mes prières. J'entendis sonner une seconde fois le pardon; la fraîcheur m'avertit que le jour était fini. Qu'avais-je donc fait aux hommes pour qu'ils me laissassent ainsi mourir au milieu d'eux sans secours et sans pitié!

« Vers le soir, je tentai un nouvel effort et voulus marcher; mais, après quelques pas, je fus arrêté par les marécages. Je passai encore cette nuit. Mes souffrances devinrent tellement fortes, que je tombai dans une sorte d'insensibilité d'où je ne fus tiré que par le froid du matin.

« Pour la seconde fois, le son des cloches et le chant des oiseaux m'annoncèrent la venue du jour. Je me levai, j'appelai, et bientôt après j'entendis les voix de quelques femmes. Je crus enfin toucher au terme de mes souffrances, mais ces femmes furent sans compassion. Après avoir jeté des cris confus, elles prirent la fuite.

« Une idée, qui ne s'était pas emparée de moi jusqu'alors, m'apparut dans toute son horreur : je vis la mort; non la mort probable qui m'avait un instant torturé sous l'image du capitaine, ni la mort du chrétien, dont le baume céleste s'était répandu sur mes plaies; mais une mort hideuse, semblable à celle du condamné qui, dans le

cachot, attend l'heure du supplice. Je me mis à prier Dieu à haute voix, puis j'appelai ma mère.

« Une soif ardente me dévorait. Je pensai que l'agonie commençait, et je me mis à genoux pour faire le signe de la croix.

« — Comment! vous n'êtes pas encore mort? « dit une forte voix. Allons! prenez courage, je « vais chercher un cheval pour vous conduire « au village. » C'était un des paysans qui avaient voulu me secourir l'avant-veille. Les accents de cet homme réveillèrent toutes mes espérances éteintes. Je me levai, cherchant des mains mon libérateur; je l'appelai : « Non, non, lui criai-je, « n'allez point chercher de cheval, il me reste « assez de vigueur pour vous suivre; donnez-« moi seulement votre bras. » Le pauvre paysan me prit la main, attendri sans doute par mon langage; je me jetai à son cou, et le serrai très étroitement, dans la crainte qu'il ne m'abandonnât. Devinant mes soupçons, il jura de son dévouement et mit tant de vérité dans son langage, que je lui donnai toute ma confiance. A peine avais-je fait quelques pas, que je m'évanouis. Le bon paysan me porta sur ses épaules.

« En reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai dans un vieux château tout délabré, déjà plein de blessés qui étaient venus s'y réfugier. On avait allumé du feu au milieu des salles, et

mis autour des pierres pour nous asseoir. L'abandon et le dénuement dans lequel j'avais été me firent trouver dans ce changement une douceur que je ne puis exprimer. Quelques personnes charitables vinrent nous visiter; une femme, qui était de ce nombre, me présenta un bouillon fait avec du lait écrémé, qui dans un autre temps m'aurait donné du dégoût, mais que je pris avec délices. J'étais resté trois jours entiers sans nourriture, et n'eussent été les douleurs de ma tête et les angoisses de mon âme, la faim sans doute m'aurait déchiré les entrailles. Je reçus d'une autre femme un habit d'enfant, que je mis sur mes bras et sur ma poitrine. On me donna aussi un morceau de pain et un œuf. Vers le soir, quelqu'un me coucha sur la paille.

« Lorsque j'essayai de manger, de nouvelles douleurs se firent sentir : il m'était impossible de remuer les mâchoires sans que leur mouvement irritât mes plaies. Je fus alors obligé de prendre d'une main la mâchoire inférieure et de l'écarter, tandis que de l'autre main je plaçais dans ma bouche ce que je voulais avaler.

« Pendant les premières heures, le bruit fut grand dans cette salle : l'un gémissait, l'autre jetait des cris perçants; quelques-uns blasphémaient; il en était même qui se disputaient les secours, la paille ou le feu. Enfin, vers le milieu de la nuit, le calme se rétablit en apparence, et

ce ne furent que sourdes plaintes ou causeries douloureuses. Chacun racontait sa blessure, et c'est un grand soulagement pour le malheureux



La charrette était pleine. On m'assit à l'extrémité, les jambes pendantes. (P. 155.)

que de pouvoir seulement dire les souffrances qu'il éprouve. J'avoue que ce fut une puissante consolation de me voir l'objet de la pitié de ces pauvres gens. Nous passâmes la nuit dans ces démonstrations réciproques; car il nous fut impossible de prendre aucun repos.

« Vers le matin, nous entendîmes dans la cour le roulement d'un chariot ; c'était M. le comte de Saillans qui l'envoyait de Namur pour transporter les blessés. Il y eut un horrible tumulte autour de moi : tous ceux qui pouvaient se traîner se précipitèrent pêle-mêle vers ce chariot. Je voulus m'attacher aux pas de mes voisins et courir avec eux, mais ils ne songèrent nullement à moi, et je fus renversé par la foule. Un religieux, qui accompagnait le chariot, vint à mon secours, et m'exhorta à prendre patience ; il me promit que bientôt il viendrait d'autres voitures. Cependant je ne pus me résoudre à attendre. Je trépignai d'impatience ; je marchai au hasard ; je suppliai le religieux de me conduire au chariot. Il y consentit enfin, tout en m'assurant qu'il était encombré et hors d'état de se mouvoir. Je saisis le religieux par le manteau, en lui disant qu'il y aurait toujours assez de place pour moi, et que je ne gênerais personne. Avec une douceur digne de son état, le bon religieux me prit la main et marcha devant moi. Sans le secours qu'il me donna, je me serais tué infailliblement en traversant un vieux pont-levis tout crevassé. Dès que ceux qui étaient dans le chariot m'aperçurent, ils se prirent à jurer, en disant qu'ils n'étaient déjà que trop, que je n'avais qu'à m'en retourner, et qu'il n'y aurait jamais de place pour moi. Mon conducteur les apaisa, et leur

promit que de la façon dont il me placerait je ne les incommoderais pas. La charrette était pleine, en effet. On m'assit à l'extrémité, les jambes pendantes. Les chemins devant être difficiles, on m'attacha aux supports avec des cordes et des liens de paille.

« Je serrais dans mes bras mon sac de cavalier et le vêtement d'enfant qui m'avait été apporté la veille. C'était là tout ce que je possédais. Le religieux, après m'avoir aidé à monter, m'assujettit lui-même, et me donna quelques avis convenables à mon état et à sa profession.

« On partit aussitôt. Les contre-coups des cahots me brisèrent la tête, et je souffris plus que je ne pourrais le dire. De temps en temps quelqu'un de mes compagnons mourait, et son corps était jeté sur le chemin. Je le savais par le bruit de la chute, par les cris des autres, et encore par la place de chacun qui devenait plus grande. En arrivant à Namur, nous étions trois de moins.

« A la porte de la ville, un nombre considérable de prêtres, de bourgeois et de pieuses femmes nous attendaient. Je leur parus le plus digne de compassion, et ils s'attachèrent avec soin à me rendre service.

« Je pris de leurs mains un biscuit trempé dans une liqueur spiritueuse. Un capucin me chargea sur ses épaules et me porta à l'hôpital.

« Il me posa dans une salle. Quelqu'un vint me demander qui j'étais; je répondis à la question, et l'un de mes camarades, nommé Grand-Maison, m'ayant entendu, m'appela et me dit qu'il y avait un lit vide auprès du sien. Des hommes m'y déposèrent. Pauvre Grand-Maison! quelles consolations ne me donna-t-il pas, et comme son silence était éloquent! Oh! mon âme traduisit le long serrement de main de mon camarade. Il était le premier de la compagnie que je rencontrais après la bataille; entre nous toutes questions étaient impossibles. Je le répète, Grand-Maison me serra la main, et dans cette étreinte il y avait des larmes et du sang. Sans me parler, Grand-Maison me disait : « Les gendarmes du roi sont morts, et la France est « vaincue. »

« Les chirurgiens, lorsqu'ils vinrent, furent effrayés de mes blessures; je n'avais pas même figure d'homme, et personne ne put comprendre comment je vivais. Les aides se contentèrent de fomenter ma tête avec de l'eau-de-vie pour apaiser l'inflammation, et ils me promirent de me panser après avoir visité les autres malades. On me donna du linge et quelque nourriture. Bientôt je me sentis le cœur plus assuré, et, comparant ma situation avec ce qu'elle avait été, je me trouvai presque heureux.

« Cependant la première nuit fut cruelle à

passer. D'abord les chirurgiens m'avaient oublié, et mes douleurs semblaient augmenter; puis je n'entendais plus parler de tous côtés que des bras ou des jambes qu'on avait coupés, ou qu'on allait couper; les cris et les lamentations de ceux que l'on opérait me perçaient l'âme. Mon imagination alarmée me présentait sans cesse l'appareil effrayant qui causait toutes ces plaintes. Je croyais voir des corps sans bras, des bras sans corps. Des victimes, luttant contre les douleurs, prenaient dans mon esprit des formes palpables. Je les voyais acheter un reste de vie par le sacrifice d'une partie d'eux-mêmes, ou appelant dans leur désespoir la mort qui les abandonnait à leurs maux. Je me figurais voir la mort courant de toutes parts, la mort avec son nez camard, sa large bouche édentée qui semble rire, ses bras minces, ses longues mains, sa poitrine transparente et ses jambes anguleuses. Je me figurais qu'elle était là dans l'hôpital, à sauter capricieusement de lit en lit, franchissant celui-ci, s'abattant sur celui-là, grimaçant au chevet de cet autre, et se retournant brusquement pour frapper le voisin. Mon délire en était à ce point lorsqu'un objet se posa sur ma poitrine; je jetai un cri de frayeur, c'était le chirurgien qui venait me panser.

« Plus tard, quand je dis au pauvre Grand-Maison la cause de ma terreur, il reprit en riant que je ne m'étais guère trompé. Le caractère

insouciant du gendarme étouffait les douleurs du blessé.

« Cependant le chagrin s'empara de moi, et je résolus de sortir à quelque prix que ce fût de cet hôpital. Le nom seul d'hôpital fait mal à prononcer. Habitué au luxe de la vie, l'hôpital m'était toujours apparu délabré, malpropre, déguenillé, avec son peuple de mendiants, de vieilles femmes hideuses, et d'enfants jaunes et souffreteux. L'hôpital m'avait fait horreur dès mon entrée dans la carrière des armes. On m'avait parlé de sépultures sans linceuls, d'amphithéâtres où s'arrêtaient tous les corps, et d'où la science les jetait à terre mutilés et en lambeaux. On m'avait dit que pour ceux qui mouraient à l'hôpital il n'y avait pas un cimetière, et que la nuit d'infâmes voleurs traînaient au loin les restes du chrétien.

« A l'hospice on n'a même point de nom, et, lorsque j'entendis un chirurgien m'appeler numéro 13, je voulus me soustraire à l'hôpital.

« Deux de mes camarades vinrent voir Grand-Maison, et lui dirent qu'ils avaient appris que j'étais blessé à mort. Sans doute Grand-Maison leur fit un signe, car ils s'approchèrent de moi, et après quelques instants de silence l'un d'eux, m'adressant la parole : « Courage, pauvre Feu-« querolles, ce ne sera rien, dit-il. — O mes « amis, repris-je, je suis aveugle, et je périrai,

« si vous ne m'aidez à sortir de cet hôpital. J'ai « eu autrefois une hôtesse dans cette ville ; peut-« être ne m'aura-t-elle pas oublié. Allez la trouver « de ma part, exposez-lui ma situation, et faites « en sorte qu'elle me retire chez elle. » Cette commission fut acceptée de tout cœur, et mes camarades s'en acquittèrent si bien, que cette bonne vieille dame, ne pouvant venir elle-même, m'envoya son fils, qui m'offrit non seulement une chambre, mais encore tous les soins de la famille. Sans adresser de remerciements à ce jeune homme, je me jetai hors du lit, saisis par le bras le fils de mon hôtesse, et le priai de me conduire chez lui à l'instant même.

« — Modérez votre empressement, me dit-« il ; une telle sortie pourrait avoir des suites « fâcheuses. J'ai eu soin de m'assurer d'un « carrosse qui doit venir vous prendre ; couchez-« vous, et demeurez tranquille en l'attendant. « — Que j'attende ! lui répondis-je, oh ! non ; « dans l'extrémité où je suis, tant de ménage-« ments sont superflus. Non, non, donnez-moi « seulement votre bras, et laissez-moi vous « suivre, ce me sera assez de douceur. » Le jeune homme s'opposa à ma précipitation. Le carrosse vint, et je fus conduit à mon nouveau logis, après avoir pressé sur ma poitrine la tête de ce pauvre Grand-Maison, que je ne devais plus retrouver en cette vie.

« Je demandai d'abord un chirurgien dont on connût l'expérience et l'habileté. Mon hôtesse m'en donna un et me mit entre ses mains. Il examina ma blessure avec attention; après quoi, l'ayant tirée à l'écart, il dit à Mme *** qu'il n'osait entreprendre de me guérir; que mes plaies ayant été entièrement négligées pendant quatre jours, il croyait mon état désespéré...; que je m'étais soutenu par le feu d'une première jeunesse et par la force d'un tempérament vigoureux, mais que je succomberais à la deuxième ou troisième opération...; que ce serait un crime de me faire souffrir des douleurs inutiles; et que si malgré cela elle persistait à entreprendre un traitement, il lui serait agréable qu'on fît appeler un autre chirurgien. Loin de se rebuter, ma bonne hôtesse redoubla d'efforts; elle pria, gronda, s'emporta, et fit tant que le médecin se laissa aller et promit de ne me point abandonner. Mais il ajouta que sa complaisance l'engageait dans un pas dont il se tirerait sans honneur.

« M. *** envoya aussitôt chercher M. Petit, médecin fort habile, que la cour avait dépêché à Namur et que j'avais connu autrefois. Dès qu'il fut arrivé, le chirurgien se mit en devoir de m'opérer. Ils furent longtemps l'un et l'autre à comprendre quel avait été le trajet de la balle; cependant, à force d'examiner, et sur les éclaircissements que je leur donnai, ils connurent

qu'entrée par le coin de l'œil droit, à côté de la tempe, elle était passée par-dessus le nez, dont elle avait brisé tous les cartilages, et sortie par l'angle temporal de l'autre œil, après avoir cassé l'os de la joue. Quant aux blessures de ma tête, il fut reconnu que la table du crâne était toute fracassée. Les médecins mirent un premier appareil.

« J'éprouvai alors d'excessives souffrances, et la fièvre devint si violente, qu'on ne douta plus que le chirurgien n'eût raison dans les difficultés qu'il avait faites. Toutefois, pour ne rien négliger de ce qui pouvait prolonger ma vie (car il n'était question que de cela), il y eut une consultation dont le résultat fut qu'on me saignerait à tout hasard. Quelques heures après on me donna un julep, que je demandai moi-même; ce qui me fit si bien dormir, que je passai douze heures entières dans un profond sommeil. Ceux qui me gardaient, me voyant rester un aussi long temps sans donner aucun signe de vie, me crurent mort et s'approchèrent de mon chevet. Le bruit m'éveilla; sans quoi, peut-être, j'aurais dormi plus longtemps. Mon chirurgien arriva sur ces entrefaites.

« Extrêmement surpris de mon sommeil paisible et long, il ne put cacher son étonnement quand il vit que la fièvre m'avait quitté et que les plaies étaient en très bon état. Alors, pour la première fois, il donna l'espoir d'une guérison.

Mon bonheur fut au-dessus de tout ce que je puis dire, tant il est vrai que la vie a toujours de profondes racines au cœur de l'homme. Semblable au voyageur qui, dans le port, songe aux orages, je reportai mes regards en arrière. Je comparai la mollesse du lit où j'étais couché avec le sol ensanglanté du champ de bataille, l'affection et l'empressement de mes hôtes avec la cruauté des paysans qui m'avaient abandonné, la douceur de la société de M. *** avec l'inquiétude et l'ennui mortel de la solitude, le repos et la paix avec le tumulte et le bruit. Je fis servir, en un mot, le passé à rendre le présent plus supportable.

III

« Au moment de commencer ce dernier récit de mes malheurs, je ne trouve en moi ni force ni courage. Les mots semblent me fuir, et ma pensée cherche en vain des expressions pour traduire ce qui est dans mon cœur. Pour moi, plus d'illusions sur la terre, plus de sourires, plus de larmes. Mes journées sont lourdes et lentes, et je n'inspire que le sentiment de la pitié.

« Quand le vieux serviteur de mon père a jeté sur mes épaules le vêtement qui me couvre, lorsqu'il a caché ma tête sous un voile noir, lorsqu'il m'a placé dans le fauteuil où je mourrai, la journée commence :

« La main pieuse de ma mère est impuissante pour soutenir mes pas chancelants, et quand l'infortunée parle, je devine des larmes dans sa voix. La pauvre femme a perdu son fils, ce fils brillant qui faisait son orgueil. Le fantôme qu'elle berce n'est pour elle qu'un sujet de pleurs, et c'est une lente agonie que la vie de notre foyer. Je reste des journées entières sans proférer une parole; toujours j'ai froid et je tremble. Mon corps amaigri ne connaît pas le flux et le reflux du sang, et c'est en vain que les rayons du soleil inondent mon front et mes paupières. Je n'ai pas vingt ans, et naguère j'étais un brave cavalier, fougueux comme le coursier qui s'emporte dans la plaine à travers les genêts.

« Avant de partir pour l'armée, le bonheur me semblait éternel. Je parcourais les grandes forêts. L'hiver, je m'arrêtais au feu des broussailles que le pâtre allume dans les bruyères. Le visage beau de jeunesse, je marchais tout le jour, poursuivant le gibier; le vent soufflait dans ma chevelure, et mes pas dévoraient montagnes et vallons. Le soir, quand je rentrais au logis, j'égayais de ma gaieté ceux qui m'avaient attendu

avec inquiétude, et qui me grondaient doucement de mes courses aventureuses.

« Mais j'ai hâte de terminer ce récit de mes souffrances, et quand je vous aurai tout raconté, j'attendrai la mort ; car ce qui m'a soutenu jusqu'à ce jour, c'est le besoin que j'éprouvais de vous apprendre combien est cruelle parfois la mission du guerrier. Dans les villes souvent, lorsque le son des cloches se mariait au bruit majestueux du canon, lorsque les prêtres, entourés de fidèles, faisaient résonner les voûtes des temples du *Te Deum* de la victoire, les jeunes hommes songeaient avec bonheur à cette chose qu'on nomme *la gloire*. Les mères et les épouses se sentaient au cœur des battements pour les soldats ; les vieillards, découvrant leur front chauve, saluaient avec respect les jeunes miliciens du roi. Chacun était fier des guerriers, parce que la gloire des guerriers était la gloire de tous. Mais vous, hommes des champs, habitants des villes, heureux enfants de la fortune, laborieux artisans, vous ne saviez pas que ces cloches et ces canons, ces *Te Deum* et ces fêtes pompeuses couvraient les cris de désespoir de ces gendarmes mutilés. Je vous le dis afin que vous ayez pour nos soldats plus d'estime et plus d'amour que vous n'en avez eu jusqu'à ce jour.

« Heureux du monde, vos yeux ne verront-ils jamais, sous les trophées et les drapeaux conquis,

les larges taches de sang de ceux qui sont morts pour leur pays?

« Oh! c'est une belle chose que la gloire, bril-



« La gloire, dit ma mère lentement, la gloire, ô mon fils, que nous la payons cher! » (P. 170.)

lante et pure comme le diamant; mais, comme le diamant aussi, c'est dans les mines souterraines, où l'ouvrier travaille nuit et jour, qu'il faut l'aller chercher. Si dans les pompes d'une cour un diamant brille au front du monarque,

les peuples sont éblouis de ses feux; mais les peuples savent-ils combien de mineurs sont morts à la peine dans les gouffres du Brésil ou de Golconde? La faible lueur d'une torche a seule éclairé les travaux du mineur; ses larmes sont tombées sur le sable qui roulait éternellement à ses pieds; son dos s'est courbé avant l'âge; ses yeux se sont fermés à la lumière du soleil; ses mains n'ont pu remuer que le fer ou la terre; ses oreilles ont oublié les accents de la voix humaine, et pour lui, mineur, il n'y a ni chants d'oiseaux ni fêtes de famille; sa vie tout entière appartenait à ce diamant fugitif, et pour ce diamant il a donné femme, richesse, santé, bonheur et liberté.

« Le soldat est ce mineur, la gloire est ce diamant. »

. . . .

Un évanouissement subit, suivi d'une longue et cruelle maladie, a interrompu le récit de l'officier. Ce n'est qu'après une attente de deux mois que celui qui écrivait sous sa dictée a cru pouvoir rappeler au chevalier que son histoire n'était point terminée. Un soir Feuquerolles reprit ainsi :

« ... J'étais donc à Namur, chez ma vieille hôtesse; je songeai à rentrer en France; mais, avant de partir, j'éprouvai une grande joie. Mon père, dont j'étais fort en peine, m'envoya un

de ses domestiques, qui me remit de sa part une lettre.

« Après m'avoir donné tous les témoignages de tendresse, mon père m'apprenait qu'un de mes oncles, porte-étendard de notre compagnie, avait eu son cheval tué sous lui, avait été blessé et fait prisonnier de guerre à Ramillies même. Pour ce qui le regardait personnellement, mon père s'était vu obligé d'abandonner Bruges pour se jeter dans Ostende, que les ennemis tenaient investi, et dont ils se préparaient à faire le siège. Mon père ajoutait qu'il lui serait impossible, à l'avenir, de me donner de ses nouvelles et de recevoir des miennes, et qu'ainsi il était inutile que je lui écrivisse qu'il ne m'eût prévenu.

« Ma première sortie fut pour aller rendre grâces à Dieu du miracle qu'il avait fait en ma faveur. On me conduisit à l'église, et je m'agenouillai pieusement dans l'angle d'une chapelle. Après un recueillement saint et douloureux, je dis adieu aux choses de la terre. Un soupir s'échappa de ma poitrine, et j'acceptai, les mains jointes, la vie contemplative et solitaire qui commençait pour moi sous la voûte du temple.

« Le lendemain, je remerciai M. le comte de Saillans, dont l'intérêt avait été jusqu'à m'offrir sa bourse, sa table et sa maison. Je partis peu de jours après sous la conduite de deux amis, qui me firent voyager à petites journées.

« En traversant Arras, où nous nous arrêtâmes, des officiers qui passaient nous visitèrent. Ils venaient de la Flandre occidentale et rapportaient force nouvelles de la guerre. L'un d'eux, parmi les récits qu'il faisait, raconta qu'un officier français, commandant un poste très exposé au feu des ennemis, avait reçu dans le côté l'éclat d'une bombine; que, renversé par le coup, il avait cependant refusé de se retirer, aimant mieux périr les armes à la main que d'abandonner son poste; qu'alors une balle lui avait brisé la hanche droite, et que, transporté à Newport, il était mort sur-le-champ.

« Nous demandâmes le nom de ce brave officier, et je tombai à la renverse en entendant prononcer le nom de mon père. Longtemps on douta de ma vie, et je n'essayerai même pas de vous peindre mon désespoir. Il est des maux tellement poignants, que les langues humaines n'ont pas d'images possibles pour les peindre. Je crois que c'est dans la faiblesse même de tout mon être qu'il faut chercher l'explication de ma vie. Abattu par la douleur, je ne soutins même pas les luttes qui usent et font mourir; je pliai comme un roseau, et souvent même je cessai de penser. Toujours au lit, mes journées s'écoulaient sans que mon esprit suivît la marche du temps, sourd aux paroles caressantes, immobile et muet.

« Une fois, c'était à la fin de notre pénible voyage, mes deux compagnons m'annoncèrent qu'ils apercevaient les tourelles du vieux manoir qu'habitait ma mère. Mon visage se décolora subitement, mes mains devinrent froides, mon cœur battit violemment, et ma tête s'abaissa. Il y eut un silence solennel autour de moi, et le bruit seul des roues sur le chemin m'avertit que j'avançais. Ce bruit cessant tout à coup, je sentis le carrosse rouler sur le sable fin de l'avenue. Je devinai que nous étions sous l'antique dôme de marronniers; je tremblai de tous mes membres, mes dents se serrèrent, et mon corps se courba davantage. On s'arrêta, quelqu'un me saisit et me posa à terre. Je marchai, foulant l'herbe... Là, jadis, mon père m'attendait...

« Une porte s'ouvrit brusquement, un corps s'élança, une poitrine pressa ma poitrine, des bras m'enlacèrent avec violence; j'entendis des sanglots étouffés, des larmes inondèrent mes lèvres, et ces mots tombèrent sur mon cœur : « O mon enfant, mon enfant! » C'était ma mère.

« Parents et amis, assemblés pour m'attendre, se retirèrent dans une chambre voisine et cachèrent leurs pleurs.

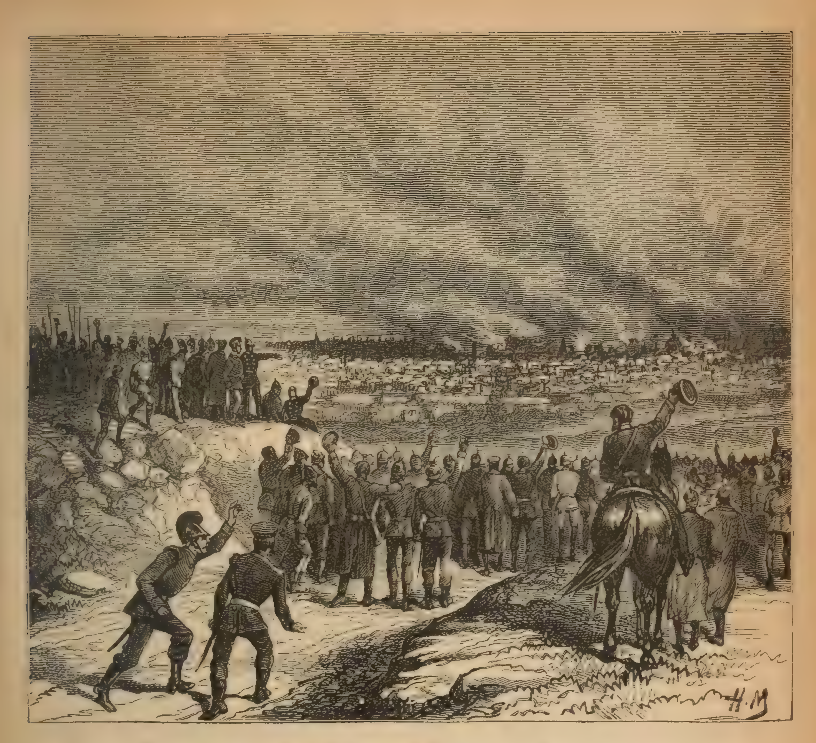
« Ma mère seule resta, tomba sur un siège, m'entraînant avec elle, et moi je m'affaissais à ses pieds, la tête sur ses genoux.

« — Mon père! m'écriai-je.

« — La gloire, dit ma mère lentement, la « gloire, ô mon fils, que nous la payons cher! »

DEUX ANS APRÈS

« Ma mère n'a pu résister. J'entends la cloche qui sonne sa mort... Seigneur mon Dieu, daignez prendre mon âme... Ne me repoussez pas; je ne suis plus qu'à vous! »



A tous les horizons de Paris les hauteurs se couronnaient de Germains. (P. 186.)

GENDARME

I

Un spirituel voyageur fait observer que nous ne saurions parcourir l'Europe sans entendre parler de la France, de sa gloire et de ses malheurs.

Nos grandes guerres ont modifié tant de destinées sur le vieux continent, destinées de rois,

de peuples et de simples citoyens, que partout il y a des témoins qui racontent le passage de nos soldats. C'est l'*Iliade* de notre temps.

Quand un Français passe par les chemins de l'Europe, quelque perdus ou détournés qu'ils soient, il s'élève aussitôt d'un côté ou de l'autre de la route des voix pour lui chanter quelques vers de ce long poème qu'ont écrit dans l'imagination des peuples nos triomphes et nos revers.

Souvenirs, récits, légendes populaires, échos des clairons d'Austerlitz et de Wagram, que vous êtes beaux!

Mais que vous êtes plus beaux encore, souvenirs, récits, légendes populaires, murmures des chaumières qui rappelez doucement et sans échos l'héroïsme inconnu du gendarme!

Lorsqu'un homme de bien passe par les chemins de France, quelque perdus ou détournés qu'ils soient, il s'élève aussitôt, d'un côté ou de l'autre de la route, des voix pour lui chanter quelques vers de ce doux poème qu'ont écrit au cœur du peuple les services et la fin tragique du gendarme.

Dans le fleuve qui coule rapide au pied de la montagne, un homme entraîné par les flots périssait. Saisis de terreur, les villageois répondaient à ses cris par des cris. Le gendarme s'est précipité dans le torrent, et meurtri par les rocs, le corps brisé, il a sauvé la vie de l'homme.

Cette maison noircie par le feu brûlait pendant une nuit obscure, les flammes en se tordant enveloppaient déjà une femme et son enfant. La mère éplorée jetait au ciel sa dernière prière. La foule tremblante poussait de vaines clameurs, et, frémissante de peur, commençait à fuir. Le gendarme s'est élancé dans la fournaise, et n'a reparu que pour rendre l'enfant à la mère, la mère à l'enfant.

Ce grand seigneur, si riche, dont le château s'élève à l'horizon, était emporté par de fougueux coursiers vers le précipice d'où jamais nul n'est revenu. Se jetant à la tête des chevaux, le gendarme, traîné, sanglant, a sauvé le grand seigneur.

Ce pauvre ouvrier, qui réchauffe au soleil ses membres endoloris, allait être conduit dans la prison, faute d'argent pour payer son abri. La ruine était entrée dans la maison avec la maladie; le lit du vieux père et le berceau du nouveau-né, exposés sur la place publique, appelaient les acheteurs. Le visage caché dans ses mains, honteuse, dominée par l'invincible pudeur, l'épouse du pauvre embrassait ces restes du ménage, ces reliques de la misère. L'infortunée sanglotait sous le regard impassible de l'ouvrier, que torturait la douleur. Pour lui, c'était la prison; pour la femme, l'hôpital; pour le vieux père et l'enfant, le cimetière.

Mais le gendarme a fendu la foule égoïste, et d'un regard a tout vu, tout compris. Lui aussi a une famille, et sous ses blanches aiguillettes bat un noble cœur. Il songe à sa femme, à son enfant, et, remettant le sabre au fourreau, il vide sa bourse pour sauver les pauvres gens. Il ne lui reste rien que le souvenir d'une bonne action.

Un bandit désolait la contrée, portant la torche de l'incendie sur les moissons et le fusil de l'assassin sur les passants. Le gendarme est venu, qui, au péril de sa vie, a saisi le criminel et sauvé la contrée.

Mais que voyez-vous là-bas, dans la plaine, au carrefour de la forêt? C'est un cheval arrêté qui hennit et appelle. A ses pieds un cadavre est étendu sanglant; c'est le corps du gendarme. Deux coups de feu dans la poitrine l'ont étendu ainsi. La loi lui disait d'avancer, une mort certaine lui disait d'arrêter... Il n'avait pour témoins que Dieu et sa conscience. Il n'a pas balancé..., il a marché, et il est mort pour la loi.

Poètes, peintres, sculpteurs, qui, par vos œuvres, décernez l'immortalité, qui avez, dites-vous, mission de distribuer la gloire, de conserver pour l'exemple de la postérité les traits et les noms des hommes illustres, n'aurez-vous donc jamais des vers, des tableaux, des monuments pour les hommes obscurs? Ne récompenserez-vous jamais le devoir humble et caché?

Refuserez-vous quelques rayons de gloire à ceux qui vous donnent des torrents de sang?

A vous tous, riches et pauvres, jeunes et vieux, humbles et puissants, le gendarme donne sa vie; et vous passez à côté de lui, insouciants et distraits. Trop heureux, pauvre soldat, si quelque sourire ou quelque quolibet ne te rappelle pas douloureusement combien les foules ignorent la grandeur, la sainteté du sacrifice éternel!

J'ai vu le gendarme secourir le criminel avec le dévouement de la sœur de Charité; je l'ai vu soutenir le condamné comme le prêtre de la dernière heure; je l'ai vu, après les luttes, soigner les blessures comme le médecin; je l'ai vu sous le chaume calmer les haines comme le confesseur; je l'ai vu présider aux fêtes du village, comme le patriarche du hameau; je l'ai vu concilier les différends comme le juge de paix; je l'ai vu combattre comme le guerrier; je l'ai vu souffrir en silence comme le religieux; je l'ai vu mourir comme le martyr!

Jamais une plainte ne s'est échappée de ses lèvres. Vous dormiez, et il veillait; vous vous réjouissiez dans les fêtes, et lui, debout à l'angle obscur, protégeait votre joie. Il a l'œil sur votre maison, sur votre champ, sur votre or, sur votre repos, lui qui ne possède ni maison, ni champ, ni or, ni repos. Il n'est rien pour vous, et vous êtes tout pour lui.

Soyez gens de bien et heureux, vous igno-

rerez même son existence; mais les méchants tremblent, et les faibles vivent en paix, parce qu'il est toujours debout.

Quel est donc cet homme?

Quelle passion l'anime?

Quel intérêt le guide?

Quelle religion le soutient?

Cet homme est simple de cœur, il a l'esprit droit, l'âme honnête.

Étranger aux passions, il ne connaît que le devoir : son intérêt est de le bien servir.

Sa religion est l'honneur.

La science seule, le courage seul, la religion seule ne produirait pas un tel homme, et cependant il est là devant nous.

La magistrature le dispute à l'armée, l'armée le dispute à la magistrature.

D'où vient cet homme?

Il vient du régiment, la meilleure des écoles, école où s'enseignent les choses bonnes et utiles; discipline, hiérarchie, autorité, abnégation, dévouement, résignation, courage et mépris de la mort.

Supposez, par un effet de votre pensée, qu'un jour en France, et pendant vingt-quatre heures seulement, les administrations soient toutes fermées; le pays marche moins bien, mais il marche toujours; le lendemain, c'est la justice qui est suspendue, le pays marche encore. Mais supposez

que pendant quelques heures seulement le gendarme s'endorme; c'en est fait de vos richesses, de vos droits, de vos familles, de vos existences : la société ne marche plus.

Le Français aime la gloire. Elle lui apparaît



Un cheval arrêté hennit et appelle. A ses pieds un cadavre est étendu sanglant; c'est le corps du gendarme. (P. 174.)

dans le lointain des frontières, sous l'uniforme du soldat qui combat l'étranger. Il couronne de lauriers ce soldat poétique, et s'il tombe percé de coups, on lui donne pour linceul le drapeau national; son nom, gravé au temple de Mémoire, est l'orgueil d'une contrée.

Mais il est une gloire obscure, ignorée, méconnue et plus pure, s'il est possible, que celle

du guerrier, car elle est plus désintéressée; c'est la gloire du gendarme, qui, lui aussi, sait mourir dans les flots, dans les flammes, dans les bois, dans les carrefours pour vous et les vôtres.

Quel est celui d'entre vous qui n'a senti son cœur battre d'émotion au récit de l'épisode de Clostercamp? Le chevalier d'Assas tombe mort en criant : « A moi, Auvergne, voilà l'ennemi! »

Quel est celui d'entre vous qui n'a tressailli d'un juste orgueil au souvenir des nobles paroles du magistrat Achille de Harlay au duc de Guise, qui lui demandait un acte de félonie?

Eh bien! des centaines de gendarmes ont été des d'Assas et des Achille de Harlay, d'héroïques soldats, de sublimes magistrats.

Faut-il rappeler les saturnales de la Commune?

En un seul jour, les misérables qui répandaient la terreur dans Paris ont fusillé quatre-vingt-seize gendarmes emprisonnés à la Grande-Roquette. En allant au supplice, les gendarmes voyaient marcher près d'eux quarante-deux sergents de ville, quatre-vingt-quinze soldats de la ligne, quinze artilleurs, un chasseur d'Afrique, un zouave et un turco, enfant du désert. Dans cette marche, où les injures, les insultes, les imprécations d'une populace en délire dominaient le bruit lointain de l'artillerie, les gendarmes ont donné l'exemple de la dignité, de la grandeur d'âme et du véritable courage.

Nul ne les avait accusés, aucun tribunal ne les avait jugés; ils allaient à la mort uniquement parce qu'ils étaient les soldats de la loi. Parmi eux, combien n'avaient pas défendu la faiblesse contre la force brutale! combien n'avaient pas veillé la nuit pour le repos de la cité! Parmi ces martyrs, il en était un qui se traînait avec peine jusqu'au lieu du supplice, parce qu'une blessure reçue à Malakoff venait de se rouvrir. Il arriva sanglant au lieu de l'exécution, et tomba sous le feu d'un assassin.

Quelle dut être la dernière pensée de cet homme?

II

La langue française elle-même a été atteinte par la dernière révolution. Des mots ont perdu leur signification ancienne; d'autres ont exprimé des idées opposées à celles qu'ils avaient traduites jusqu'à ce jour.

Ainsi, des hommes ont été arrêtés violemment, sans l'intervention de la magistrature; ils ont été emprisonnés, puis assassinés.

Ces hommes sont désignés par le vieux mot *otage*, qui vient de *hospes*, hôte.

L'otage, disent les anciennes ordonnances militaires, doit être traité avec les égards que commande l'hospitalité.

Il serait temps qu'une réaction salutaire se produisît, et qu'enfin chaque mot et chaque chose reprît sa valeur réelle et sa place accoutumée.

Les prêtres, les gendarmes, les sergents de ville n'ont pas été des otages, mais des martyrs du devoir, des martyrs de l'honneur, d'héroïques victimes tombées sous le feu des assassins.

Une souscription a été ouverte en faveur des veuves et des orphelins des gendarmes assassinés. Il est à regretter que le gouvernement n'ait pas pris l'initiative, en accordant une récompense nationale à ces pauvres familles dont les chefs étaient morts pour la loi.

Mais, en prenant un caractère privé, cette souscription est devenue autre chose qu'une récompense.

Il faut y voir, en effet, l'énergique protestation des honnêtes gens contre les assassins, les incendiaires et tous ceux qui dans l'ombre poussaient au crime.

Un jour, j'avais comme tant d'autres porté ma modeste offrande à la souscription. En même temps que moi se présentaient des hommes du peuple qui déposaient les économies faites sur le salaire de chaque jour. Mêlé à ces dignes travailleurs, les heureux du monde apportaient leur

or, des femmes en grand nombre glissaient timidement leur offrande.

Ce spectacle me consolait. Cependant l'image des gendarmes assassinés restait devant mes yeux, persistante comme un remords.

Je m'éloignai tout pensif.

Le boulevard était sillonné en tout sens par les voitures, les piétons affairés et les promeneurs oisifs.

Peu à peu j'arrivai sur le vaste emplacement borné par le nouvel Opéra, le boulevard et la rue de la Paix.

L'idée qui m'avait poursuivi depuis le moment où j'avais déposé mon offrande se fit jour tout à coup.

Je revis ce Paris, si riche, si heureux, si fier pendant longtemps, et je le comparai à ce qui était sous mes yeux.

Entre le Paris d'autrefois, rendez-vous du monde entier, le Paris généreux, confiant et hospitalier, et le Paris d'aujourd'hui, si inquiet du lendemain, je vis les corps sanglants et inanimés des pauvres et braves gendarmes. Je songeais combien la justice humaine est peu de chose auprès de la justice divine.

Eux aussi, les gendarmes étaient enfants du peuple. Avant de s'armer du fusil, leurs mains avaient manié l'outil de l'ouvrier ou la charrue du laboureur.

Ils n'étaient ni riches ni puissants; leur sort ne pouvait donc exciter l'envie. Mais ils étaient l'expression de la loi, sa personnification la plus visible, son appui de tous les instants. En les assassinant, on tuait la loi.

Ils ont été placés au pied d'un mur sur lequel se lisaient trois mots : *liberté, égalité, fraternité!* Ces trois mots sont les derniers qu'aient vus leurs yeux. Le dernier cri qui ait frappé leurs oreilles est celui de *Vive la république!*

Pourquoi donc cette mort?

Leur vie avait-elle appelé ce sinistre dénouement?

Cette fin tragique réservée au crime était-elle faite pour eux?

A vingt ans, la loi de recrutement les avait amenés dans les rangs de l'armée.

Le temps de service achevé, leur excellente conduite les transformait en gendarmes, c'est-à-dire en protecteurs de la société.

On ne saurait trop le redire, placés sur tout le territoire, dans les villes et dans les campagnes, ils protégeaient les bons et empêchaient les mauvais de faire le mal.

Le jour, la nuit, sous le soleil brûlant et dans les neiges amoncelées, ils parcouraient les chemins pour donner la sécurité.

L'un mourait dans les flammes de l'incendie qu'il cherchait à éteindre; l'autre périssait dans

les flots à l'heure terrible des inondations, en sauvant la vie à de pauvres paysans.

Pour soigner les malades, ils bravaient les épidémies. Nous les avons vus, au temps du choléra, ensevelir de leurs mains les morts abandonnés par leurs amis.

Dans les fêtes, au milieu de la joie universelle, ils restaient calmes, pour que la joie de tous ne fût pas troublée.

Il en est parmi eux qui rachetaient de leurs deniers les meubles saisis chez l'ouvrier trop longtemps malade. Ils rendaient à la mère éplorée le berceau de son enfant.

Le lendemain, ils arrêtaient un cheval emporté, préservant de la mort une foule tremblante, et, traînés tout sanglants, allaient s'éteindre sur les pierres de la route.

Ils étaient pauvres cependant, car leur solde est à peine égale au salaire de l'ouvrier. Presque tous mariés et pères de famille, ils vivaient de privations, mais fièrement et honnêtement.

Leur devoir était tracé par la loi, et ils appartenaient autant à la magistrature qu'à l'armée.

L'ennemi parut à la frontière, et nos soldats connurent les revers.

Alors on appela les gendarmes. Ils quittèrent leurs brigades, dirent adieu à leurs enfants qu'ils laissaient sans ressources, puis montèrent à cheval.

Nous les avons vus à l'œuvre ces braves gendarmes, calmes comme la loi, et d'un courage supérieur.

Nul d'entre eux n'avait oublié ses chères affections abandonnées pour la patrie, mais tous savaient refouler au fond du cœur les regrets et les inquiétudes.

En vérité, peu d'hommes en France ont été soumis à de telles épreuves.

Ils allaient comme au temps de la jeunesse, les vêtements usés, le corps brisé, sans qu'aucun murmure vînt souiller leurs lèvres.

Les Prussiens les frappaient dans la bataille ou les faisaient prisonniers. La Commune les assassina.

La dette de la France n'est pas payée par quelques milliers de pièces d'or. Que cet or donne du pain à leurs veuves et à leurs enfants; mais souvenons-nous de ces martyrs sortis du peuple.

Que les gendarmes morts pour la loi honorent les gendarmes vivants pour la loi.

S'il se trouvait dans notre malheureux pays des partis ingrats, il en est un qui ne le sera jamais. C'est le nôtre.

Nous aimons l'autorité, la justice, le peuple honnête, la saine liberté.

Telles étaient les pensées qui nous dominaient, pendant qu'autour de nous les équipages

se croisaient et que les passants sillonnaient le chemin.

Malgré le bruit et le mouvement, nous restions immobiles, songeant à ces victimes si obscures et si héroïques en même temps.

Leur biographie n'a pu être écrite, tant leur vie s'est écoulée dans l'ombre. Un seul mot résumait toutes ces existences, le mot *service.*

Ce mot est presque religieux, tant il est simple et grand en même temps.

Aussi Bossuet eût pu prononcer leur oraison funèbre, lui qui avait mesuré la grandeur des âmes et la simplicité des cœurs.

Je me plongeais de plus en plus dans ces réflexions, lorsque mon regard distrait se perdit dans les lointains de la rue de la Paix.

A l'horizon, j'aperçus les arbres dépouillés des Tuileries, tandis qu'au loin, à ma droite, se dressaient comme un squelette gigantesque les murs laissés debout par l'incendie du ministère des finances. Alors mon regard s'arrêta sur la colonne Vendôme; des Français indignes de ce nom ont porté une main sacrilège sur le monument consacré à la gloire des armées françaises.

Les misérables ne savaient donc pas que ce bronze était celui des canons de l'ennemi; ils ne savaient donc pas que ce bronze avait été arrosé du sang de nos soldats; ils ne savaient donc pas

qu'en passant à l'ombre de cette colonne l'étranger saluait avec respect la grande nation.

Ils ont couché dans la poussière le plus grand souvenir de nos gloires!

Une foule compacte de bandits et de lâches échappés aux bagnes de tous les pays ont un jour fait tomber notre colonne en même temps que le gendarme!

Le même jour, à tous les horizons de Paris, les hauteurs se couronnaient de Germains.

Ils accouraient de leur camp, joyeux et criant victoire.

Prussiens et Saxons, gens de Brême, de Lubeck ou de Brunswick; soldats de tous les grands-duchés, landwehr de toutes les principautés de Reuss ou de Waldeck, tous voulaient voir tomber la colonne et le gendarme.

Ils eurent cette joie.

Ils purent de leur hourra saluer cette chose sans nom dans les langues humaines, sans précédent dans l'histoire des sociétés.

Saisi d'indignation et de dégoût, l'âme en révolte, la conscience bouleversée, je me demandai ce qu'étaient devenus les misérables qui avaient renversé la colonne de la grande armée.

Ils vivent, et les gendarmes sont morts!

III

L'antiquité païenne avait ses guerriers, ses magistrats, ses orateurs, ses artistes, ses savants; mais elle n'avait ni gendarme ni sœur hospitalière, parce que le christianisme seul a compris le mot *sacrifice.*

Le gendarme est l'expression la plus complète, la plus éloquente, la plus vraie du dévouement, du sacrifice, tels qu'ils sont définis par la religion.

Le gendarme est l'héritier direct des ordres de chevalerie, nés au XIIe siècle.

Les chevaliers disaient : « Mourir pour *la foi et défendre les faibles.* » Le gendarme dit : « Mourir pour *la loi et défendre la justice.* »

Répandus par petits groupes sur la surface du territoire, loin du regard de l'autorité, pauvres, très pauvres, étrangers aux lieux où ils vivent, époux, pères, chefs de famille, on pourrait penser qu'ils vont être entraînés par le courant des masses, oublier la discipline rigoureuse de leur ordre, chercher la fortune, les relations agréables, oublier peu à peu leur mission si âpre, si sévère, si pénible, si douloureuse quelquefois, si dangereuse toujours.

Il n'en est rien.

Leurs casernes sont de petits monastères où se conserve pure la religion du devoir. Aussi, dans les troubles civils des années révolutionnaires, quand la désertion partait de si haut, quand les uns pactisaient avec le mal par la lâcheté, quand les autres cherchaient leur salut dans la fuite, le gendarme restait à son poste; il y mourait sans reculer d'un pas. Tous ont ainsi fait, depuis les capitales jusqu'aux hameaux, et nul ne sachant ce que faisait la brigade voisine.

Certes, on ne saurait méconnaître dans cet universel dévouement de la gendarmerie un esprit particulier, qui a produit dans notre époque sceptique les miracles que produisaient jadis les ordres religieux.

Cet esprit particulier est avant tout l'*esprit militaire,* qu'il ne faut pas confondre avec l'esprit guerrier. L'esprit militaire est un écho de l'esprit chevaleresque, venu jusqu'à nous à travers les siècles, transmis vaguement par les gens de cœur aux hommes de cœur, écho fugitif presque éteint quelquefois, mais qui se réveille lorsque la tempête menace d'engloutir la patrie. Ce que dit cet esprit militaire n'est écrit dans aucun livre, gravé sur aucun monument, et cependant il est impérissable.

Au milieu de notre armée si brave, l'homme le plus courageux est le gendarme, parce que son

ennemi est invisible, et qu'il est intrépide dans les ténèbres comme au soleil. Au milieu de notre magistrature si vigilante, l'homme le plus clairvoyant est le gendarme, car il voit tout, quand tout se cache de lui. Au milieu de nos campagnards si vigoureux, l'homme le plus fort est le gendarme; car, dans le danger, tous l'appellent à leur secours.

Dès que commence une révolution, avant même d'attaquer le palais du souverain, la populace se rue sur la maison du gendarme. La populace comprend instinctivement que là est la colonne qui soutient l'édifice social. On ne déchire pas les cinq Codes, on ne met pas le feu au tribunal, on laisse vivre le maire, mais on assassine le gendarme.

La digue rompue, le torrent dévastera tout.

Pardonnez, hommes simples, et qui n'avez même pas le secret de votre grandeur; pardonnez si, pour un instant, j'ai soulevé le voile derrière lequel se cache votre existence plus que modeste.

Combien n'en pourrais-je pas nommer parmi vous qui sont des héros, et que nul ne connaît ici-bas! Je vous ai vus au Nord et au Midi, dans les villes et dans les champs; je vous ai vus le jour et la nuit, aux inondations, aux incendies, aux fêtes; aux révolutions, aux massacres, au tribunal, et toujours vous avez été la loi vivante,

bien moins la loi qui frappe que la loi qui protège.

Je ne passe jamais devant vos maisons sans lire au frontispice ces mots mystérieux, invisibles, mais que vous y avez gravés par votre vie entière :

Sans peur et sans reproche.



L'artiste voulait représenter un des épisodes de la retraite de Russie. (P. 193.)

LE TABLEAU

I

Au souvenir d'un beau site, le peintre quitte le logis par une matinée et se dirige, seul et sans guide, vers le point de la montagne où son regard a, la veille, deviné quelque point de vue, quelque tableau à dessiner. Mais, chemin faisant, l'artiste aperçoit un autre tableau qu'il ne cherchait pas. Séduit par le rayon de lumière qui joue à travers le feuillage, ému peut-être à l'aspect d'une ruine,

le peintre s'arrête, ouvre l'album, hasarde un premier coup de crayon, et s'abandonne à la rêverie. Près de lui, dans le champ voisin, les bœufs du laboureur tracent un sillon à la voix monotone du villageois. Oubliant l'inspiration de la minute précédente, le peintre fixe un regard avide sur cette charrue, sur ce paysan, sur les grands bœufs rouges aux formes anguleuses. Il étudie les attitudes pesantes, cherche à rendre le mouvement, à peindre la force et les efforts. Un bruit l'arrache à sa rêverie; il détourne la tête et voit un soldat qui passe. Les apparitions précédentes s'évanouissent; feuillages lumineux, ruines séculaires, riches sillons s'envolent de la pensée, et le soldat reste; même isolé, cet homme est un tableau. Combien sont rares cependant les peintres qui savent exprimer les reliefs de cette physionomie! Horace Vernet, Charlet et quelques autres en petit nombre, que nous ne nommons pas dans la crainte d'un involontaire oubli, cachent au coin le plus mystérieux de l'atelier la divine palette où l'âme, bien plus que la main, broya des couleurs inconnues.

Devant leurs soldats nous restons pensifs; ces soldats nous parlent et nous racontent les histoires les plus merveilleuses que l'homme ait jamais entendues : histoires tour à tour austères, philosophiques, joyeuses, morales et toujours consolantes.

Nous avons vu, il y a plus de vingt ans, un petit tableau représentant l'immensité d'une plaine couverte de neige. Il n'y avait dans cette plaine ni maison, ni arbres, ni routes tracées; à peine devinait-on, sous les ondulations de la neige, les mouvements du terrain; mais, à de longues distances, la neige amoncelée par le vent formait des monticules semblables à des mausolées. En quelques endroits, cette neige sculptait grossièrement les contours du corps humain. En effet, d'héroïques morts dormaient sous cette nappe. Au milieu du tableau, un homme tenait dans ses bras le corps d'un enfant. L'enfant ne donnait plus signe de vie. L'homme n'était pas debout, il n'était pas assis, il n'était pas non plus à genoux. On devinait que, vaincu par la fatigue autant que par la douleur, il venait de s'affaisser. Il devait être là depuis peu, car la neige s'amoncelait à peine autour de lui. Ce tableau respirait un tel parfum de vérité, qu'on devait penser qu'il était peint d'après nature. Comment supposer cependant que le peintre avait assisté à ce drame?

L'artiste voulait représenter un des épisodes de la retraite de Russie, je le pensai du moins. Ce cuirassier français venait peut-être de voir son enfant mourir de froid et de faim. Il cherchait à le ranimer en l'étreignant de ses bras, en le pressant sur son cœur. Les lèvres du soldat

avaient même laissé une trace sur le front livide de l'enfant.

Cet homme était parti des rives de la Seine avec des centaines de mille hommes, et il se trouvait seul, dans cette solitude glacée, loin de la France. Son cheval l'avait quitté, ainsi que sa cuirasse, son casque et son vieux sabre. Son corps, brisé de fatigue, ne pouvait plus soutenir l'enfant; et ce front cependant respirait l'énergie, cet œil enfoncé dans l'orbite rayonnait de courage, et ces bras amaigris, ces mains osseuses conservaient une apparence de vigueur.

Où était la mère? Où était la maison qui le vit naître? Allait-il mourir aussi? Le bonnet de police qui couvrait son front, et que soutenait un mouchoir ensanglanté roulé autour de la tête, le manteau déchiré qui enveloppait ses membres, indiquaient seuls au vulgaire que l'artiste avait peint un soldat. Mais pour qui a porté l'uniforme, pour qui a vécu dans l'armée, pour qui a vu la douleur suprême au visage de l'homme de guerre, c'était bien là le vrai soldat.

Je restai une demi-journée devant ce malheureux, et il me raconta toute la campagne de Russie : le départ si riche d'espérances, les charges poétiques des escadrons, la victoire, puis les revers et les souffrances. Il me raconta sa jeunesse, ses débuts au régiment, ses joies d'époux, ses espérances de père, et le bonheur

que Napoléon lui donna en plaçant la croix d'honneur sur sa cuirasse.

Cependant ce tableau ne m'attrista pas comme attriste le *Naufrage de la Méduse,* ou toute autre calamité.

C'est que le peintre avait mis dans la physionomie du soldat, non l'anéantissement ou le sombre désespoir, ou la colère impuissante ou le doute affreux qu'accompagne le blasphème; mais la résignation, le calme de la discipline, la majesté de la conscience. Ce n'était pas, il est vrai, le martyr chrétien qui regarde le ciel, mais le soldat qui regarde la patrie. Ce tableau me consolait, m'ennoblissait par son caractère de sacrifice militaire; il me semblait y voir le fidèle résumé de l'existence glorieuse acceptée par chacun de nous.

Pendant que j'étais immobile devant la toile, la foule distraite et joyeuse circulait sans qu'un regard ami vînt consoler mon pauvre cuirassier. Des mères, des femmes ne voulaient pas voir cet enfant inanimé, à peine caché par une pelisse de hussard empruntée par le père à quelque camarade mort.

Peut-être cet enfant vit-il encore, me disais-je; et je voudrais arrêter ces femmes pour leur montrer ce père. Mais chacun courait aux affaires et aux plaisirs.

Je restai donc seul avec mon cuirassier et son fils. Un cercle noir bordait ses yeux à demi fer-

més; la paupière tendue avait arrêté au passage quelques flocons de neige. Les joues conservaient encore un peu de vie, malgré le teint livide qui les couvrait.

Rentré le soir au logis, je songeai, près d'un feu pétillant, à la neige qui entourait le cuirassier. La nuit, je ne pus séparer ma pensée de cet homme, et le frisson me saisit. Du souvenir de la figure du petit enfant, je cherchai à deviner son âge, et je jugeai qu'il devait avoir sept ans au plus. Pauvre enfant, que la guerre dévorait, avant même que le collège lui eût enseigné ce qu'est la guerre!

Je me souvins, pendant cette longue nuit, qu'à travers les déchirures faites au manteau du cuirassier par les sabres et la mitraille, j'avais cru entrevoir une épaulette d'officier.

Il se pouvait donc que ce père fût un de ces hommes antiques qui élèvent leurs enfants comme s'élevaient les Lahire et les Bayart.

Des rêves fantastiques troublèrent mon repos. Je voyais le cuirassier, assis au chevet de mon lit, me regarder d'un œil fixe, immobile et muet. D'autres fois il secouait sa neige, et je m'éveillais en sursaut comme si la neige eût fouetté mon visage.

Je me levai pour alimenter le feu; bientôt après, de longues lueurs fugitives paraissaient et disparaissaient, produites par les flammes

de l'âtre. Les ombres des murs dessinaient de bizarres figures. Je crus voir le soldat s'approcher du foyer, et je m'éveillai. Cette nuit fut longue et douloureuse.

Dès le matin je réunis le peu d'or que renferme la bourse d'un sous-lieutenant de dragons, et je me dirigeai tout palpitant vers le lieu où, la veille, j'avais vu le tableau.

Je traversai tout Paris pour aller sauver le cuirassier et son enfant. Je les ramènerais avec moi, voulant leur donner pour toujours l'hospitalité la plus fraternelle.

Hélas! le marchand n'était pas au logis. Je l'attendis longtemps; on l'avait vu partir dès le matin avec le cuirassier. Quand il revint, j'appris que le tableau lui avait été confié par un inconnu pour une vulgaire réparation aux angles du cadre. Remis par le brocanteur aux mains de son propriétaire, qui partait le jour même de Paris, le tableau était pour moi perdu à tout jamais.

Je m'éloignai tristement, et je gardai tristement le souvenir de cette rencontre.

II

J'avais eu pour compagnon à l'école de Saint-Cyr le jeune Dalbène, fils d'un chef d'escadrons

en retraite. Le hasard des garnisons, des routes, des camps et des marches ne m'avait jamais fait rencontrer l'ancien camarade. Nous nous quittons presque enfants aux portes de l'école, joyeux, pleins d'illusions, pour ne nous retrouver, quelquefois qu'aux limites de la vie militaire, froids et le front chauve, les uns capitaines, les autres généraux.

Étant en Afrique, il y a quelques années, j'appris que Dalbène, officier au 2e chasseurs, était à l'hôpital d'Oran, dévoré par une fièvre qui le minait sourdement. J'allai le voir. Lui et moi avions conservé bon souvenir de l'école ; aussi notre rencontre fut-elle tout amicale. « Le cœur ne vieillit pas, » lui dis-je. Il sourit ; puis, mettant un doigt sur son front, il secoua la tête, mais avec le sourire de la force ; car c'était un rude cavalier que Dalbène, un vrai capitaine de chasseurs d'Afrique, droit et ferme comme sa lame de sabre. Le mal fit des progrès, et mon pauvre camarade devint bientôt d'une extrême faiblesse.

Un soir il me confia sa montre, sa croix et une petite boîte, me recommandant, comme un vœu suprême, comme une espérance dernière, de remettre ces souvenirs à son vieux père. Je le promis.

Le lendemain je partis pour Mascara, et lorsqu'à mon retour je demandai des nouvelles de Dalbène, j'appris avec bonheur qu'il était sauvé.

Lui-même me dit son agonie et sa résurrection. Jamais je n'avais vu autant de calme et de dédain pour la souffrance et pour la mort. Cet homme était singulièrement bien trempé.

Quelques amis qui étaient venus visiter Dalbène à l'hôpital racontèrent de merveilleuses histoires de résurrection. Un lieutenant indigène de spahis ajouta sentencieusement : « Il n'y a que ceux qui ont la tête coupée par un bon yatagan qui ne reviennent pas. » Un chirurgien aide-major nous affirma que le corps humain avait des caprices si étranges, que lui, docteur, connaissait dans le labyrinthe des organes et des viscères certains circuits, suivis par des balles et des lames de sabres, et que le scalpel le plus habile ne saurait retrouver. « Dieu est grand! dit le spahi. — Surtout lorsqu'il donne à l'homme le moral, » ajouta le docteur.

A quelques jours de là, nous nous éloignions de la côte d'Afrique, et la plus heureuse traversée nous ramenait en France, Dalbène et moi. Le soir même il prenait sa route vers Paris, tandis que je restais en province.

Dalbène m'avait donné l'adresse de son père, ma première visite devait être pour lui.

En effet, à deux mois de là, le lendemain de mon arrivée à Paris, je m'élançais d'une voiture devant la maison nº 47 de la rue de la Ferme-des-Mathurins; je montai au deuxième étage et

demandai le capitaine Dalbène. C'était au mois de décembre. La neige enveloppait la ville et semblait imprimer à tous les objets cette teinte blanche, triste à l'œil autant qu'au cœur.

Introduit dans une première chambre, je vis accourir mon camarade, les bras ouverts et le visage tout joyeux. Derrière lui marchait un grand vieillard, enveloppé d'une robe de chambre de molleton gris-blanc, la tête entourée d'un foulard où dominait la teinte rouge. Ce vieillard était le chef d'escadrons Dalbène.

Je m'arrêtai, saisi d'une sensation indéfinissable.

Je retrouvais dans un vague souvenir cette figure de vieux soldat.

Par un violent effort je dominai mon trouble, et pressai respectueusement la main que me tendait le vétéran.

« Soyez le bienvenu sous ma tente, » dit-il d'une voix mâle, et il m'entraîna vers le salon.

Mes yeux rencontrèrent tout à coup dans ce salon un tableau, le seul qui fût là... C'était mon cuirassier.

Me précipiter vers lui par un mouvement instinctif fut un élan plus prompt que la pensée.

Profondément ému, je retrouvais dans cette image des souvenirs palpitants, souvenirs déjà vieux, mais toujours purs comme la gloire, toujours beaux comme le sacrifice.

S'étant approché sans exprimer la moindre surprise, le chef d'escadrons me dit : « C'est mon portrait, et le portrait de mon fils, quand il était petit. »

Le sourire aux lèvres il ajouta : « Voilà une des bonnes étapes de ma vie. L'enfant a beaucoup souffert entre la Bérésina et le Niémen ; mais quand on a le moral bien trempé, on ne se laisse pas abattre pour quelques cuillerées de bouillon de moins et quelques pieds de neige de plus. Le canon fait plus de bruit que de mal, et on s'y accoutume comme à toutes choses. La guerre ne peut pas toujours se faire au soleil ; mais, à tout prendre, ce n'est pas aussi dangereux qu'on le croit. Rien n'est aussi amusant. Les membres du congrès de la paix sont comme les membres des sociétés de tempérance ; ceux-ci ont un mauvais estomac, ceux-là ont...

— C'est là votre portrait et le portrait de mon camarade? dis-je en l'interrompant vivement, car il était homme à maltraiter les estimables membres du congrès de la paix.

— Mais oui, dit le commandant, je l'ai fait peindre au retour de la campagne, pour qu'en le voyant chaque jour l'enfant apprît la vie. C'est ainsi que je l'ai pétri pour le métier de soldat. Depuis sa sortie de l'école, il a eu les yeux brûlés à l'assaut de Constantine. Un cheval s'est renversé sur lui à Saumur et lui a défoncé la poitrine ; il

a eu le choléra à Marseille et la fièvre à Oran; mais tout cela glisse sur lui comme une balle sur un fer de cuirasse. Cela tient au tableau. J'en avais un autre, le portrait de mon père, ancien sergent dans Vermandois-Infanterie, tué raide à Austerlitz comme sous-lieutenant de grenadiers au 2e de ligne.

« Celui-là m'a été pris à Waterloo sur le champ de bataille, où j'avais été laissé pour mort. Petit à petit, campagne par campagne, je suis devenu chef d'escadrons de cuirassiers. Nous n'avancions guère dans ce temps-là. L'enfant, qui est plus savant que je ne l'étais, deviendra général si Dieu lui prête vie. Nous sommes tous heureux dans la famille.

« Lorsque je m'arrêtai dans cette neige, le 3 décembre 1812, j'étais lieutenant, et j'emportais sous mon manteau déchiré l'aigle du régiment et une paire de pistolets d'arçon. Le matin, j'aperçus à l'horizon de la plaine la colonne du maréchal Fey. Je me remis en route, le jarret peu tendu, car je n'avais pas mangé depuis quatre jours. Des cosaques voulaient m'empêcher de passer; je posai l'enfant par terre et descendis deux cavaliers. Le soir, je réchauffai l'enfant au feu d'un bivouac français. Lorsque je le vis sourire, je m'armai d'un fusil, et, confiant l'enfant à une vivandière, je fus combattre l'ennemi à l'arrière-garde. »

Le vétéran avait coutume de dire que pour faire un bon soldat, il faut au moins deux générations.



Le Breton était impassible, rechargeait son fusil et criait à son fils : « Feu! feu! » (P. 210.)

PAYSAN ET SOLDAT

I

Quel est l'homme en France, nous pourrions même dire quelle est la femme, qui, de près ou de loin, ne tienne au paysan ou au soldat?

Quel est l'habitant des villes qui, par son père ou son frère, n'ait touché à la bêche ou au fusil?

Si nos docteurs, nos philosophes, nos trafiquants et même nos poètes regardent avec soin la paume de leur main, ils y trouveront la trace de la terre ou la trace de la poudre.

Le Français ne nous semble jamais aussi beau, aussi grand, aussi à l'aise qu'aux champs et au camp. Il a voulu être Romain avec Messieurs de la Gironde, et la tribune s'est brisée sous ses pieds; il a voulu rêver avec Corinne, et la lyre a glissé de ses doigts; il a voulu, comme l'Anglais, passer de la Chambre des communes au palais de la Bourse, et il s'est égaré dans le trajet.

L'armée est une si grande chose! les champs de blé, les vignes et les bois sont une si douce chose! Pourquoi donc les fuir? Combien d'hommes sont errants aujourd'hui sur la terre étrangère, qui vivraient heureux et honorés, si, par légèreté, par ambition, avec ingratitude, ils n'eussent délaissé le sillon de leur aïeul ou le sabre de leur père!

Ils n'ont voulu être ni paysans ni soldats; ils ont renié leur mission, ils ont dit adieu aux souvenirs de l'enfance, aux espérances de la vie.

Pour l'existence politique, ils ont laissé la charrue, qui fait l'homme bon; ils ont laissé la discipline, qui fait l'homme fort.

Les uns ont voulu être orateurs, et les autres poètes. Mais la prose ou les vers n'étaient pour

la plupart que l'échelon qui mène à la fortune. Ils ont craint le labeur obscur des champs et de la garnison ; ils ont pris leurs défaillances pour des aspirations.

Leur songe n'a duré qu'une heure. Pour eux le réveil n'a pas été terrible, mais douloureux. Se croyant supérieurs au paysan et au soldat, ils avaient dédaigné le chaume et le fusil. Or qui nous dédaigne, nous paysans et soldats, est fatalement condamné à tomber.

En ce temps-là, on voulait à tout prix jouer un rôle politique. Le théâtre étant vaste et les acteurs nombreux, chacun, pourvu qu'il ne fût ni paysan ni soldat, avait son rôle plus ou moins important. Deux hommes seuls n'avaient pas de rôle : le paysan et le soldat.

Ni l'un ni l'autre n'appartenait à un parti, ni l'un ni l'autre ne professait sa politique à part. Pauvres d'argent et pauvres de livres, ils ne savaient qu'aimer la France, la nourrir et la servir.

Ils savaient aussi l'illustrer par des dévouements et par des victoires. Mais qu'étaient-ce que des dévouements et des victoires, à côté des gloires retentissantes de la tribune et des lucratives grandeurs de la publicité ?

Heureux celui qui a résisté au torrent des fausses idées, aux séductions des faciles renommées ! Heureux qui, pour l'atmosphère dévorante

des affaires et de la politique parlée, n'a pas abandonné la chaumière et la caserne! Heureux qui n'a pas rougi de la vie modeste de son père, de la rude existence du paysan, ou n'a pas redouté les sévérités de la garnison! Heureux qui d'un pied dédaigneux n'a pas jeté loin de lui les souliers ferrés du paysan et du soldat, pour l'emprisonner dans les bottes vernies d'un solliciteur!

A l'heure du péril, la France a fait appel à ses enfants bien-aimés. De tous les sillons, de toutes les casernes, des bras se sont élevés pour sauver la patrie. Au temps des sonores paroles avait succédé le temps des mâles actions. Ceux qui avaient été systématiquement exclus du rôle politique sont restés seuls chargés des difficultés politiques, et le bon sens a guéri le mal créé par les habiles.

Que l'histoire le constate, que la postérité soit reconnaissante, peu nous importe; nous avons fait notre métier de paysans et de soldats, en arrachant une première fois la France aux mains avides qui la mettaient en lambeaux.

Dieu ne demande pas à être compris, il demande à être servi.

Le lendemain, nous sommes retournés aux vignes et aux garnisons, aussi pauvres que la veille.

II

Au milieu de ces effroyables journées de juin 1848, quand Paris était un vaste champ de bataille, quand les murs s'écroulaient sous les boulets, quand les généraux tombaient comme aux plus sanglantes journées de la guerre; quand, enfin, la patrie étant en danger, les paysans des provinces s'élancèrent vers la capitale. Le gouvernement daigna confier à celui qui écrit ces lignes le poste où se trouvaient réunis les premiers arrivants, dont il devint le chef. Vêtus de leur veste de bure ou de leur habit de chasse, armés du fusil à deux coups, ils étaient tous là dans le rang, ces fermiers, ces laboureurs, ces anciens militaires.

A leurs fronts bronzés par le soleil, on reconnaissait le campagnard qui vit plus dans sa gentilhommière ou dans sa cabane que dans les salons de Paris. Ils se mirent promptement au métier de soldat, et grimpèrent aux barricades comme aux lapinières de leur garenne. Lorsque la lutte fut terminée, ils retournèrent aux champs, l'un pour surveiller ses maçons, l'autre pour rentrer sa récolte aux granges.

J'en eus sous mes ordres deux aux barbes grises : l'un Breton, l'autre Normand ; celui-ci meunier, celui-là noble paysan, riche, habillé de vert et coquettement ganté. Ils amenèrent trois jeunes garçons, leurs fils : deux au Normand, l'autre au Breton.

Nous marchions au feu dans un rude moment, les fils à côté des pères, armés comme eux de fusils de chasse à baïonnette. Les pères couvaient des yeux ces braves enfants que les mères pleuraient dans leurs solitudes. Émus au fond du cœur, mais calmes, les fils regardaient les pères, cherchant à les devancer peut-être, pauvres enfants, pour les protéger de leur corps.

Nous allions à l'attaque d'une célèbre maison de nouveautés, dont l'enseigne très connue était dans ce moment une amère plaisanterie. Les fenêtres vomissaient la mort. Lorsque la maison mutilée, sanglante, tout en lambeaux, eut été enlevée, je cherchai d'un œil inquiet mes compagnons les paysans.

Quelques coups de feu se faisaient encore entendre, des cris s'élevaient de toutes parts, les cadavres jonchaient la terre, et les mourants se redressaient pour retomber pesamment. C'était une de ces heures sinistres, plus terribles que les heures du champ de bataille; car là nous parlions tous français. Une épaisse fumée obscurcissait l'air, cependant je retrouvai mes paysans.

Le meunier souriait en regardant ses fils, et, nu-tête, le front ruisselant, ce brave homme les



« Les voilà, colonel, les voilà ! » (P. 209.)

attirait à lui. Puis, d'une voix fébrile, il me dit : « Les voilà, colonel, les voilà ! »

Il faut comprendre dans toute leur grandeur

les sentiments qui animaient ce paysan. Quant à moi, je le trouvai sublime.

Quel devoir il venait d'accomplir ! Quelle leçon il venait de donner !

Il y avait dans ce cri l'accent passionné d'une mère, l'orgueil légitime d'un père, le bonheur d'un soldat, la pensée d'un honnête homme et la joie d'un bon Français. A côté des joues fraîches, mais pâles, de ses fils, le front chauve du paysan s'inclinait.

Le Breton était impassible, rechargeait son fusil et criait à son fils : « Feu ! feu ! » Celui-ci s'en acquittait à merveille. Cette famille devait descendre de du Guesclin; c'étaient de rudes sangliers.

Quelques minutes après, lorsqu'il n'y eut plus de résistance, je m'approchai de ces braves paysans, et leur tendis la main en silence. Le meunier me dit bien bas, en me montrant ses fils : « Embrassez-les, colonel. »

Le Breton, en essuyant la batterie de son fusil, me cria d'une voix de bronze : « Ah ! les cosaques ! »

Normands et Bretons, meuniers et gentilshommes, me rappelaient ces rudes combats d'Arques et d'Ivry, ces paysans d'Henri IV, qui, le lendemain de la victoire, en attendant la prochaine occasion, accrochaient la rapière au mur et retournaient aux sillons.

Mes bons compagnons d'un jour, mes amis les paysans, si ces lignes passent sous vos yeux, dans vos douces retraites, n'y voyez qu'un souvenir précieux pour moi, et pardonnez au soldat d'avoir révélé cette circonstance de votre vie de paysans, où vous pensez n'avoir fait que votre devoir.

Depuis cette époque le paysan a de nouveau quitté ses champs. Sous le nom de garde mobile, il est tombé sur les champs de bataille de l'armée de la Loire; il a combattu au Nord et à l'Est; enfin il a défendu Paris. Honneur à ces enfants de 1870, dignes de leurs pères de 1848!

III

Une vertu domine toutes les autres, c'est le patriotisme. Sans cette vertu il n'existe pas de nationalité, les peuples ne sont que des agglomérations d'hommes dispersés par la première tempête comme le sable du rivage. Le patriotisme est si beau, si noble, si grand, si véritablement saint, qu'il fait pardonner les fautes, et ferait même pardonner les erreurs politiques. Les Grecs et les Romains ont laissé d'éternels souvenirs, parce qu'ils furent patriotes. Qui ne

s'est senti transporté d'admiration, et qui n'a été profondément ému, en lisant ces brûlantes pages d'histoire où la Grèce, Rome, sacrifient tout à la patrie?

S'il est un homme dans notre pays qui sans frémir entende le récit de la bataille de Waterloo; s'il est un homme qui n'ait senti son sang bouillonner dans ses veines en se rappelant les douleurs et les hontes de nos terribles invasions, cet homme est bien à plaindre. Tous les drames, tous les poèmes, tous les tableaux, tous les monuments ne remuent pas le cœur d'un bon Français autant que la vue du drapeau de la patrie mutilé à la bataille, et soutenu par un paysan vêtu de l'uniforme.

« Qu'allez-vous faire? demandait, en 1830, au général Haxo un homme sans croyances. — Servir, répondit le général. — Mais la France ne sera qu'un fumier, reprit l'homme. — Je défendrai ce fumier, » reprit le général.

Peut-être le patriotisme s'est-il mieux conservé dans les champs et dans les camps que dans les villes.

Pour quelques-uns, la patrie est le taux de la bourse.

Pour les doctes, la patrie est le passé glorieux où les grandes images de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Louis XIV, se montrent tour à tour. La patrie, c'est Corneille,

Racine, Molière, c'est la vieille Gaule, ce sont les manoirs tout en ruines, les trésors de notre littérature, nos musées, nos cathédrales, les antiques portes de nos cités. La patrie pour le docte est une chose morale, intellectuelle, dont il est fier et qu'il aime.

Chez le paysan, il n'en est pas ainsi : la patrie pour lui est le foyer domestique, le cimetière, l'église, les montagnes qui bornent l'horizon, le costume du pays, le soleil de sa moisson, la neige de son hiver. Il voit la patrie entre le berceau de son enfant et la tombe de son père. Cette patrie lui rappelle des fatigues, des travaux entremêlés de joies, de doux souvenirs, de regrets et d'espérances.

Chaque pays a son parfum, que connaît seul le paysan. Ce parfum vient du ciel, des eaux, des forêts, des sillons, de la terre, et pour le paysan c'est le parfum de la patrie.

Il faut croire que ce mystère s'accomplit par la volonté de Dieu, car il est sublime. Il commence près du crucifix placé au chevet du lit, et se continue incessamment jusqu'à la borne qui marque les limites de la France. Le patriotisme s'est affaibli lorsque le paysan a quitté son champ pour la ville. Comme la fleur des bruyères, le cœur de l'homme se dessèche quand il n'a pas son rayon de soleil, sa larme de pluie, sa tempête et sa rosée.

Le soldat a sa discipline, qui infiltre dans tout son être des pensées nobles, et l'élève peu à peu dans une sphère non seulement inaccessible, mais invisible au vulgaire.

Pour lui, la patrie est non seulement le foyer de son aïeul, mais c'est une sorte d'héritage glorieux qu'il doit remettre intact à ses enfants, sous peine de déshonneur.

En aucun temps meilleure occasion ne s'offrit d'analyser les sentiments divers réveillés par l'idée de patrie chez le paysan et le soldat.

Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, nous vivons entre le paysan et le soldat. Appelé par la loi, le paysan accourt de toutes les provinces pour prendre place sous les drapeaux de la France. Le soldat l'accueille en frère, et tous deux prononcent un mot que leurs lèvres n'avaient jamais murmuré, le mot : Patrie.

On nous a dit que le paysan, par la guerre, devenait maréchal de France, et nous sommes heureux de nous en assurer. Il en est qui sont jeunes, ardents, actifs; ils marcheront, ils verront les pays lointains, ils combattront sous les yeux de leurs amis; leur nom arrivera peut-être glorieux jusqu'au hameau qui les vit naître; ils y reviendront un jour, la croix d'honneur sur la poitrine. Ces vagues espoirs, ces alternatives de bonheurs et de dangers, cet avenir mystérieux, les occasions d'essayer sa force, les joies

indicibles de la lutte, les horizons de liberté, l'honneur du régiment, tout se réunit pour produire une sorte de fascination dont le secret est dans ce mot : Patrie.

Ce soldat est bien le frère du paysan. La France seule a de tels paysans et de tels soldats.

IV

Le petit bourgeois s'anoblit par la magistrature, la science, les lettres et les arts, tandis que le paysan ne s'anoblit que par les armes. La carrière militaire est donc en honneur parmi les paysans. On rencontre souvent dans nos campagnes des officiers en retraite, fils de paysans; mais rarement trouvera-t-on dans des familles de labeur manuel un fils magistrat, administrateur ou financier. Le financier est d'épée ou d'église; il n'est pas de robe ou de cour. Aussi le paysan aime-t-il le soldat comme un fils, et le soldat aime-t-il le paysan comme un père. Les vertus militaires, bravoure et dévouement, vont droit à l'intelligence et au cœur du paysan, qui comprend plus difficilement l'éloquence, les beaux-arts ou le style. De son côté, le soldat, appelé à défendre son pays, aime la terre et

respecte le bras qui la cultive, mieux et plus que l'esprit et la science.

Quoique la guerre enlève à la chaumière l'enfant qui de son travail aide à la vie de tous, la guerre n'apparaît pas au paysan aussi terrible et aussi sombre qu'à l'habitant des villes.

Que n'a-t-on pas fait par la politique et l'industrie pour détruire le paysan! C'est grand dommage pour la patrie, car le plus noble métier, la plus haute mission, est de labourer la terre.

On se plaint de nos jours et l'on s'étonne même de l'indépendance du villageois. Aux urnes électorales, il se montre souvent ingrat, presque toujours aveugle. Pourquoi serait-on surpris?

Ces villageois ont perdu leurs protecteurs, ceux qui les aimaient, les secouraient et les guidaient. Les châtelains ont fui les champs pour demander aux grandes villes, à Paris surtout, de faciles plaisirs ou des succès bruyants. Abandonné à lui-même, le paysan est devenu une proie pour l'intrigue. On l'a trompé, on l'a égaré, on l'a enivré jusqu'à la corruption. Ceux qui avaient charge d'âmes ayant fui leur poste, le mal s'est propagé avec une effrayante rapidité.

V

Le mot *patrie* rappelle les champs.

Patrius, pater, champ du père.

L'antiquité et le moyen âge sont pleins de ces idées. Alors les poètes cherchaient leurs inspirations dans la nature. Ils comprenaient que le sol qui a nourri les aïeux et reçu le dépôt de leurs cendres devait être la source de toutes les vertus. Les Géorgiques sont une harmonieuse peinture de la vie du paysan.

Ce mot *paysan* (*paganus,* païen) nous rappelle que chez les Romains les laboureurs furent plus longtemps que les citadins fidèles aux dieux de la patrie.

Cincinnatus, ce glorieux paysan, quittait la charrue pour commander toutes les armées romaines. Après avoir sauvé la patrie, il abandonnait la dictature, suprême puissance, et revenait, à l'âge de quatre-vingts ans, conduire ses bœufs au labourage.

On a beaucoup parlé des ordres religieux militaires; à côté d'eux plaçons les ordres religieux laboureurs. La France était couverte de marais et de terrains incultes. Quelques religieux se firent paysans, et par la bêche, par la pioche,

par le soc, ils desséchèrent les marais, défrichèrent les landes, et dotèrent les rois et les peuples de ces vastes et riches plaines où s'élèvent nos villes.

VI

Qui n'a lu avec attendrissement les beaux vers où le poète chante la maison de son père[1]? Grands et petits, riches ou pauvres, illustres ou inconnus, doctes ou ignorants, n'avons-nous pas tous au cœur le souvenir de la vieille maison au banc rustique? Même au milieu du luxe des cités, nos yeux ne cherchent-ils pas les bruyères, les champs, les bois ou les prairies de nos villages? Dans les camps ou dans les villes, ne croyons-nous pas la nuit entendre la brise de nos campagnes murmurer à travers le feuillage? Appuyés sur la fenêtre du palais, à l'ombre des riches draperies où l'or se mélange à la soie, n'avons-nous pas regretté le lierre qui rampait au seuil de notre humble maison des champs?

C'est que nous sommes paysans, c'est que le sang qui coule dans nos veines est le sang de la patrie.

[1] Lamartine, *Milly* ou ***la Terre natale.***

Paysan et soldat, nous l'aimerons, nous défendrons cette sainte patrie. Soldat, nous dirons aux jeunes paysans ces paroles que nous disait un vieux paysan : « La patrie, mes enfants, ce n'est pas seulement votre plaine ou votre coteau, la flèche de votre clocher ou la fumée de vos foyers qui monte dans l'air, ou la cime de vos arbres, ou les chansons de vos pâtres. La patrie, c'est la France entière, c'est tout ce que renferme notre antique et bon pays; la patrie, c'est ce qui parle notre langue, c'est ce qui fait battre nos cœurs, c'est la gloire de nos pères les soldats, le travail de nos pères les paysans; c'est la grandeur du nom qu'ils nous ont laissé, et que nous devons rendre à nos enfants aussi pur que nous l'avons reçu. La patrie, c'est l'azur de notre ciel, c'est le doux soleil qui nous éclaire, les beaux fleuves qui arrosent nos provinces, les forêts qui nous ombragent et les terres qui s'étendent sous nos pas; la patrie, c'est aussi le monument de la ville, ce sont nos parents, nos amis, nos concitoyens des provinces les plus lointaines, les pauvres aussi bien que les riches. Aimons-la cette belle patrie, honorons-la, servons-la, défendons-la de toutes les facultés de notre intelligence, de toutes les forces de nos bras, de toute l'énergie, de tout l'amour de notre âme. »

Et si vous ne compreniez pas encore ce qu'est

la patrie, voici son signe vénéré, le drapeau du régiment. Ce drapeau est pour nous, paysans et soldats, ce qu'est le crucifix pour le chrétien.

Sur ce drapeau de la patrie, lisez les noms qu'y gravèrent nos aïeux : Arques, Ivry, Fontenoy, Austerlitz, Constantine, Malakoff, Magenta, Frœschwiller.

Et si ces mots-là ne vous disent rien, vous n'êtes ni paysan ni soldat.



La France seule possède saint Louis. (P. 232.)

LA CROIX ET L'ÉPÉE

I

Les philosophes nous disaient que le spectacle le plus grand qu'il fût donné de contempler ici-bas était celui de la force humaine en lutte contre les éléments. L'un nous représentait la tempête vaincue par le matelot; l'autre, la flamme

de l'incendie arrêtée dans sa course par le bras de l'homme. Il est cependant un spectacle plus digne d'admiration que celui de la lutte matérielle, c'est celui de la créature inclinée devant le Créateur, de la force morale adorant la force divine. Ainsi, la prière à bord d'un vaisseau est bien autrement sublime que le combat de ce vaisseau contre la vague déchaînée par l'ouragan. Chateaubriand nous a peint ce tableau, cette humiliation devant Celui qui envoie les orages et le calme; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, ces chants s'étendant au loin sur les vagues; la nuit s'approchant avec ses embûches; la merveille du vaisseau au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prière; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant à travers l'immensité une oreille attentive à la faible voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Ces pensées nous revenaient en foule, au spectacle touchant d'un régiment de cuirassiers réunis sous les voûtes de Notre-Dame de Fourvière. Le bruit de cette marche sonore qui faisait plier les dalles, le cliquetis des sabres, le son argentin des éperons, le souffle puissant de ces

poitrines de fer, les reflets de la lumière qui, sur les cuirasses, dessinaient les saintes figures des vitraux antiques, les effets fugitifs des rayons lumineux, tout donnait à cette scène un caractère de grandeur que n'aurait eu ni le temple seul ni le régiment isolé.

Cette union de la croix et de l'épée, du prêtre couvert de son surplis et du fier soldat vêtu d'acier; cette association de la bannière du Christ et de l'étendard du régiment; ce religieux chef de l'Église, qui a tant prié, et ce colonel, chef des cavaliers, qui a tant combattu; cet encens des autels et ce parfum de la poudre; la flamme des cierges et l'étincelle des glaives, toutes ces oppositions sans valeur pour les esprits vulgaires, mais pleines d'harmonie pour les âmes d'élite, dirigeaient la pensée dans un monde meilleur que le nôtre.

En voyant ces pauvres prêtres et ces pauvres cavaliers réunis, on retrouvait en son cœur cette belle idée du pape Clément XIV, alors qu'il n'était qu'un soldat obscur de la milice divine : « Nous pensons que si un Dieu pauvre et humilié n'était qu'une pensée humaine, elle serait encore la plus belle de toutes. Ah ! c'est un sentiment d'égalité qui ne peut être blessé impunément dans certaines âmes, qui me ramène et m'enchaîne au pied des autels où la puissance n'est pas comptée avant la vertu, la noblesse du cœur après les titres et les richesses. »

Oui, c'est parce qu'il fut pauvre et humilié, et que cependant il est le Dieu des armées, que nous honorons la force, dont le cuirassier est le symbole, inclinée devant la croix que soutient un faible prêtre.

Loin de nous la pensée d'admirer ou de livrer à l'admiration le spectacle matériel, quelque beau qu'il fût d'ailleurs, du pèlerinage des cuirassiers à Fourvière; c'est le spectacle moral qui nous émeut.

Un peintre eût cependant trouvé de nobles inspirations dans ce tableau. Ces visages guerriers à demi cachés sous la visière du casque, et crispés par le froid; ces sombres crinières noyées dans des flocons de neige; ces hommes hauts et droits comme les colonnes de l'édifice; ces larges mains gantées comme les mains de saint Louis aux croisades; ces regards doux et bons comme le regard naïf des villageois, et ces attitudes recueillies, pouvaient inspirer un artiste; mais l'intelligence de l'artiste est bien petite auprès de la foi du chrétien.

II

Par une froide journée du mois de décembre 18..., un régiment de cuirassiers, en garnison à Lyon, exécutait sa promenade militaire.

Conduit sur le plateau de Fourvière, le régiment put contempler ces vastes plaines, ces fleuves immenses, et dans un horizon presque sans bornes des villes, des bourgs, des hameaux, des maisons par milliers. Combien de pensées diverses, d'émotions, de souvenirs et d'espérances ne s'éveillèrent-ils pas dans cette foule de soldats nés en toutes nos provinces et conduits là pour le service de la France! Cependant tous les regards quittèrent bientôt la terre pour s'élever vers le ciel. Tous les regards abandonnèrent les cours majestueux du Rhône et de la Saône, les glaciers des Alpes, les plaines de la Bourgogne, les chaînes du Jura et les cimes des Cévennes, pour se rencontrer sur l'image sainte de Marie. Étincelante d'or, posée dans les nuages, la statue de la Vierge brille l'été sous les rayons du soleil; mais, ce jour-là, les cuirassiers la virent enveloppée d'un voile de neige immaculée.

Vrai soldat lui-même, et sachant lire en l'âme des soldats, le colonel fit mettre pied à terre au régiment. Les chevaux sont confiés à quelques hommes, et le corps tout entier, avec son chef et son étendard, entre musique en tête dans la chapelle de Fourvière.

Ils sont bien grands et bien forts sur leurs chevaux de bronze nos cuirassiers de France! On ne saurait les voir sans songer aux charges héroïques qui arrachaient au vieux roi de Prusse

ce cri : *Oh! les braves gens!* Le statuaire qui voudrait les personnifier prendrait un bloc de marbre pour y tailler un lion à la crinière flottante. Eh bien, ces hommes, les plus forts des hommes, dont la course est une avalanche; ces hommes, conduits par un chef intrépide, leur colonel, comprirent en passant au-dessous de la statue de Marie qu'il y avait quelque chose de plus grand, de plus éclatant que la force humaine; ils virent à leurs pieds les misères de la cité, mais en même temps ils virent dans le ciel la gloire divine.

Les prêtres accourent, car ce pèlerinage est une inspiration soudaine que nul n'avait prévue. Les échos du temple frissonnent aux mâles accents de la musique militaire, et les doux chants du clergé répondent au régiment. Près de la sainte table, l'étendard, ce bel et pur étendard, se dresse aussi fier qu'à la bataille. Le sanctuaire, le chœur, l'église entière, tout est envahi par ces braves enfants de l'armée qui se pressent comme se pressaient à l'église les mères le jour de leur baptême, comme se presseront à l'église les enfants le jour de leur mort.

Quelques-uns ne savent que deux choses : le village et l'armée, c'est-à-dire l'église et la caserne. Pour la plupart la caserne est un accident passager dans l'existence, tandis que l'église est le poème de toute la vie.

Aussi ce fut avec bonheur qu'ils se virent réunis dans la chapelle de Fourvière; le vieux maréchal des logis chevronné retrouvait un vague et pieux souvenir de l'enfance lointaine, un écho presque éteint des caresses de la mère au jour de la première communion; le jeune soldat parti hier du village revoyait avec joie cet autel aux blanches draperies, ce bénitier à l'eau sainte, ces grandes croix peintes sur les tableaux; il se sentait ému au parfum de la prière qu'on ne respire qu'à l'église.

De l'extérieur, un bruit vague, indécis, arrivait comme une étrange harmonie. C'était le hennissement des chevaux qui appelaient leurs cavaliers, et frappaient du pied la terre sonore.

Vous eussiez conduit ce régiment dans le plus riche des musées; vous l'eussiez amené dans l'amphithéâtre le plus vaste, pour y entendre les plus sublimes tragédies; vous eussiez fait arriver jusqu'à lui les accents les plus magiques de l'éloquence ou les notes les plus mélodieuses de la musique; l'émotion aurait été grande, mais elle n'eût pas été générale, unanime. L'homme parle à quelques hommes par les sens, Dieu peut parler à tous par l'âme. L'esprit de Dieu domine tous les esprits : « Quand vous serez réunis en mon nom, mon esprit sera au milieu de vous. »

L'esprit de Dieu était au milieu de ces cuirassiers, parce qu'ils étaient réunis, comme chré-

tiens et comme soldats, et qu'ils plaçaient l'épée à côté de la croix.

Nous ne craignons pas de le dire, si au sortir de la chapelle, béni par un simple prêtre, le régiment eût rencontré l'ennemi, il eût été plus terrible encore qu'il ne le serait en d'autres temps. Montrez-nous donc dans les livres de l'antiquité une harangue de général plus éloquente que la bénédiction de Dieu.

Cependant un prêtre avait pris la parole, non pour adresser un sermon à cet auditoire nouveau, non pour remercier d'un devoir accompli, mais pour rappeler la sainte victoire de Lépante et le pieux triomphe de Jean Sobieski sous les murs de Vienne. Puis le prêtre ajouta simplement : « Le maréchal Suchet, chargé du commandement de Lyon en 1815, monta un jour à Fourvière, et, après avoir du haut du clocher observé sa ville natale, il entra dans l'église et dit au prêtre : « Monsieur le curé, veuillez faire célé-
« brer quelques messes à mon intention. Quand
« j'étais enfant, ma mère m'amenait souvent ici
« aux pieds de Notre-Dame. Je ne perdrai jamais
« ce souvenir. » Le maréchal alla ensuite s'agenouiller devant une image de Marie et pria.

Et Bayart, et Turenne, et saint Louis, et Clovis, s'agenouillaient aussi et priaient aussi.

Drouot, le vertueux général d'artillerie, le brave et savant Drouot, s'agenouillait aussi et priait.

III

Si l'on remonte à l'époque où la religion cessa d'être honorée, on reconnaît que cette époque fut précisément celle où les armes cessèrent aussi d'être honorées. Il semble que les Turenne et les Bossuet sont de la même famille. Sous Louis XIV, la religion est en honneur jusque dans les camps. La France a pour interprètes de sa pensée Fénelon et Vauban, saint Vincent de Paul et Fabert, Bourdaloue et Condé. La France passe le Rhin sous les yeux du monarque, lutte contre l'Europe liguée, bombarde Alger et Tripoli, soumet Tunis, reçoit les ambassadeurs du roi de Siam, sillonne les mers de ses vaisseaux, gagne des victoires par centaines, et tapisse ses cathédrales de drapeaux conquis, chante d'éternels *Te Deum*, et donne à son souverain le titre de *Grand*.

Mais lorsque l'incrédulité abaissa la croix des chrétiens, l'ennemi abaissa l'épée de la France. Notre armée alla demander des généraux à l'étranger. Bientôt Mme de Pompadour nous donna le prince de Soubise, et Soubise nous fit battre à Rosbach. La Pologne fut démembrée, les colonies vendues, et la France avilie! Il est

vrai qu'Alexis Piron écrivait des vers fort goûtés sous la tente, et qu'au lieu de lire Vauban nos officiers apprenaient l'histoire de Jeanne d'Arc aux chants moqueurs de Voltaire, le courtisan du roi de Prusse.

IV

« La guerre est un métier pour les ignorants, et une science pour les habiles gens, disait un maréchal des anciens temps. Ce n'est pas seulement la guerre qui est métier pour les uns et science pour les autres; la paix aussi est science ou métier, suivant que l'on considère l'homme physique où l'homme moral. Rien n'est aussi facile que le métier, rien n'est aussi difficile que la science. La plupart des écrivains, n'apercevant que le métier, ont comparé le soldat à l'automate qu'un ressort fait mouvoir. Les habiles gens savent, Dieu merci, autre chose que mouvoir des corps; ils dirigent des intelligences, développent des caractères, grandissent des cœurs et s'emparent dés âmes. Ainsi se crée le *moral*.

Avec des soldats aussi impressionnables que ceux fournis par la nation française, on obtient, en agissant sur le moral, des résultats inouïs. Mais l'action sur le moral serait bien autrement

puissante si l'on n'oubliait ce que peut la religion. Il est au moins étrange que le soldat moderne, enfanté par la civilisation chrétienne, n'ait pas d'autres enseignements moraux que ceux donnés, il y a des siècles, au soldat grec ou romain. Ceux-ci connaissaient seulement les dieux de l'Olympe et ne voyaient dans la Divinité que l'exaltation de la force, le triomphe des passions, la jouissance matérielle. Notre soldat ne devrait-il pas apprendre de notre religion ce qu'est le sacrifice? La discipline l'enseigne à son esprit; la religion le graverait en son âme.

L'intelligence du soldat français est prodigieuse : non seulement il comprend tout, mais il devine tout. Dans les batailles les plus savantes, Napoléon Ier entendait de simples fusiliers dire à haute voix les mouvements qui devaient être faits. En Égypte, la commission scientifique était surprise des observations profondes qui s'échappaient des rangs. Nos soldats aiment ce qui grandit la nature humaine, ce qui élève l'âme.

Les peuples de l'Europe, nos contemporains, n'ont pas au même degré que nous le bonheur d'être représentés sur le champ de bataille par des soldats tels que les nôtres. Les peines humiliantes et les récompenses pécuniaires qui dans plusieurs États sont la base du commandement militaire seraient contraires à nos mœurs, à notre esprit, à notre caractère, à notre moral. Le soldat

français est un futur officier; la loi l'a constaté, bien plus qu'elle ne l'a ordonné.

L'étranger nous montrera de grands capitaines, et à côté d'eux des saints et des martyrs. La France seule possède saint Louis et Bayart; gens de prière et de guerre, dont la garde de l'épée formait la croix du chrétien.

Hors de France, les mots Patrie et Honneur ne sont pas compris comme dans nos régiments. Il est un autre mot que le soldat aimerait à entendre répéter sous le drapeau, c'est le mot des croisades : *Dieu.*

V

Vous ne pouvez pas montrer à votre armée ce qu'Attila montrait à la sienne; vous ne voulez avoir ni l'armée de Cromwell ni l'armée de Mahomet; vous voulez que l'armée qui protège vos frontières et vos foyers ait l'intelligence des choses morales, et non la passion des choses politiques? Eh bien, un seul moyen vous est donné, c'est d'avoir une armée chrétienne, c'est d'élever l'épée jusqu'à la croix, de préparer Turenne, si vous ne voulez revoir Soubise.

VI

A qui le christianisme parle-t-il autant qu'au soldat? Vous avez une famille, et vos jours s'écoulent doucement sous le toit de vos pères, tandis que le soldat est isolé. Il connaît la solitude des foules, la plus terrible de toutes. Il n'a pas une épouse, un enfant, un aïeul avec qui partager le chagrin; s'il est malade, l'hôpital le recueille, et la loi lui donne ses soins; aujourd'hui il est au Nord, demain il sera au Midi. Il traverse les cités, et dans les cités nul ne sourit à sa venue, nul ne s'attriste à son départ. Comme le moine dans sa cellule, il est seul pendant les longues heures de la nuit; sa cellule est la guérite, symbole de la veille. Le tintement de la cloche trouble seul le silence; tout repose, tout est mystère. Un monument, plus grand que les monuments de la ville, se dessine sur le fond noir de l'horizon, c'est le clocher de l'église; une étoile scintille au ciel et attire le regard du soldat qui veille. Il ne voit que l'église et l'étoile, il n'entend que la cloche. Vous vous livreriez à la méditation, car vous êtes des doctes et des sages; mais lui, simple et ignorant, ne sait pas méditer; il songe, il se souvient, et son âme suit cette

étoile au plus profond des cieux, par-dessus le clocher de l'église, tandis que son corps protège le repos de la ville.

Voulant peindre la suprême douleur, un poète a imaginé l'agonie de l'homme dans toute sa force, et qui sait que la mort va le saisir; le *Dernier jour d'un condamné* est un drame dont le titre fait frissonner. Mais ce drame, si terrible aux villes, est aux armées l'événement de toutes les heures. Combien, parmi nos compagnons et amis d'autrefois, ont été emportés le sourire aux lèvres et l'espérance au cœur! Combien parmi nous les suivront, qui sourient aujourd'hui pleins de force et d'espoir! Notre mission est de finir ainsi, elle est la plus belle et la plus noble de toutes; mais elle serait la plus hideuse et la plus dégradante si, prêts à partir à chaque instant, nous n'avions pas songé au but du voyage prochain.

Ainsi, sans être trop dévot en pratiques ordinaires, chaque soldat tient en réserve dans le fond de son cœur un souvenir de l'enfance chrétienne; sa mémoire lui redit quelque phrase de la prière apprise autrefois sur les genoux d'une mère; de son bouquet de première communion il reste une fleur fanée mais immortelle. Il fait son oraison debout, en déchirant la cartouche ou en croisant la baïonnette, sans remuer les lèvres, quelquefois sans le savoir, par ce seul

cri du blessé : *Ah! mon Dieu!* Il tombe en invoquant Dieu.

Dieu entend cet appel. Il a vu le mouvement des lèvres, il a deviné la pensée. « Dieu, dit l'Écriture, entend la fleur s'ouvrir, et il distingue dans le bois le dernier souffle de l'oiseau. » Pourquoi ne distinguerait-il pas, au milieu du fracas des batailles, le dernier souffle du soldat?

VII

Heureux de ce monde, votre vie est comme ces riches tentures parsemées d'or et de pierreries, où l'éclat des couleurs le dispute au fini des tissus. Autour de vous ce ne sont que spectacles féeriques, nuits enivrantes des bals, pompes des théâtres, joies des festins.

Mais nous, prêtres et soldats, n'avons pas vos richesses. Laissez-nous nos seuls biens : la croix et l'épée.

Nous ne sommes que des paysans, dont l'existence se résume dans le travail et dans le sacrifice. C'est par nous que la France est devenue grande, c'est par nous qu'elle restera grande. Parez-la de fleurs, couvrez-la d'or, comme une courtisane qu'on enrichit; nous, nous l'aimerons comme une mère vénérée, et nous la ferons encore

plus grande par la gloire et le sacrifice, par la croix et l'épée.

Venez un instant sous notre toit : presbytère, caserne ou chaumière. Prêtez l'oreille à nos discours. Ils sont toujours les mêmes ; car le cercle de nos pensées est bien étroit, c'est toujours la croix et l'épée. Nous savons mal calculer, mais nous savons sentir et nous ressouvenir.

VIII

Les historiens rapportent que Constantin le Grand faisait sanctifier le jour du dimanche ; lui qui avait tenu l'épée, lui qui avait vécu de la vie des camps, voulait que les soldats romains, qui ainsi que lui s'étaient faits soldats du Christ, adorassent Dieu. Il les réunissait en armes, afin que les armes fussent sanctifiées, afin que les épées fussent bénies, honorant le temple par les armes, les armes par le temple.

Constantin le Grand composa lui-même la prière que les soldats assemblés récitaient à haute voix.

Des siècles s'étaient écoulés, lorsqu'un jour, sur la terre d'Afrique, des soldats formèrent un carré. Au centre du carré, un autel fut élevé.

Sur l'autel brillaient la croix et l'épée. C'était à Laghouat. Des blessés priaient au pied de l'autel, au lieu même où les balles ennemies les avaient frappés. Le prêtre dominait toute la scène. Autour de lui, pressés comme à l'assaut, les admirables soldats, appuyés sur leurs armes, écoutaient la prière. Aux accents de cette prière se mêlait la voix du canon ; à quelques pas du prêtre, la sentinelle veillait. Au-dessous de l'autel et à peu de distance, une forêt de palmiers balançait dans les airs son feuillage symbolique ; à gauche, d'arides montagnes se dessinaient à l'horizon, tandis qu'à droite le regard se perdait dans le désert.

Des cuirassiers à Fourvière, des fantassins à Laghouat, sont les dignes interprètes de l'armée française ; ils ont ajouté quelques anneaux à la forte chaîne qui, Dieu aidant, unira toujours la croix et l'épée.

IX

« Lorsque je voyage la nuit, disait un pèlerin, et que, traversant un village, j'aperçois à travers les vitraux de l'église la lueur de la lampe du sanctuaire, je me dis : « Les hommes peuvent « dormir, la religion veille. »

Si, traversant une ville de garnison, vous voyez un régiment entrer à l'église, dites avec assurance :

« Les hommes de la cité peuvent dormir, le régiment veille. »



